

Gustave Le Bon [1841-1931]

(1889)

# LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

LIVRE I,  
chapitres 1 à 3

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, ouvrière  
bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec  
[Page web](mailto:rtoussaint@aei.ca). Courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca)

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Réjeanne Toussaint, bénévole,  
Courriel: [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca)

à partir de :

Gustave Le Bon (1889)

## LES PREMIÈRES CIVILISATIONS

Ouvrage illustré de 443 figures comprenant 333 reproductions, 41 restitutions, 60 photogravures, 9 photographies d'après nature ou d'après des documents authentiques. Paris: Ernest Flammarion, Éditeur, 1889, 820 pp. Collection: Bibliothèque Camille Flammarion.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

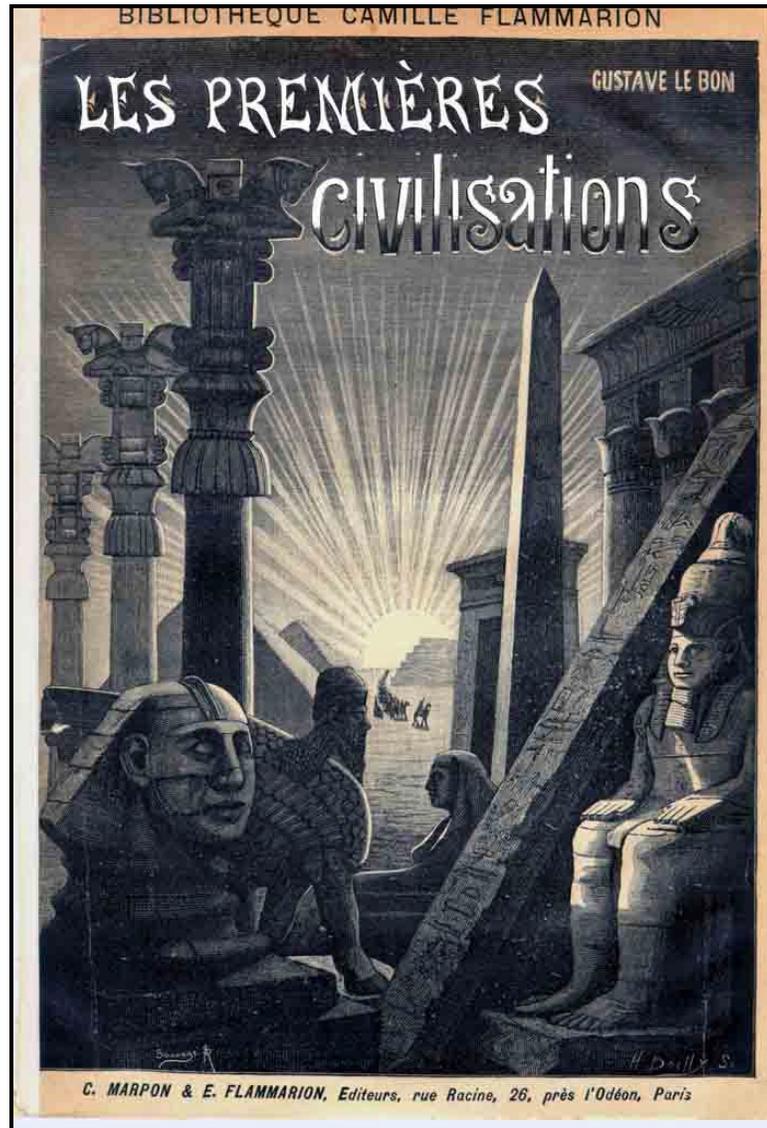
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 6 mai 2015 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Gustave Le Bon [1841-1931]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**



Ouvrage illustré de 443 figures comprenant 333 reproductions, 41 restitutions, 60 photogravures, 9 photographies d'après nature ou d'après des documents authentiques. Paris: Ernest Flammarion, Éditeur, 1889, 820 pp. Collection: Bibliothèque Camille Flammarion.

# Table des matières

## LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

[Liste des figures par ordre de présentation dans le livre](#)  
[Table méthodique des gravures](#) [811]

### LIVRE PREMIER

#### **ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS** [1]

Naissance et développement des Institutions, Mœurs  
 et Croyances chez les premiers Peuples civilisés.

- Chapitre 1. [L'évolution dans l'histoire](#) [1]
- Chapitre 2. [Les premiers âges de l'humanité et les sources de l'histoire](#) [23]
- Chapitre 3. [Naissance et développement de la famille et du langage](#) [47]
- Chapitre 4. Naissance et développement des croyances religieuses, du droit et de la morale [75]
- Chapitre 5. Naissance et développement de la propriété, de l'industrie et des gouvernements [103]

### **LIVRE DEUXIÈME**

#### **COMMENT LES PEUPLES S'ÉLÈVENT À LA CIVILISATION** [133]

- Chapitre 1. Influence des milieux et de la race [133]
- Chapitre 2. Influence de la lutte pour l'existence, de l'aptitude des peuples à varier, des illusions et des croyances [172]

### **LIVRE TROISIÈME**

#### **LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE** [191]

- Chapitre 1. Le milieu et la race [191]
- Chapitre 2. Histoire de l'ancienne Égypte [210]
- Chapitre 3. La langue et l'écriture égyptiennes [250]
- Chapitre 4. Les croyances religieuses de l'Égypte [260]
- Chapitre 5. Institutions, mœurs et coutumes de l'Égypte [282]
- Chapitre 6. Le droit égyptien [314]
- Chapitre 7. Les sciences et l'industrie [327]

- Chapitre 8. La littérature égyptienne [358]
- Chapitre 9. L'architecture égyptienne [400]
- Chapitre 10. Sculpture, peinture et arts industriels [438]

**LIVRE QUATRIÈME**  
**LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE [459]**

- Chapitre 1. Le milieu et la race [459]
- Chapitre 2. Histoire de l'Assyrie et de la Babylonie [472]
- Chapitre 3. La langue, l'écriture et la littérature [495]
- Chapitre 4. Les sciences et l'industrie [510]
- Chapitre 5. Institutions politiques et sociales, mœurs et coutumes [528]
- Chapitre 6. Les croyances religieuses [550]
- Chapitre 7. L'architecture [566]
- Chapitre 8. Sculpture, peinture et arts industriels [589]

**LIVRE CINQUIÈME**  
**LA CIVILISATION JUIVE [613]**

- Chapitre 1. Le milieu, la race et l'histoire [613]
- Chapitre 2. Institutions, mœurs et coutumes [644]
- Chapitre 3. La religion d'Israël [660]
- Chapitre 4. La littérature hébraïque [674]

**LIVRE SIXIÈME**  
**APPARITION DES ARYENS DANS L'HISTOIRE**  
**DE LA CIVILISATION**  
**LES PERSES ET LES MÈDES [693]**

- Chapitre 1. La race, le milieu et l'histoire [693]
- Chapitre 2. Institutions, mœurs et coutumes [710]
- Chapitre 3. La religion [727]
- Chapitre 4. La littérature et les beaux-arts [745]

**LIVRE SEPTIÈME**  
**COMMENT LES CIVILISATIONS DE L'ORIENT**  
**SE PROPAGÈRENT EN OCCIDENT.**  
**RÔLE DES PHÉNICIENS DANS L'HISTOIRE [767]**

- Chapitre 1. Les Phéniciens [767]

**Conclusion de l'ouvrage [805]**

## LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

# Liste des figures

[Note aux lecteurs et lectrices. Vous trouverez toutes les figures présentées dans ce livre en ligne, en haute définition, dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

### LIVRE PREMIER Évolution des civilisations

Naissance et développement des Institutions, Moeurs et Croyances chez les premiers Peuples civilisés.

#### Chapitre 1. [L'évolution dans l'histoire](#) [1]

- [Fig. 1.](#) Pyramide du roi Khéfren, construite il y a environ 6 000 ans, et le Grand Sphinx.
- [Fig. 2.](#) Thèbes. Colonnes de la salle hypostyle du temple de Karnak, XVe siècle avant notre ère. D'après une photographie.
- [Fig. 3.](#) Détails d'une colonne et d'un pilier d'un temple de Medinet-Abou, à Thèbes. D'après la Commission d'Égypte.
- [Fig. 4.](#) Restitution de la façade du temple souterrain d'Hathor, déesse de la lumière, de la beauté et de l'amour, à Ipsamboul (Nubie).
- [Fig. 5.](#) Statues de déesses égyptiennes, à Karnak (Thèbes). D'après Ebers.
- [Fig. 6.](#) La reine Nefert Ari, femme de Sésostris.
- [Fig. 7.](#) Reine égyptienne sortant d'un palais de Thèbes.
- [Fig. 8.](#) Osiris. La vache Hathor. Isis.
- [Fig. 9.](#) Sphinx à tête de roi.

#### Chapitre 2. [Les premiers âges de l'humanité et les sources de l'histoire](#) [23]

- [Fig. 10.](#) Détails intimes de la toilette d'une dame égyptienne il y a plus de 3000 ans. (Peinture murale de Thèbes.)
- [Fig. 11.](#) Roi égyptien couronné par des divinités (bas-relief du temple d'Edfou).
- [Fig. 12.](#) Façade du grand temple de Dendérah.
- [Fig. 13.](#) Les bords du Nil, à Thèbes.

- [Fig. 14.](#) Restitution de l'intérieur d'un temple égyptien de l'époque des Ptolémées pendant une cérémonie religieuse.
- [Fig. 15.](#) Pylône et colonnes du portique du temple de Dandour (Nubie).
- [Fig. 16.](#) Philoe (Haute-Égypte). Ruines du temple d'Isis.
- [Fig. 17.](#) Portion supérieure des colonnes de la salle hypostyle du temple d'Esneh (Égypte).
- [Fig. 18.](#) Restitution d'une scène de danse dans un palais de Sésostris, d'après des peintures murales exécutées à Thèbes il y a environ 33 siècles.
- [Fig. 19.](#) Caisses de momies égyptiennes de divers personnages accidentellement réunies dans l'intérieur d'un temple.

### Chapitre 3. Naissance et développement de la famille et du langage [47]

- [Fig. 20.](#) Les bords du Nil à Roda.
- [Fig. 21.](#) Deux des grandes pyramides d'Égypte pendant l'inondation.
- [Fig. 22.](#) Le Nil entre le Caire et les pyramides.
- [Fig. 23.](#) Pyramide à degrés de Saqqarah.
- [Fig. 24.](#) Les trois grandes pyramides.
- [Fig. 25.](#) Un habitant de Memphis à l'époque des pharaons.
- [Fig. 26.](#) Troupeau de bœufs conduits devant un intendant pour être enregistré.
- [Fig. 27.](#) Memphis. Statue colossale de Ramsès II.
- [Fig. 28.](#) Statue colossale du roi Sésostris (Ramsès II), sculptée dans une montagne de grès rouge, à Ipsamboul (Nubie).
- [Fig. 29.](#) Restitution de l'une des salles du grand temple souterrain construit par Ramsès II, à Ipsamboul (Nubie).
- [Fig. 30.](#) Ipsamboul. Façade du temple souterrain de la déesse Hathor (état actuel).
- [Fig. 31.](#) Ipsamboul. Détails de la façade du temple précédent.
- [Fig. 32.](#) Thèbes. Colonnes de la grande salle hypostyle de Karnak.

### Chapitre 4. Naissance et développement des croyances religieuses, du droit et de la morale [75]

- [Fig. 33-49.](#) Cuillères à parfums et objets divers provenant de tombes égyptiennes de diverses époques.
- [Fig. 50.](#) Les bords du Nil à Thèbes.
- [Fig. 51.](#) Restitution d'un temple égyptien complet, vers la fin de la XVIIIe dynastie.
- [Fig. 52.](#) Plan du grand temple d'Edfou.
- [Fig. 53.](#) Temple d'Edfou.
- [Fig. 54.](#) Fellah égyptien puisant de l'eau.
- [Fig. 55.](#) Les bords du Nil à Kirsché (Nubie).

- [Fig. 56.](#) Bas-relief représentant Sési 1er, fondateur de la XIXe dynastie, recevant un collier de la déesse Hathor.
- [Fig. 57.](#) Ipsamboul (Nubie). Vue pittoresque de la façade des deux temples souterrains de Ramsès II.
- [Fig. 58.](#) Thèbes. Colosses de Memnon.
- [Fig. 59.](#) Sculpture d'un colosse.
- [Fig. 60.](#) Sculpture d'un colosse.
- [Fig. 61.](#) Sculpture et polissage d'un sphinx.
- [Fig. 62.](#) Sculpture et polissage d'une colonne.
- [Fig. 63.](#) Transport d'un colosse.

#### Chapitre 5. Naissance et développement de la propriété, de l'industrie et des gouvernements [103]

- [Fig. 64.](#) Thèbes. Ruines des pylônes d'un temple de Karnak près de l'étang sacré.
- [Fig. 65.](#) Femmes égyptiennes puisant de l'eau dans le Nil.
- [Fig. 66.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 67.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 68.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 69.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 70.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 71.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 72.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 73.](#) Danseurs égyptiens, joueurs et joueuses d'instruments.
- [Fig. 74.](#) Paysans égyptiens attaquant un crocodile sur les bords du Nil.
- [Fig. 75.](#) Détails d'une fête égyptienne, 16 siècles avant notre ère. (Peinture d'un tombeau de Thèbes.)
- [Fig. 76.](#) Détails d'une fête égyptienne, 16 siècles avant notre ère. (Peinture d'un tombeau de Thèbes.)
- [Fig. 77.](#) Restitution de la façade du temple de Dendérah.
- [Fig. 78.](#) Restitution du portique du temple de Dendérah. Commission d'Égypte.
- [Fig. 79.](#) Soldats égyptiens faisant l'exercice devant une forteresse.
- [Fig. 80.](#) Buste trouvé au Ramesseum. (XVe siècle avant notre ère.)
- [Fig. 81.](#) Le Nil près d'Assouan.
- [Fig. 82.](#) Thèbes. Colonnes du temple de Louqsor.
- [Fig. 83.](#) Vases égyptiens de diverses époques.

## LIVRE DEUXIÈME

### Comment les peuples s'élèvent à la civilisation

#### Chapitre 1. Influence des milieux et de la race [133]

- [Fig. 84.](#) Tête de femme égyptienne moderne.
- [Fig. 85.](#) Thèbes. Restitution des colonnes du temple de Karnak.
- [Fig. 86.](#) Vases égyptiens fabriqués il y a plus de trente siècles.
- [Fig. 87.](#) Chaîne du Gebel Abou-Fodah, sur les bords du Nil (Haute-Égypte).
- [Fig. 88.](#) Groupe de chanteuses égyptiennes modernes.
- [Fig. 89.](#) Sarcophage en basalte taillé en forme de momie.
- [Fig. 90.](#) Horus, Osiris et Isis.
- [Fig. 91.](#) Sêti Ier faisant une offrande aux dieux. (Bas-relief du temple d'Abydos, construit quinze siècles avant notre ère.)
- [Fig. 92.](#) Tête colossale de Ramsès II.
- [Fig. 93.](#) Vue d'une colonnade prise dans le grand temple de Philae.
- [Fig. 94.](#) Femme égyptienne moderne.
- [Fig. 95.](#) Les bords du Nil à Philae (haute Égypte).
- [Fig. 96.](#) Reine égyptienne de la XIXe dynastie et ses suivantes.
- [Fig. 97-98.](#) Costumes de reines égyptiennes (peintures de Thèbes).
- [Fig. 99.](#) Thèbes. Vue générale d'une partie des ruines du temple de Karnak.
- [Fig. 100.](#) Thèbes. Le propylône du grand temple de Karnak.
- [Fig. 101.](#) Bords d'un vieux canal dans le voisinage du Nil.

#### Chapitre 2. Influence de la lutte pour l'existence, de l'aptitude des peuples à varier, des illusions et des croyances [172]

- [Fig. 102.](#) Ramsès II menaçant un prisonnier. (Bas-relief du temple de Beit-el-Ouali (Nubie).
- [Fig. 103.](#) Soldats égyptiens de différents corps faisant l'exercice. (Peinture de Thèbes.)
- [Fig. 104.](#) Soldats égyptiens de différents corps faisant l'exercice. (Peinture de Thèbes.)
- [Fig. 105.](#) Soldats égyptiens de différents corps faisant l'exercice. (Peinture de Thèbes.)
- [Fig. 106.](#) Thèbes. Vue prise dans le Ramesseum.
- [Fig. 107.](#) Thèbes. Vue d'ensemble du Ramesseum.
- [Fig. 108.](#) Exercices de l'arc, de la hache, de la massue et de la pique chez les Égyptiens. (Peinture d'une tombe de Béni-Hassan.)
- [Fig. 109.](#) Exercices de l'arc, de la hache, de la massue et de la pique chez les Égyptiens. (Peinture d'une tombe de Béni-Hassan.)

- [Fig. 110.](#) Exercices de l'arc, de la hache, de la massue et de la pique chez les Égyptiens. (Peinture d'une tombe de Béni-Hassan.)
- [Fig. 111.](#) Exercices de l'arc, de la hache, de la massue et de la pique chez les Égyptiens. (Peinture d'une tombe de Béni-Hassan.)
- [Fig. 112.](#) Thèbes. Pylône du temple de Médinet-Abou.
- [Fig. 113.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Vue latérale des pylônes.

## LIVRE TROISIÈME LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

### Chapitre 1. Le milieu et la race [191]

- [Fig. 114.](#) Détails d'un pilier du temple de Médinet-Habou.
- [Fig. 115.](#) Thèbes. Colonnade du temple de Médinet-Abou.
- [Fig. 116.](#) Thèbes. Restitution du temple de Déir El Bahari.
- [Fig. 117.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. (Détails de colonnes et de piliers d'une cour intérieure.)
- [Fig. 118.](#) Ramsès III assistant du haut de son char au dénombrement des mains coupées aux vaincus après la défaite des Libyens.
- [Fig. 119.](#) Thèbes. Portion de la façade du temple de Louqsor.
- [Fig. 120.](#) Sési 1er, père de Sésostriis, est présenté par Horus, dieu à tête d'épervier, à Osiris auprès duquel se tient la déesse Hathor. (Bas-relief du tombeau de Sési 1er, à Thèbes.)
- [Fig. 121.](#) Scènes funéraires relevées sur des peintures de Thèbes (temple de Gournah).
- [Fig. 122.](#) Scènes funéraires relevées sur des peintures de Thèbes (temple de Gournah).
- [Fig. 123.](#) Thèbes. Restitution de l'avenue centrale de la salle hypostyle du grand temple de Karnak.

### Chapitre 2. Histoire de l'ancienne Égypte [210]

- [Fig. 124.](#) Les bords du Nil à Tourah.
- [Fig. 125.](#) Thèbes. Vue prise dans les ruines de Karnak.
- [Fig. 126.](#) Souverain égyptien faisant des libations, brûlant de l'encens et offrant des présents à une divinité égyptienne.
- [Fig. 127.](#) Thèbes. Les obélisques de la reine Hatasou, à Karnak.
- [Fig. 128.](#) Pharaon sur son trône, les insignes de la royauté à la main, recevant les hommages de seigneurs égyptiens.
- [Fig. 129.](#) Thèbes, temple de Gournah.
- [Fig. 130.](#) Thèbes. Colonnes d'un temple construit par Thoutmès iii, à Karnak.
- [Fig. 131.](#) Adoration d'un pharaon. Prêtre égyptien brûlant de l'encens devant l'image du roi Aménophis et de sa femme.

- [Fig. 132.](#) Momie gardée par Anubis, divinité à tête de chacal, dieu de l'ensevelissement.
- [Fig. 133.](#) Barque égyptienne.
- [Fig. 134.](#) Thèbes. Ruines de la salle hypostyle du temple de Karnak.
- [Fig. 135.](#) Autel égyptien en grès. Musée du Louvre. (Style de la XIXe dynastie.)
- [Fig. 136.](#) Thèbes. La vallée des tombeaux.
- [Fig. 137.](#) Thèbes. Entrée de la vallée des tombeaux.
- [Fig. 138.](#) Thèbes. Obélisques de Thoutmès 1er et de la reine Hatasou.
- [Fig. 139.](#) Ombos ruines du temple.
- [Fig. 140.](#) Ombos. Restitution de la façade du temple.
- [Fig. 141.](#) Pharaon faisant des offrandes aux dieux.
- [Fig. 142.](#) Adoration du soleil par un roi égyptien. (Peinture de Thèbes. Tombe de Ramsès V.)
- [Fig. 143.](#) Péristyle du grand temple d'Isis dans l'île de Philae.

### Chapitre 3. [La langue et l'écriture égyptiennes](#) [250]

- [Fig. 144.](#) Grand temple de l'île de Philae vu de l'une des rives du Nil.
- [Fig. 145.](#) Types égyptiens de la XIXe dynastie. (XVe siècle avant notre ère.)
- [Fig. 146.](#) Colonnade du grand temple d'Isis dans l'île de Philae.

### Chapitre 4. [Les croyances religieuses de l'Égypte](#) [260]

- [Fig. 147.](#) Le grand temple d'Isis, à Philae.
- [Fig. 148.](#) Philae. Temple hypèthre de Tibère.
- [Fig. 149.](#) Détails d'un pylône du temple d'Isis, à Philae.
- [Fig. 150.](#) Restitution du portique du grand temple d'Isis à Philae.
- [Fig. 151.](#) Détails d'une colonnade du temple d'Isis, à Philae.
- [Fig. 152.](#) Schadouf, instrument employé pour puiser de l'eau dans le Nil et irriguer le sol.
- [Fig. 153.](#) Restitution d'un temple de l'île de Philae.
- [Fig. 154.](#) Philae. Le temple de Tibère et les pylônes du grand temple d'Isis.
- [Fig. 155.](#) Philae. Détails d'architecture de l'un des pylônes.
- [Fig. 156.](#) Edfou. Détails des colonnes du temple.

### Chapitre 5. [Institutions, mœurs et coutumes de l'Égypte](#) [282]

- [Fig. 157.](#) Fellahs égyptiens sur les bords du Nil.
- [Fig. 158.](#) Restitution d'une portion du portique du temple d'Edfou.
- [Fig. 159.](#) Village d'Edfou.
- [Fig. 160.](#) Obélisque non terminé et encore engagé dans le roc.
- [Fig. 161.](#) Détails d'architecture du temple d'Edfou.
- [Fig. 162.](#) Portique du temple d'Edfou (état actuel.)

- [Fig. 163.](#) Groupe de Nubiens.
- [Fig. 164.](#) Zodiaque sculpté au plafond d'une des salles du temple de Dendérah.
- [Fig. 165.](#) Coiffures symboliques de quelques-unes des principales divinités égyptiennes.
- [Fig. 166.](#) Temple d'Edfou. Détails des chapiteaux de deux colonnes.
- [Fig. 167.](#) Temple de Dakkeh (Nubie).
- [Fig. 168.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Vernissage du bois.
- [Fig. 169.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Fonte des métaux au moyen de soufflets mus avec les pieds.
- [Fig. 170.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Taille des pierres.
- [Fig. 171.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Transport des briques.
- [Fig. 172.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Préparation de conserves alimentaires.
- [Fig. 173.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Pêcheurs.
- [Fig. 174.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Fabricants de meubles.
- [Fig. 175.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Travail du mégissier et du cordier.
- [Fig. 176.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Travail du charpentier.
- [Fig. 177.](#) Métiers égyptiens d'après les peintures des tombeaux. Travail de l'ébéniste.
- [Fig. 178.](#) Restitution de la maison d'un seigneur égyptien.
- [Fig. 179.](#) Paysan égyptien moderne et sa femme.

#### Chapitre 6. Le droit égyptien [315]

- [Fig. 180.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Fabrication des briques.
- [Fig. 181.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Fusion d'un métal dans un creuset.
- [Fig. 182.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Émaillage.
- [Fig. 183.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Tannage des peaux.
- [Fig. 184.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Coulage du métal fondu dans des moules.
- [Fig. 185.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Travail de l'argile.
- [Fig. 186.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Travail du potier.

- [Fig. 187.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Arrosage au moyen du schadouf.
- [Fig. 188.](#) Arts et métiers égyptiens, d'après les peintures des tombeaux. Fabrication des sandales.
- [Fig. 189.](#) Village moderne des bords du Nil sur l'emplacement d'Hermonthis.
- [Fig. 190.](#) Jeune fellah égyptien moderne.
- [Fig. 191.](#) Exercices de lutte et de gymnastique égyptiennes.
- [Fig. 192.](#) Chasse égyptienne au chien courant.

#### Chapitre 7. Les sciences et l'industrie [327]

- [Fig. 193.](#) La première cataracte du Nil.
- [Fig. 194.](#) Gebel Silsileh. Façade d'un temple souterrain construit sous les rois de la XVIIIe dynastie.
- [Fig. 195.](#) Village au bord de la Mer rouge.
- [Fig. 196.](#) Caricatures égyptiennes, prises dans un ancien papyrus.
- [Fig. 197.](#) Peuples connus des anciens égyptiens, copiés sur les peintures murales de Thèbes.
- [Fig. 198.](#) Vue des rochers formant les rapides de la première cataracte du Nil.
- [Fig. 199.](#) Modèles d'armes égyptiennes, d'objets d'armement et d'étendards de diverses époques.
- [Fig. 200.](#) Esneh. Chapiteaux du portique du temple.
- [Fig. 201.](#) Restitution d'une portion du portique du temple d'Esneh.
- [Fig. 202.](#) Ruines du temple de Kerdaseh. Nubie. (époque des Ptolémées.)
- [Fig. 203.](#) Bords du Nil à Kinosso, près de la première cataracte.
- [Fig. 204.](#) Croquis indiquant les formes des divers types de colonnes employés dans les temples égyptiens.
- [Fig. 205.](#) Jeune fellah égyptien moderne.
- [Fig. 206.](#) Momie de Ramsès II (Sésostris).

#### Chapitre 8. La littérature égyptienne [358]

- [Fig. 207.](#) Esclave phénicien.
- [Fig. 208.](#) Façade d'une ancienne villa égyptienne.
- [Fig. 209.](#) Cette gravure est une réduction du frontispice du splendide ouvrage « *Description de l'Égypte* » publié par une commission de savants français à la suite de l'expédition d'Égypte.
- [Fig. 210.](#) Têtes de pharaons égyptiens prises sur des monuments.
- [Fig. 211.](#) Têtes de pharaons égyptiens prises sur des monuments.
- [Fig. 212.](#) Têtes de pharaons égyptiens prises sur des monuments.
- [Fig. 213.](#) Têtes de pharaons égyptiens prises sur des monuments.
- [Fig. 214.](#) Têtes de pharaons égyptiens prises sur des monuments.
- [Fig. 215.](#) Têtes de pharaons égyptiens prises sur des monuments.

- [Fig. 216.](#) Têtes de princesses égyptiennes.  
[Fig. 217.](#) Têtes de princesses égyptiennes.  
[Fig. 218.](#) Têtes de princesses égyptiennes.  
[Fig. 219.](#) Têtes de princesses égyptiennes.  
[Fig. 220.](#) Têtes de princesses égyptiennes.  
[Fig. 221.](#) Têtes de princesses égyptiennes.  
[Fig. 222.](#) **Sépa** et Nésa, les plus vieilles statues du monde.  
[Fig. 223.](#) Sépa et **Nésa**, les plus vieilles statues du monde.  
[Fig. 224.](#) Statue de la Ve dynastie.  
[Fig. 225.](#) Statue du roi Khéfnou, fondateur de la deuxième pyramide.  
[Fig. 226.](#) Statue de l'ancien empire. (IVe ou Ve dynastie.)  
[Fig. 227.](#) Le scribe accroupi (Ve dynastie).  
[Fig. 228.](#) Buste en pierre calcaire de l'ancien empire.  
[Fig. 229.](#) Le Cheik-El-Béled, statue en bois de l'ancien empire.  
[Fig. 230.](#) Tahut Néfer « grammate des troupes d'Ammon » et sa femme Bénemba.  
[Fig. 231.](#) Statue de la déesse Sekhet.  
[Fig. 232.](#) Statue en granit de Thoutmès III. (XVIIIe dynastie).  
[Fig. 233.](#) La reine Taïa, femme d'Aménophis III. (XVIIIe dynastie).  
[Fig. 234.](#) Vase destiné à enfermer certaines parties des entrailles des morts.

#### Chapitre 9. L'architecture égyptienne [400]

- [Fig. 235.](#) Ptah, dieu suprême de Memphis. Musée de Turin. Bronze remontant probablement à la XXVIe dynastie.  
[Fig. 236.](#) Améniritis, prêtresse d'Ammon reine égyptienne de la XXVe dynastie.  
[Fig. 237.](#) Statue de bronze d'un personnage nommé Mésou.  
[Fig. 238.](#) Psammétique II. (XXVIe dynastie).  
[Fig. 239.](#) Bas-relief de la Ve dynastie.  
[Fig. 240.](#) Bas-relief funéraire de l'ancien empire.  
[Fig. 241.](#) Bas-relief funéraire de l'ancien empire.  
[Fig. 242.](#) Plan de l'intérieur de la grande pyramide.  
[Fig. 243.](#) Bas-relief funéraire d'une pyramide d'Abousir. (IVe dynastie).  
[Fig. 244.](#) Abydos. Bas-reliefs ornant une porte du temple de Sési Ier.  
[Fig. 245.](#) Sésotris (Ramsès II) tenant en main les insignes de la royauté, et ayant sur la tête des attributs divins, reçoit des groupes de prisonniers conduits par des chefs égyptiens.  
[Fig. 246.](#) Personnages de la XIXe dynastie.  
[Fig. 247.](#) Personnages de la XIXe dynastie.  
[Fig. 248.](#) Abydos. Bas-relief du temple de Sési Ier.  
[Fig. 249.](#) Les déesses de la vérité et du temps. (Bas-relief d'Abydos, XVe siècle avant notre ère.)  
[Fig. 250.](#) Sési Ier. Bas-relief d'Abydos.  
[Fig. 251.](#) Buste de Cléopâtre.

- [Fig. 252.](#) Bas-reliefs du temple de Dendérah.  
[Fig. 253.](#) Bas-reliefs du temple de Dendérah.  
[Fig. 254.](#) Bas-reliefs du temple de Dendérah.  
[Fig. 255.](#) Bas-reliefs du temple de Dendérah.

#### Chapitre 10. [Sculpture, peinture et arts industriels](#) [438]

- [Fig. 256.](#) Ce bas-relief d'exécution fort médiocre, surtout dans la partie inférieure du corps, est étiqueté « roi éthiopien » sur les photographies qu'on vend au Caire aux visiteurs du Musée de Boulaq et sur leur catalogue.  
[Fig. 257.](#) Mise au carreau d'un dessin égyptien.  
[Fig. 258.](#) Cléopâtre. (D'après une monnaie grecque.)  
[Fig. 259.](#) Bas-relief éthiopien de Méroé.  
[Fig. 260.](#) Bas-relief éthiopien.  
[Fig. 261.](#) Bas-relief éthiopien.

### LIVRE QUATRIÈME **La civilisation chaldéo-assyrienne**

#### Chapitre 1. [Le milieu et la race](#) [459]

- [Fig. 262.](#) Voir la **carte no 2**.  
[Fig. 263.](#) Cylindre-cachet de Lik Bagus, un des plus anciens rois de la Chaldée.  
[Fig. 264.](#) Nin ou Ninip, l'Hercule assyrien.  
[Fig. 265.](#) Essai de restitution des temples et des palais bordant les quais de Babylone.

#### Chapitre 2. [Histoire de l'Assyrie et de la Babylonie](#) [472]

- [Fig. 266.](#) Démons et Dieu assyriens. (Bas-relief de Ninive.)  
[Fig. 267.](#) Scène d'offrande. (Bas-relief assyrien).  
[Fig. 268.](#) Restitution d'une scène du festin d'Assur-Bani-Pal.  
[Fig. 269.](#) Taureau ailé à face humaine provenant du palais de Sargon, à Khorsabad (VIIIe siècle avant J.-C.).  
[Fig. 270.](#) Génie ailé assyrien.  
[Fig. 271.](#) Divinité assyrienne à tête humaine et à corps de lion.

#### Chapitre 3. [La langue, l'écriture et la littérature](#) [495]

- [Fig. 272.](#) Divinité et démon assyriens.  
[Fig. 273.](#) Enlèvement de divinités. (Bas-relief de Nimroud, VIIIe siècle avant J.-C.).

[Fig. 274.](#) Taureau ailé précédant des barques suivies du dieu poisson Oannès. (Bas-relief assyrien.)

#### Chapitre 4. [Les sciences et l'industrie](#) [510]

[Fig. 275.](#) Nébo, Dieu assyrien de la science et de l'intelligence. Statue trouvée à Nimroud (VIIIe siècle avant J.-C.)

[Fig. 276.](#) Roi assyrien et son Grand Vizir. (Bas-relief assyrien.)

[Fig. 277.](#) Le roi assyrien Sargon suivi de serviteurs. (Bas-relief de Khorsabad du VIIIe siècle avant J.-C.)

[Fig. 278.](#) Restitution d'une scène d'audience dans le palais de Sennachérib, à Ninive. (VIIe siècle avant J.-C.)

[Fig. 279.](#) Le roi Assur-Bani-Pal, à pied, suivi d'un serviteur retenant ses chevaux. (Bas-relief de Ninive, VIIe siècle avant J.-C.)

#### Chapitre 5. [Institutions politiques et sociales, mœurs et coutumes](#) [528]

[Fig. 280.](#) Le roi Assur-Nazir-Pal faisant une libation. (Bas-relief du palais de Nimroud, IXe siècle avant J.-C.)

[Fig. 281.](#) Assur-Bani-Pal sur son char suivi de ses esclaves. (Bas-relief de Ninive, VIIe siècle avant J.-C.)

[Fig. 282.](#) Guerrier assyrien. (Bas-relief du palais de Sargon, à Khorsabad, VIIIe siècle avant J.-C.)

[Fig. 283.](#) Guerriers combattant. (Bas-relief assyrien.)

[Fig. 284.](#) Guerriers assyriens embarquant un char de guerre et se préparant à traverser une rivière sur des outres gonflées. (Bas-relief.)

[Fig. 285.](#) Roi assyrien assiégeant une citadelle. (Bas-relief de Ninive.)

[Fig. 286.](#) Assyriens sapant une forteresse avec un délier. (Bas-relief de Ninive.)

[Fig. 287.](#) Fugitifs nageant sur des outres gonflées vers une forteresse. (Bas-relief de Nimroud.)

#### Chapitre 6. [Les croyances religieuses](#) [550]

[Fig. 288.](#) Le roi Assur-Bani-Pal tuant un lion. (Bas-relief de Ninive, VIIe siècle avant J.-C.)

[Fig. 289.](#) Le roi Assur-nazir-pal à la chasse. (Bas-relief de Nimroud, IXe siècle avant J.-C.)

[Fig. 290.](#) Roi assyrien chassant le buffle sauvage. (Bas-relief de Ninive.)

[Fig. 291.](#) Supplice des prisonniers après une bataille. (Interprétation de bas-relief assyriens.)

[Fig. 292.](#) Assur-Bani-Pal à la chasse. (Bas-relief de Ninive, VIIe siècle avant J.-C.)

Chapitre 7. *L'architecture* [566]

- [Fig. 293.](#) Restitution de la façade du palais de Sennachérib, à Ninive. (VIIe siècle avant J.-C.)
- [Fig. 294.](#) Restitution d'une portion de la façade du palais de Sargon à Khorsabad. (VIIIe siècle avant J.-C.)
- [Fig. 295.](#) Taureaux ailés ornant la façade d'un palais assyrien.
- [Fig. 296.](#) Prétendue restitution de la Tour de Babel par le père Kircher.
- [Fig. 297.](#) Restitution de l'observatoire de Khorsabad.
- [Fig. 298-301.](#) Dessins d'ornementations assyriens. (Bas-reliefs de Ninive.)
- [Fig. 302.](#) Restitution du palais du roi Sargon, à Khorsabad, construit au VIIIe siècle avant J.-C.

Chapitre 8. *Sculpture, peinture et arts industriels* [589]

- [Fig. 303.](#) Petit temple assyrien. (Bas-relief de Khorsabad.)
- [Fig. 304.](#) Ornementation de l'entrée d'une porte d'un palais. (Bas-relief de Ninive.)
- [Fig. 305.](#) Lion de bronze assyrien, servant de poids, actuellement au musée du Louvre, provenant du palais de Sargon, à Khorsabad. (VIIIe siècle avant J.-C.)
- [Fig. 306.](#) Lion de bronze assyrien, servant de poids, actuellement au musée du Louvre, provenant du palais de Sargon, à Khorsabad. (VIIIe siècle avant J.-C.)
- [Fig. 307-313.](#) Dessins d'ornementation relevés sur des bas-reliefs assyriens.
- [Fig. 314.](#) Broderies de la partie supérieure de la robe du roi Sennachérib. (Bas-relief de Ninive.)
- [Fig. 315-324.](#) Boucliers et béliers assyriens. (D'après des bas-reliefs.)
- [Fig. 325-340.](#) Armes assyriennes. (Copiées sur des bas-reliefs.)
- [Fig. 341-374.](#) Spécimens divers de bijouterie assyrienne. (Chasse-mouche, parasol royal, bracelets et boucles d'oreilles.)
- [Fig. 375.](#) Harnachement de la tête d'un cheval de char. (D'après un bas-relief assyrien.)
- [Fig. 376.](#) Zodiaque babylonien (du XIIe siècle avant notre ère), actuellement au musée Britannique.
- [Fig. 377.](#) Joueur de harpe assyrien. (Bas-relief de Nimroud.)
- [Fig. 378.](#) Cylindre-cachet d'un scribe de la cour de Babylone.

## LIVRE CINQUIÈME

### La civilisation juive

#### Chapitre 1. Le milieu, la race et l'histoire [613]

- [Fig. 379.](#) Arabe de la Palestine et sa fille.
- [Fig. 380.](#) Syrien joueur d'instrument.
- [Fig. 381.](#) Essai de restitution du temple de Jérusalem et du palais de Salomon.
- [Fig. 382.](#) Jérusalem. Vue d'ensemble.
- [Fig. 383.](#) Jérusalem. Porte de Jaffa.
- [Fig. 384.](#) Vue prise sur les bords de la mer morte.
- [Fig. 385.](#) Cana de Galilée.
- [Fig. 386.](#) Tombeaux dits d'Absalon, de Saint-Jacques et de Zacharie, dans la vallée de Josaphat.
- [Fig. 387.](#) Tombeau dit d'Absalon, dans la vallée de Josaphat, près de Jérusalem.

#### Chapitre 2. Institutions, mœurs et coutumes [644]

- [Fig. 388.](#) Vue d'une partie de Jérusalem.
- [Fig. 389.](#) Jérusalem. Porte de Damas.
- [Fig. 390.](#) Réservoir Mamillah, près de Jérusalem.
- [Fig. 391.](#) Vue de Bethléem.

#### Chapitre 3. La religion d'Israël [660]

- [Fig. 392.](#) Nomades des bords du Jourdain.
- [Fig. 393.](#) Vue de Béthanie.
- [Fig. 394.](#) Bédouins nomades de la Palestine.
- [Fig. 395.](#) Vue prise près de Pétra.

#### Chapitre 4. La littérature hébraïque [674]

- [Fig. 396.](#) Palmyre ou Tadmor. Ruines du temple du Soleil.
- [Fig. 397.](#) Kefr Birim (Galilée). Ruines supposées juives, mais appartenant réellement à la période gréco-romaine.
- [Fig. 398.](#) Cascade dans le Liban. Les sommets du Liban fort dénudés aujourd'hui étaient couverts jadis de cèdres.

**LIVRE SIXIÈME**  
**Apparition des Aryens dans l'Histoire de la Civilisation**  
**Les Perses et les Mèdes**

Chapitre 1. *La race, le milieu et l'histoire* [693]

- [Fig. 399.](#) Essai de restitution d'une salle d'un palais de Persépolis (Ve siècle avant J.-C.).
- [Fig. 400.](#) Vue d'ensemble des ruines de Persépolis.
- [Fig. 401.](#) Ruines du palais de Darius, à Persépolis. Les portes qu'on voit sur le dessin sont la copie évidente de pylônes égyptiens.
- [Fig. 402.](#) Colonnes d'un palais de Persépolis.
- [Fig. 403.](#) Taureaux ailés du palais de Xerxès, à Persépolis.

Chapitre 2. *Institutions, mœurs et coutumes* [710]

- [Fig. 404.](#) Types divers de colonnes persépolitaines.
- [Fig. 405.](#) Détails d'une colonne d'un palais de Persépolis.
- [Fig. 406.](#) Restitution de la façade du palais de Darius, à Persépolis.
- [Fig. 407.](#) Coupe transversale du palais précédent.
- [Fig. 408.](#) Coupe longitudinale du même palais.
- [Fig. 409.](#) Restitution d'une colonnade d'un palais de Persépolis. (Façade principale.)
- [Fig. 410.](#) Coupe du même palais.
- [Fig. 411.](#) Bas-relief du palais de Darius, à Persépolis.
- [Fig. 412.](#) Rampe du palais de Darius, à Persépolis.

Chapitre 3. *La religion* [725]

- [Fig. 413.](#) Guerriers perses. (Bas-relief de Persépolis.)
- [Fig. 414.](#) Bas-relief de Persépolis.
- [Fig. 415.](#) Débris de la porte de la salle aux cent colonnes, à Persépolis.
- [Fig. 416.](#) Souverain perse luttant contre un lion. (Bas-relief de Persépolis.)
- [Fig. 417.](#) Tombe de Darius, fils d'Hystaspe.
- [Fig. 418.](#) Tombeaux des rois achéménides à Nakché-Roustem, près de Persépolis.
- [Fig. 419.](#) Firouz-Abad. Ruines d'un palais.
- [Fig. 420.](#) Firouz-Abad. Façade restaurée d'un palais qu'on supposait d'abord remonter seulement à l'époque des rois Sassanides, mais que l'on considère aujourd'hui comme appartenant à la période des rois Achéménides.

#### Chapitre 4. [La littérature et les beaux-arts](#) [745]

- [Fig. 421.](#) Coupe du palais représenté page 744 (fig. 420).
- [Fig. 422.](#) Firouz-Abad. Façade latérale du palais précédent.
- [Fig. 423.](#) Firouz-Abad. (Bas-relief.)
- [Fig. 424.](#) Bas-relief perse, à Darabgerd.
- [Fig. 425.](#) Darabgerd. Détails du bas-relief figurant sur le rocher représenté page 753 (fig. 424).
- [Fig. 426.](#) Bas-relief de la période sassanide.
- [Fig. 427.](#) Chiraz. Bas-relief de la période sassanide.
- [Fig. 428.](#) Détails de chameaux de colonnes appartenant à la période sassanide.
- [Fig. 429.](#) Détails de chameaux de colonnes appartenant à la période sassanide.

### **LIVRE SEPTIÈME**

#### **Comment les Civilisations de l'Orient se propagèrent en Occident. Rôle des Phéniciens dans l'histoire**

#### Chapitre 1. [Les Phéniciens](#) [767]

- [Fig. 430.](#) Afka. Source du Nahr Ibrahim, l'ancien fleuve Adonis.
- [Fig. 431.](#) Beyrouth et le Liban.
- [Fig. 432.](#) Sidon. État actuel de la forteresse.
- [Fig. 433.](#) Sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon. (Probablement du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère.)
- [Fig. 434.](#) Baners. Ruines d'un temple supposé phénicien.

[811]

## Table méthodique des gravures

### LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

[Note aux lecteurs et lectrices. Vous trouverez toutes les gravures de ce livre disponible en ligne, en haute définition, dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

[Retour à la table des matières](#)

Les nécessités de l'illustration nous ont obligé à disséminer assez irrégulièrement les gravures dans le texte. La table ci-dessous, qui rétablit l'ordre dans lequel elles devraient se suivre, permettra aisément au lecteur de retrouver les gravures concernant un sujet donné.

#### I. - LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

##### § 1er Architecture égyptienne. [LIEN](#)

Pendant plus de 5000 ans l'Égypte ancienne s'est couverte de monuments. Au point de vue de l'architecture, cette longue période peut être divisée en quatre phases : 1° Architecture de l'Ancien Empire. De Pan 5000 à l'an 3000 avant notre ère. C'est à cette période qu'appartiennent les Pyramides et le Temple du Sphinx, 2° Architecture du Moyen Empire, jusqu'en 1700 avant J.-C. Elle n'est plus guère représentée aujourd'hui que par les temples souterrains de Béni-Hassan, précieux surtout par les innombrables peintures relatives à la vie égyptienne dont ils sont couverts; 3° Architecture du Nouvel Empire, jusqu'à l'an 527 avant J.-C. Elle est surtout représentée par les nombreux temples de Thèbes; 4° Architecture de la période gréco-romaine, jusqu'au IIIe siècle environ de notre ère. Nous avons fait voir (p. 243) que ce fut précisément pendant la longue période de domination étrangère subie par l'Égypte - période si négligée par les historiens - que s'édifièrent la plupart des monuments de style égyptien encore debout, tels que ceux de Dendérah, Esneh, Ombos, Edfou, Philae, Dakkeh, etc. Quant aux monuments arabes, qui devraient faire une cinquième division, ils appartiennent à une période bien plus moderne, et sont sans parenté aucune avec l'ancienne architecture de la vallée du Nil : nous n'avons donc pas à nous en occuper dans cet ouvrage.

Les monuments égyptiens ayant été souvent remaniés à des époques fort différentes, nous n'avons pas essayé de les classer par ordre chronologique. Nous les avons rangés tels qu'ils se présentent au voyageur qui suit le Nil depuis son embouchure jusqu'en Éthiopie. La date de construction de chacun deux est indiquée du reste sous les gravures qui les représentent.

- [Fig. 24.](#) Les trois grandes pyramides [56]  
[Fig. 21.](#) Les pyramides pendant l'inondation [49]  
[Fig. 143.](#) La pyramide de Khéops et le Temple du Sphinx (photographie) [249]  
[Fig. 242.](#) La grande pyramide. Coupe [414]  
[Fig. 1.](#) La pyramide du roi Khéfren et le Grand Sphinx [1]  
[Fig. 23.](#) Pyramide de Saqqarah [53]  
[Fig. 91, fig. 244, fig. 248, fig. 249, fig. 250.](#) Abydos. Porte du temple et bas-reliefs divers. [149, 417, 425, 429, 432]  
[Fig. 12.](#) Dendérah. Façade du grand temple. [28]  
[Fig. 77.](#) Dendérah. Restitution de la façade du temple [117]  
[Fig. 78.](#) Dendérah. Restitution du portique pendant une cérémonie religieuse [120]  
[Fig. 99.](#) Thèbes. Vue générale d'une partie des ruines [165]  
[Fig. 125.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Vue prise dans les ruines [213]  
[Fig. 100.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Propylone du grand temple [168]  
[Fig. 137.](#) Thèbes. Propylone du temple de Karnak. (Photographie.) [237]  
**[Couverture.](#)** Thèbes. Colonnade du temple de Karnak. (Photographie.) Frontispice.  
[Fig. 2 et fig. 32.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Colonnes de la salle hypostyle [5 et 73]  
[Fig. 85.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Restitution d'une colonnade du temple [136]  
[Fig. 134.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Salle hypostyle. État actuel [229]  
[Fig. 123.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Restitution de l'avenue centrale de la salle hypostyle [209]  
[Fig. 64.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Ruines de pylônes près de l'étang sacré [104]  
[Fig. 5.](#) Thèbes. Temple de Karnak. Statue de la déesse Sekket [12]  
[Fig. 138.](#) Thèbes. Obélisque de Thoutmès 1<sup>er</sup> [240]  
[Fig. 127.](#) Thèbes. Obélisque de la reine Hatasou [217]  
[Fig. 130.](#) Thèbes. Temple de Thoutmès III [225]  
[Fig. 119.](#) Thèbes. Temple de Louqsor (façade) [204]  
[Fig. 113.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Pylônes [189]  
[Fig. 113.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Vue latérale [189]  
[Fig. 117.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Intérieur d'une cour [200]  
[Fig. 3.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Détails d'une colonne et d'un pilier [8]  
[Fig. 114.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Détails d'un pilier [192]

- [Fig. 115.](#) Thèbes. Temple de Médinet-Abou. Colonnade [193]  
[Fig. 107.](#) Thèbes. Le Ramesseum. Vue d'ensemble [181]  
[Fig. 106.](#) Thèbes. Le Ramesseum. Piliers et colonnes [177]  
[Fig. 129.](#) Thèbes. Temple de Gournah [224]  
[Fig. 116.](#) Thèbes. Temple de Déir-el-Bahari. Restitution [197]  
[Fig. 59, fig. 60, fig. 61, fig. 62 et fig. 63.](#) Thèbes. Les colosses de Memnon. (Photographie) [101]  
[Fig. 58.](#) Thèbes. Les colosses de Memnon vus la nuit [97]  
[Fig. 82.](#) Louqsor. Colonnes du temple [129]  
[Fig. 51.](#) Temple égyptien de la fin de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. (Restitution) [81]  
[Fig. 178.](#) Maison d'un seigneur égyptien. (Restitution) [312]  
[Fig. 208.](#) Façade d'une ancienne villa égyptienne (Restitution) [360]  
[Fig. 161.](#) Obélisque non terminé et encore engagé dans le roc [293]  
[Fig. 204.](#) Types des diverses colonnes employées dans les temples égyptiens [352]  
[Fig. 17.](#) Esneh. Colonnes du temple [40]  
[Fig. 201.](#) Esneh. Portique du temple. (Restitution) [344]  
[Fig. 14.](#) Esneh. Restitution d'une salle du temple pendant une cérémonie religieuse [32]  
[Fig. 200.](#) Esneh. Détails de 12 chapiteaux du portique du temple [341]  
[Fig. 52.](#) Edfou. Plan du grand temple [84]  
[Fig. 53.](#) Edfou. Vue générale du temple [85]  
[Fig. 161.](#) Edfou. Détails d'architecture du temple [293]  
[Fig. 162.](#) Edfou. Portique du temple. (État actuel) [296]  
[Fig. 158.](#) Edfou. Restitution d'une portion du portique du temple [288]  
[Fig. 156.](#) Edfou. Colonnes du temple [281]  
[Fig. 166.](#) Edfou. Détails de deux chapiteaux [304]  
[Fig. 139.](#) Ombos. Ruines du temple [241]  
[Fig. 140.](#) Ombos. Façade du temple. (Restitution) [245]  
[Fig. 194.](#) Gèbel Silsileh. Façade d'un temple souterrain de la XVIII<sup>e</sup> dynastie [329]  
[Fig. 144, fig. 147.](#) Philae. Vue générale du grand temple d'Isis [253 et 261]  
[Fig. 16.](#) Philae. Première cour du temple d'Isis [37]  
[Fig. 143.](#) Philae. Péristyle du temple d'Isis [249]  
[Fig. 149.](#) Philae. Détails d'un pylône du temple d'Isis [265]  
[Fig. 93, fig. 145, fig. 151.](#) Philae. Colonnade du temple d'Isis [153, 257 et 272]  
[Fig. 150.](#) Philae. Portique du temple d'Isis. (Restitution) [269]  
[Fig. 155.](#) Philae. Détails d'architecture d'un pylône [280]  
[Fig. 153.](#) Philae. Restitution d'un temple [276]  
[Fig. 148.](#) Philae. Temple hypèthre de Tibère [264]  
[Fig. 154.](#) Philae. Temple de Tibère et pylônes du temple d'Isis [277]  
[Fig. 154.](#) Philae. Détails du temple de Tibère. (Photographie) [277]  
[Fig. 202.](#) Kerdaseh (Nubie). Ruines du temple [345]  
[Fig. 15.](#) Dandour (Nubie). Pylône et portique du temple [33]  
[Fig. 55.](#) Kirsché (Nubie). Ruines d'un temple [89]

- [Fig. 167.](#) Dakkeh (Nubie). Vue du temple [305]  
[Fig. 57.](#) Ipsamboul (Nubie). Vue générale des temples souterrains [96]  
[Fig. 163.](#) Ipsamboul. Façade du grand temple souterrain de Sésostris. (Photographie) [297]  
[Fig. 29.](#) Ipsamboul. Intérieur du temple précédent (Restitution) [69]  
[Fig. 4.](#) Ipsamboul. Restitution de la façade du temple d'Hathor [9]  
[Fig. 30.](#) Ipsamboul. Façade du temple de la déesse Hathor. (État actuel) [72]  
[Fig. 31.](#) Ipsamboul. Détails de la façade du temple précédent [72]  
[Fig. 209.](#) Frontispice de la « description de l'Égypte » [361]

### § 2e Statues égyptiennes. [LIEN](#)

Les plus vieilles statues égyptiennes, telles que celles de Sépa et Nésa, de Ra-Hotep et de Néfert, etc.. ont de 6 à 7000 ans d'existence. Nos planches représentent la série des statues les plus remarquables existant dans les musées de l'Europe et de l'Égypte, ou dans les temples égyptiens.

- [Fig. 222](#) et [fig. 223](#). Sépa et Nésa, les plus vieilles statues du monde [369]  
[Fig. 216](#), [fig. 217](#), [fig. 218](#), [fig. 219](#), [fig. 220](#) et [fig. 221](#). Ra-Hotep et Néfert. (Photographie) [368]  
[Fig. 224.](#) Statue de la V<sup>e</sup> dynastie [372]  
[Fig. 225.](#) Statue du roi Khéfren, fondateur de la 2<sup>e</sup> grande Pyramide [373]  
[Fig. 226.](#) Statue de la IV<sup>e</sup> dynastie [376]  
[Fig. 227.](#) Le scribe accroupi (V<sup>e</sup> dynastie) [377]  
[Fig. 228.](#) Buste en pierre calcaire de l'Ancien Empire [381]  
[Fig. 229.](#) Le Cheik-El-Bèled. Statue de bois de l'Ancien Empire [384]  
[Fig. 230.](#) Tahut-Néfer et sa femme (XVIII<sup>e</sup> dynastie) [385]  
[Fig. 231.](#) Statue de la déesse Sekket [389]  
[Fig. 232.](#) Statue de Thoutmès III (XVIII<sup>e</sup> dynastie) [392]  
[Fig. 233.](#) Tête de la reine Taia. (XVIII<sup>e</sup> dynastie) [393]  
[Fig. 28](#) et [fig. 234](#). Statues colossales de Sésostris à Ipsamboul [65 et 397]  
[Fig. 27.](#) Statue colossale de Sésostris à Memphis [64]  
[Fig. 92.](#) Tête colossale de Sésostris [152]  
[Fig. 230.](#) Statue en granit de Sésostris. (Photographie) [385]  
[Fig. 6.](#) Néfert-Ari, femme de Sésostris. (Statue du temple d'Ipsamboul) [16]  
[Fig. 80.](#) Buste trouvé au Ramesseum [125]  
[Fig. 9.](#) Sphinx à tête de roi [21]  
[Fig. 8.](#) Osiris, Hathor et Isis [20]  
[Fig. 234.](#) Canope de la XIX<sup>e</sup> dynastie [397]  
[Fig. 236.](#) Aménirites. Prêtresse d'Ammon, reine de la XXV<sup>e</sup> dynastie [401]  
[Fig. 235.](#) Phtah. Bronze de la XXVI<sup>e</sup> dynastie [400]  
[Fig. 237.](#) Mésou. Statue en bronze de la XXVI<sup>e</sup> dynastie [405]  
[Fig. 238.](#) Psammétik II (XXVI<sup>e</sup> dynastie) [408]

### § 3e Bas-reliefs égyptiens. [LIEN](#)

Les bas-reliefs ont à peu près la même antiquité que les statues. Nous en avons représenté ayant 6000 ans d'existence, dont l'exécution serait considérée, même aujourd'hui, comme fort remarquable.

- [Fig. 240](#) et [fig. 241](#). Bas-relief funéraire de l'ancien empire. Scènes diverses [413]  
[Fig. 243](#). Personnages divers de la IV<sup>e</sup> dynastie. (Bas-relief d'Abousir) [416]  
[Fig. 239](#). Scène pastorale. Bas-relief de la Ve dynastie [409]  
[Fig. 56](#). Sétî 1<sup>er</sup>, fondateur de la XIX<sup>e</sup> dynastie, recevant un collier de la déesse Hathor. (Bas-relief du tombeau de Sétî 1<sup>er</sup>) [93]  
[Fig. 120](#). Sétî 1<sup>er</sup>, père de Sésostris, présenté par Horus à Osiris. (Bas-relief du tombeau de Sétî 1<sup>er</sup>) [205]  
[Fig. 239](#). Sétî 1<sup>er</sup> offrant ses hommages au Soleil (Bas-relief ornant une porte du temple de Sétî 1<sup>er</sup> à Abydos) [409]  
[Fig. 91](#). Sétî 1<sup>er</sup> faisant une offrande. (Bas-relief du temple d'Abydos) [149]  
[Fig. 250](#). Sétî 1<sup>er</sup> faisant l'offrande du feu à OSIRIS. (Bas-relief d'Abydos) [432]  
[Fig. 248](#). Isis, l'Amenti, Osiris, etc. (Bas-relief d'Abydos) [425]  
[Fig. 249](#). Les déesses de la vérité et du temps. (Bas-relief d'Abydos) [429]  
[Fig. 145](#), [fig. 246](#) et [fig. 247](#). Types égyptiens de la XIX<sup>e</sup> dynastie. (Bas-relief de Thèbes) [256 et 424]  
[Fig. 102](#). Ramsès II menaçant un prisonnier. (Bas-relief de Beït-Ouali (Nubie) [173]  
[Fig. 90](#). Horus, Osiris et Isis. (Bas-relief) [148]  
[Fig. 11](#). Edfou. Couronnement du roi. (Bas-relief) [25]  
[Fig. 256](#). Un architecte de Memphis. (Bas-relief) [441]  
[Fig. 251](#). Buste de Cléopatre. (Bas-relief de Dendérah) [433]  
[Fig. 252](#), [fig. 253](#), [fig. 254](#) et [fig. 255](#). Scènes d'adoration. (4 bas-reliefs du temple de Dendérah) [436-437]  
[Fig. 164](#). Zodiaque de Dendérah [300]  
[Fig. 258](#). Cléopatre. (Monnaie grecque) [448]  
[Fig. 239](#), [fig. 260](#), [fig. 261](#). Bas-reliefs éthiopiens [409, 456 et 457]

### § 4e Peinture égyptienne. [LIEN](#)

Aucun peuple, en y comprenant les modernes, n'a laissé autant de peintures que les Égyptiens. Fort inférieures aux sculptures, elles sont cependant beaucoup plus précieuses pour nous, parce qu'elles révèlent tous les détails de la vie égyptienne. On écrirait une histoire complète de la civilisation d'Égypte, uniquement en les étudiant. Nous en avons reproduit un grand nombre, qu'on trouvera énumérées plus loin au paragraphe « Scènes de la vie égyptienne. » Nous, n'en mentionnons ici que quelques-unes, relatives surtout à la reproduction de types égyptiens.

- [Fig. 210](#), [fig. 211](#), [fig. 212](#) et [fig. 213](#). Têtes de rois et de reines, d'après des peintures de temples et de tombeaux (13 types) [364, 365 et 366]
- [Fig. 197](#). Types des peuples connus des anciens égyptiens (d'après une peinture de Thèbes) [336]
- [Fig. 25](#). Ancien habitant de Memphis. (Restitution) [57]
- [Fig. 97-98](#). Costumes de princesses égyptiennes. (Peintures de Thèbes) [164]
- [Fig. 207](#). Esclave phénicien. (Peinture de Thèbes) [360]
- [Fig. 257](#). Mise au carreau d'un dessin égyptien. (Peinture de la XXVI<sup>e</sup> dynastie) [445]

### § 5e Arts industriels égyptiens. [LIEN](#)

Nous réunissons sous ce titre les figures de nombreux objets laissés par les Égyptiens. On retrouvera dans ces objets - les vases notamment - des types divers reproduits bien des siècles plus tard par les artistes grecs, lorsque la civilisation égyptienne pénétra en Grèce par les voies que nous avons indiquées dans notre ouvrage

- [Fig. 83](#) et [fig. 86](#). Vases égyptiens. (Environ 100 types de formes diverses) [131 et 137]
- [Fig. 33-49](#). Cuillères à parfums et objets divers d'ornement provenant de tombés égyptiennes (17 modèles) [77]
- [Fig. 199](#). Armes égyptiennes et objets divers d'armement (31 modèles) [340]
- [Fig. 19](#). Caisses de momies de divers personnages [45]
- [Fig. 135](#). Autel égyptien en grès couvert de bas-reliefs [232]
- [Fig. 89](#). Sarcophage de momie en basalte [145]

### § 6e Scènes de la vie égyptienne, d'après les peintures des temples et des tombeaux. [LIEN](#)

Les scènes nombreuses reproduites dans cet ouvrage, et toutes copiées ou restituées d'après des peintures égyptiennes, donnent une idée très claire des moindres détails de l'ancienne civilisation de l'Égypte. Nous les avons classées sous les rubriques suivantes : Scènes religieuses et funéraires, Scènes de la vie royale, Scènes de la vie militaire, Scènes de la vie agricole, Scènes de la vie privée, Arts et Métiers.

#### 1° Scènes religieuses et funéraires.

- [Fig. 166](#). Coiffures symboliques des principales divinités égyptiennes [301]
- [Fig. 126](#). Souverain égyptien présentant ses hommages à une divinité. (Peinture de Thèbes) [216]
- [Fig. 141](#). Pharaon faisant des offrandes aux dieux [248]
- [Fig. 131](#). Prêtre égyptien brûlant de l'encens devant l'image d'Aménophis [228]

- [Fig. 142.](#) Adoration du soleil par un roi égyptien [248]  
[Fig. 132.](#) Momie gardée par Anubis [228]  
[Fig. 123.](#) Détails d'une scène funéraire. Pleureuses, etc. [207]

## 2° Scènes de la vie royale.

- [Fig. 128.](#) Souverain recevant les hommages de seigneurs égyptiens [221]  
[Fig. 245.](#) Sésostris recevant des groupes de prisonniers [421]  
[Fig. 7.](#) Reine égyptienne sortant d'un palais de Thèbes. (Restitution) [17]  
[Fig. 96.](#) Reine égyptienne de la XIX<sup>e</sup> dynastie et ses suivantes. (Restitution) [161]  
[Fig. 18.](#) Scène de danse dans le harem de Sésostris. (Restitution) [41]

## 3° Scènes de la vie militaire.

- [Fig. 103](#), [fig. 104](#), [fig. 105](#). Soldats égyptiens de différents corps [176]  
[Fig. 79.](#) Soldats égyptiens faisant l'exercice devant une forteresse. (Restitution) [121]  
[Fig. 108](#), [fig. 109](#), [fig. 110](#), [fig. 111](#). Exercices de l'arc, de la hache, de la massue et de la pique [184]  
[Fig. 118.](#) Sésostris assistant du haut de son char au dénombrement des mains coupées après une bataille. (Restitution) [201]  
[Fig. 133.](#) Barque égyptienne [228]  
[Fig. 199.](#) Armes et objets d'armement [340]

## 4° Scènes de la vie agricole.

- [Fig. 239](#), [fig. 240](#), [fig. 241](#). Scènes diverses, d'après des bas-reliefs de l'Ancien Empire [409 et 413]  
[Fig. 187.](#) Arrosage au moyen du Schadouf [317]  
[Fig. 26.](#) Bœufs conduits devant un intendant (Peinture murale de Béné-Hassan, vieille d'environ 50 siècles) [61]  
[Fig. 192.](#) Scène de chasse au chien courant [325]

## 5° Scènes de la vie privée.

- [Fig. 10.](#) Détails de la toilette d'une dame égyptienne il y a 3,000 ans [24]  
[Fig. 66](#), [fig. 67](#), [fig. 68](#), [fig. 69](#), [fig. 70](#), [fig. 71](#), [fig. 72](#) et [fig. 73](#). Une fête égyptienne 16 siècles avant J.-C. [109]  
[Fig. 66](#), [fig. 67](#), [fig. 68](#), [fig. 69](#), [fig. 70](#), [fig. 71](#), [fig. 72](#) et [fig. 73](#). Danseuses égyptiennes, joueurs et joueuses d'instruments [109]  
[Fig. 191.](#) Exercices de lutte et de gymnastique en Égypte 3,000 ans avant J.-C. [324]  
[Fig. 196.](#) Caricatures égyptiennes. D'après un ancien papyrus [336]

**6° Arts et métiers.**

- [Fig. 180.](#) Fabrication des briques [316]  
[Fig. 185.](#) Travail de l'argile [317]  
[Fig. 186.](#) Travail du potier [317]  
[Fig. 171.](#) Transport des briques [308]  
[Fig. 170.](#) Taille des pierres [308]  
[Fig. 59, fig. 60, fig. 61, fig. 62, fig. 63.](#) Taille et transport de statues colossales [101]  
[Fig. 176.](#) Travail du charpentier [309]  
[Fig. 177.](#) Travail de l'ébéniste [309]  
[Fig. 174.](#) Fabrication des meubles [309]  
[Fig. 168.](#) Vernissage du bois [308]  
[Fig. 169.](#) Fonte des métaux [308]  
[Fig. 181.](#) Fusion d'un métal dans un creuset [316]  
[Fig. 184.](#) Coulage du métal fondu dans des moules [316]  
[Fig. 182.](#) Émaillage [316]  
[Fig. 183.](#) Tannage des peaux [316]  
[Fig. 172.](#) Préparation des conserves alimentaires [309]  
[Fig. 173.](#) Pêche [309]  
[Fig. 175.](#) Travail ou mégissier et du cordier [309]  
[Fig. 188.](#) Fabrication des sandales [317]  
[Fig. 206.](#) Embaumement. Momie de Sésostris telle qu'elle a été retrouvée récemment [356]

**7° Paysages égyptiens.**

Il est presque impossible de bien connaître les pays qu'on n'a pas visités. La vue du milieu où une civilisation s'est développée peut seule expliquer des choses que les meilleurs livres ne feraient pas comprendre. C'est pour essayer de transporter le lecteur dans les pays dont nous avons donné la description, que nous avons joint aux figures de monuments, de statues et de scènes diverses de la vie égyptienne, un certain nombre de paysages.

- [Fig. 22.](#) Le Nil près du Caire [52]  
[Fig. 101.](#) Bords d'un vieux canal dans le voisinage du Nil [169]  
[Fig. 20.](#) Bords du Nil à Rodah [48]  
[Fig. 124.](#) Bords du Nil à Tourah [212]  
[Fig. 152.](#) Schadouf sur les bords du Nil [273]  
[Fig. 87.](#) Bords du Nil à Gébel-Abou-Fodah [141]  
[Fig. 189.](#) Village moderne sur l'emplacement d'Hermonthis [320]  
[Fig. 13 et fig. 50.](#) Les bords du Nil à Thèbes [29 et 80]  
[Fig. 136 et fig. 137.](#) Thèbes. La Vallée des tombeaux [233 et 237]  
[Fig. 159.](#) Village d'Edfou [289]  
[Fig. 81.](#) Bords du Nil, près d'Assouan [128]

- [Fig. 193.](#) La première cataracte du Nil [328]  
[Fig. 198.](#) Le Nil près de la première cataracte [337]  
[Fig. 101.](#) Bords du Nil à Philae [169]  
[Fig. 203.](#) Bords du Nil à Konosso, près de la première cataracte [349]  
[Fig. 195.](#) Village au bord de la mer rouge [333]

### 8° Types d'Égyptiens modernes.

L'Égypte a été conquise par des peuples fort divers, mais elle les a toujours absorbés. Sous les Grecs et sous les Romains, elle avait conservé ses arts, sa langue et ses dieux. Un seul peuple, les Arabes, a pu lui faire accepter une religion, une langue et des arts étrangers; mais en devenant arabe par sa civilisation, l'Égypte est restée pharaonique par le sang, et il n'est pas rare de rencontrer dans la Haute-Égypte des fellahs qui reproduisent exactement les statues et les bas-reliefs gravés sur les tombeaux il y a 5 ou 6,000 ans et dont nous avons donné de nombreux spécimens. On pourra en juger en examinant les figures modernes reproduites dans notre ouvrage, et dont voici la liste.

- [Fig. 54.](#) Fellah égyptien puisant de l'eau [88]  
[Fig. 157.](#) Fellahs égyptiens sur les bords du Nil [285]  
[Fig. 190.](#) Jeune fellah égyptien [321]  
[Fig. 205.](#) Fellah égyptien [353]  
[Fig. 179.](#) Fellah égyptien et sa femme [313]  
[Fig. 74.](#) Paysans attaquant un crocodile [112]  
[Fig. 84.](#) Femme égyptienne moderne [133]  
[Fig. 88.](#) Chanteuses égyptiennes [144]  
[Fig. 94.](#) Égyptienne moderne [157]  
[Fig. 65.](#) Femme égyptienne puisant de l'eau [105]  
[Fig. 163.](#) Groupe de nubiens [297]

## II. - LA CIVILISATION CHALDÉO-ASSYRIENNE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

Les monuments de la civilisation assyrienne sont beaucoup moins nombreux et pour la plupart moins anciens que ceux de la civilisation égyptienne. Ils suffisent cependant pour nous donner une idée assez nette de cette civilisation. La plupart des documents qui nous sont restés, et dont nous reproduisons les plus importants, appartiennent à la période malheureusement très limitée des IX<sup>e</sup>, VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Les débris appartenant à une période antérieure sont bien moins importants.

### § 1e Architecture. [LIEN](#)

- [Fig. 265.](#) Babylone. Essai de restitution des temples et des palais bordant les quais de la ville [469]  
[Fig. 293.](#) Palais de Sennachérib. Restitution de la façade [569]  
[Fig. 297.](#) Observatoire de Khorsabad. (Restitution) [581]  
[Fig. 294, fig. 295 et fig. 302.](#) Palais de Sargon à Khorsabad. (Restitution) [573 et 588]  
[Fig. 296.](#) La tour de Babel. Prétendue restitution du père Kircher [577]  
[Fig. 303.](#) Petit temple assyrien [592]  
[Fig. 304.](#) Ornementation de l'entrée d'une porte d'un palais [592]

### § 2° Sculpture. [LIEN](#)

- [Fig. 263.](#) Cylindre-cachet de Lik-Bagus, souverain régnant en Chaldée 2400 ans avant J.-C. [464]  
[Fig. 288.](#) Buste d'Assur-Nazir-Pal (Photographie) [553]  
[Fig. 280.](#) Le roi Assur-Nazir-Pal faisant une libation. (Bas-relief de Nimroud) [529]  
[Fig. 277.](#) Le roi Sargon suivi de ses serviteurs. (Bas-relief de Khorsabad) [517]  
[Fig. 276.](#) Roi assyrien et son grand vizir [513]  
[Fig. 281.](#) Assur-Bani-Pal sur son char suivi de ses esclaves [533]  
[Fig. 279.](#) Le roi Assur-Bani-Pal à pied suivi d'un serviteur retenant ses chevaux. (Bas-relief de Ninive) [525]  
[Fig. 282.](#) Guerrier assyrien. (Bas-relief du palais de Sargon) [537]  
[Fig. 266.](#) Démons et Dieu assyriens. (Bas-relief de Ninive) [473]  
[Fig. 275.](#) Statue de Nébo, Dieu de la science et de l'intelligence [509]  
[Fig. 264.](#) Ninip, l'Hercule assyrien. Statue placée à l'entrée du palais de Sargon, à Khorsabad [465]  
[Fig. 272.](#) Divinité et démon assyriens. (Bas-relief de Ninive) [497]  
[Fig. 271.](#) Divinité assyrienne à tête humaine et à corps de lion [493]  
[Fig. 269.](#) Taureau ailé a face humaine du palais de SARGON [485]  
[Fig. 295.](#) Taureaux ailés ornant la façade d'un palais assyrien [573]  
[Fig. 270.](#) Génie ailé assyrien [489]  
[Fig. 376.](#) Zodiaque babylonien du XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. [609]

### § 3° Arts industriels. [LIEN](#)

- [Fig. 315-324.](#) Boucliers et béliers assyriens. (12 modèles) [601]  
[Fig. 325-340.](#) Armes assyriennes. (15 modèles) [605]  
[Fig. 341-374.](#) Bijoux assyriens. (33 Modèles) [608]  
[Fig. 298-301.](#) Dessins d'ornementation assyriens [585]

- [Fig. 314.](#) Dessins des broderies d'une partie de la robe du roi Sennachérib [600]  
[Fig. 307-313.](#) Dessins d'ornementation ayant évidemment servi de types aux artistes grecs. (7 modèles) [597]  
[Fig. 305](#) et [fig. 306.](#) Lion en bronze assyrien. Face et profil [593]  
[Fig. 375.](#) Harnachement de la tête d'un cheval assyrien [609]  
[Fig. 378.](#) Cylindre-cachet d'un notaire de Babylone [612]

#### § 4° Scènes de la vie assyrienne, d'après des bas-reliefs. [LIEN](#)

- [Fig. 268.](#) Le festin d'Assur-Bani-Pal. (Restitution d'après des bas-reliefs de Ninive) [481]  
[Fig. 278.](#) Scène d'audience dans le palais de Sennachérib au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. (Restitution) [521]  
[Fig. 274.](#) Barques assyriennes [505]  
[Fig. 289.](#) Assur-Nazir-Pal à la chasse [557]  
[Fig. 292.](#) Assur-Bani-Pal à la chasse [564]  
[Fig. 288.](#) Assur-Bani-Pal tuant un lion [553]  
[Fig. 290.](#) Roi assyrien chassant le buffle sauvage [560]  
[Fig. 273.](#) Enlèvement de divinités [501]  
[Fig. 267.](#) Scène d'offrande [477]  
[Fig. 283.](#) Guerriers combattant [541]  
[Fig. 284.](#) Guerriers assyriens embarquant un char de guerre et se préparant à traverser une rivière sur des outres gonflées [544]  
[Fig. 287.](#) Fugitifs nageant sur des outres vers une forteresse [549]  
[Fig. 285.](#) Siège d'une citadelle [545]  
[Fig. 286.](#) Assyriens sapant une forteresse avec un bélier [545]  
[Fig. 291.](#) Supplices des prisonniers après une bataille. (Restitution) [561]  
[Fig. 377.](#) Joueur de harpe assyrien [609]

### III. - LA CIVILISATION PERSE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

L'ancienne civilisation des Perses, pendant sa courte durée, n'eut aucun caractère à l'originalité. Ce peuple ne fit qu'adopter les arts des nations avec lesquelles il était en contact, des Assyriens et des Égyptiens notamment. Les figures qui vont suivre révèlent immédiatement l'influence non dissimulée des éléments étrangers. Ce ne fut que pendant la période arabe, c'est-à-dire bien des siècles plus tard, que la Perse finit par se créer un art original, en fusionnant tous les arts des peuples avec lesquels elle était en contact depuis plus de 1000 ans.

#### § 1° Architecture. [LIEN](#)

- [Fig. 400.](#) Persépolis. Vue d'ensemble des ruines [701]  
[Fig. 401.](#) Persépolis. Ruines du palais de Darius [704]

- [Fig. 406.](#) Façade du palais de Darius. (Restitution) [717]  
[Fig. 408.](#) Coupe longitudinale du même palais [717]  
[Fig. 407.](#) Coupe transversale du palais précédent [717]  
[Fig. 415.](#) Porte de la salle aux cent colonnes, à Persépolis [733]  
[Fig. 399.](#) Persépolis. Restitution d'une salle d'un palais [697]  
[Fig. 402.](#) Persépolis. Colonnes d'un palais [705]  
[Fig. 409.](#) Colonnade d'un palais de Persépolis. (Restitution) [720]  
[Fig. 410.](#) Coupe du même palais [720]  
[Fig. 405.](#) Colonne d'un palais de Persépolis (Détails) [713]  
[Fig. 404.](#) Colonnes persépolitaines. (7 types divers) [712]  
[Fig. 417.](#) Tombeau de Darius, fils d'Hystaspe [737]  
[Fig. 418.](#) Tombeaux Des rois Achéménides, près de Persépolis [741]  
[Fig. 419.](#) Firouz-Abad. Ruines d'un palais [743]  
[Fig. 420.](#) Firouz-Abad. Restitution de la façade d'un palais [744]  
[Fig. 421.](#) Coupe du palais précédent [748]  
[Fig. 422.](#) Façade latérale du même palais [749]  
[Fig. 428](#) et [fig. 429.](#) Chapiteaux de colonnes sassanides [763]

## § 2e Sculpture. [LIEN](#)

- [Fig. 403.](#) Taureaux ailés du palais de Xerxès [708]  
[Fig. 411.](#) Lion dévorant un animal. (Bas-relief du palais de Darius) [721]  
[Fig. 412.](#) Rampe du palais de Darius, à Persépolis [725]  
[Fig. 413.](#) Guerriers perses. (Bas-relief de Persépolis) [728]  
[Fig. 414.](#) Le roi sur son trône. (Bas-relief de Persépolis) [729]  
[Fig. 416.](#) Souverain perse luttant contre un lion. (Bas-relief de Persépolis) [736]  
[Fig. 423.](#) Guerriers combattant. (Bas-relief de Firouz-Abad) [752]  
[Fig. 424.](#) Daragberd. (Bas-relief sassanide sur un rocher) [753]  
[Fig. 425.](#) Détails du bas-relief précédent [757]  
[Fig. 426.](#) Bas-relief sassanide [760]  
[Fig. 427.](#) Chiraz. (Bas-relief sassanide) [761]

## IV. - LA CIVILISATION JUIVE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

Nous avons montré dans les chapitres consacrés aux Juifs, qu'ils n'eurent ni arts, ni sciences, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n'ont laissé aucuns débris qui puissent être reproduits. Leur temple de Jérusalem, que nos croyances religieuses ont rendu si célèbre, fut construit par des architectes étrangers. Pour ne pas laisser sans illustration cette partie de notre ouvrage, nous nous sommes borné à reproduire - en dehors d'un essai de restitution d'a temple de Salomon - les lieux les plus célèbres de la Palestine, tels qu'ils existent actuellement, et quelques types de nomades. La vie, en Palestine, a d'ailleurs si peu changé depuis les temps bibliques, que les types qu'aurait pu reproduire un artiste contem-

porain d'Abraham ne seraient pas sans doute fort différents de ceux que nous présentons.

- [Fig. 398.](#) Liban. Vue d'une cascade dans la montagne [689]  
[Fig. 384.](#) La mer morte. Vue prise d'une extrémité [629]  
[Fig. 379.](#) Arabe de la Palestine et sa fille [614]  
[Fig. 380.](#) Syrien joueur d'instrument [615]  
[Fig. 392.](#) Nomades des bords du Jourdain [661]  
[Fig. 294.](#) Bédouins nomades [669]  
[Fig. 381.](#) Temple de Jérusalem et palais de Salomon. (Essai de restitution) [617]  
[Fig. 382.](#) Jérusalem. Vue d'ensemble [621]  
[Fig. 388.](#) Jérusalem. Vue d'une autre partie [645]  
[Fig. 383.](#) Jérusalem. Porte de Jaffa [625]  
[Fig. 389.](#) Jérusalem. Porte de Damas [649]  
[Fig. 386.](#) Tombeaux dits d'Absalon, de St-Jacques et de Zacharie dans la vallée de Josaphat [637]  
[Fig. 387.](#) Tombeau dit d'Absalon. Détails [641]  
[Fig. 390.](#) Réservoirs Mamillah, près de Jérusalem [653]  
[Fig. 385.](#) Cana de Galilée [633]  
[Fig. 391.](#) Bethléem [657]  
[Fig. 393.](#) Béthanie [665]  
[Fig. 397.](#) Kefr Birim. (Galilée) [681]  
[Fig. 396.](#) Palmyre. Ruines du temple du Soleil [677]  
[Fig. 395.](#) Pétra. Vue prise aux environs de la ville [673]

## V. - LA CIVILISATION PHÉNICIENNE

[LIEN](#) (Les Classiques des sciences sociales)

On peut voir dans cet ouvrage le rôle immense joué par les Phéniciens comme propagateurs de la civilisation, mais on verra en même temps qu'ils n'eurent absolument aucune civilisation personnelle, et se bornèrent à reproduire les objets d'art créés par les peuples, tels que les Égyptiens et les Assyriens, avec lesquels ils étaient en relations. Il nous a semblé inutile de donner des dessins d'objets qui ne sont que des copies plus ou moins altérées de types assyriens ou égyptiens dont notre livre est plein. Le sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon, pour lequel nous avons fait exception, pourrait aussi bien figurer parmi les objets égyptiens que parmi les objets phéniciens. Nous nous sommes donc borné à reproduire quelques-uns des sites les plus célèbres de la Phénicie, tels qu'ils sont actuellement.

- [Fig. 430.](#) Afka. Sources du fleuve Adonis [769]  
[Fig. 431.](#) Beyrouth et le Liban [777]  
[Fig. 432.](#) Sidon. État actuel [785]  
[Fig. 433.](#) Sarcophage d'Esmunazar, roi de Sidon [793]

[Fig. 434.](#) Baners. Ruines d'un temple supposé phénicien [801]

TABLE DES CARTES

[Carte d'Égypte, de Nubie et de Palestine](#) [196]

[Carte des anciennes monarchies de l'Asie](#) [461]



[Fig. 1.](#)

Pyramide du roi Khéfren, construite il y a environ 6 000 ans,  
et le Grand Sphinx.

[1]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

# Livre premier

## ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS

Naissance et développement des Institutions, Mœurs  
et Croyances chez les premiers Peuples civilisés.

[Retour à la table des matières](#)

[1]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**  
**LIVRE PREMIER**  
**ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS**

# **Chapitre 1**

---

## L'évolution dans l'histoire

### I

[Retour à la table des matières](#)

Le siècle, que nous voyons finir et qui a enfanté tant de merveilles, le siècle de la vapeur et de l'électricité, le siècle qui a transformé toutes nos croyances et créé un monde d'idées nouvelles et de pensées nouvelles, ce siècle, si extraordinairement fécond, a vu se réaliser aussi, dans les diverses branches de l'histoire, [2] les découvertes les plus imprévues. Lorsque, il y a quelques années à peine, le voyageur visitait les ruines mystérieuses des antiques cités de la vieille Asie et de la terre des Pharaons, les débris formidables de monuments splendides qui frappaient ses regards étonnés lui apparaissaient comme des témoins des premiers âges de l'humanité. Il ne se doutait guère que, lorsque Homère écrivait ses poèmes, lorsque s'élevaient sur les rives du Nil les pyramides gigantesques et les sphinx au sourire éternel, l'homme avait déjà derrière lui un long passé.

À une époque toute récente encore, nul ne pouvait douter -les livres de tous les peuples ne le répétaient-ils pas ? - que cinq à six

mille ans à peine nous séparaient des origines du monde et de la création de l'homme. Personne ne soupçonnait que plus de cent mille ans avant les temps historiques, bien des siècles avant l'âge d'or des poètes et les traditions bibliques, l'homme, sauvage et nu, amassait péniblement les germes de ses futurs progrès, et que, pour s'élever à la civilisation, il lui a fallu des temps d'une effrayante longueur. Relativement aux âges historiques eux-mêmes on ne connaissait alors que les vagues traditions conservées par les écrivains de l'antiquité classique. Des périodes de plusieurs milliers d'années étaient enveloppées d'une nuit profonde. Peuples villes, empires, apparaissaient brusquement dans l'histoire et disparaissaient plus brusquement encore. Il fallait arriver aux temps presque modernes de la Grèce et de Rome pour voir s'éclaircir le, chaos du vieux monde.

Mais, après avoir vécu pendant si longtemps de traditions qui n'avaient que leur antiquité pour elles, la Science moderne s'est mise à douter, et, dès qu'elle douta, elle commença à chercher. Grâce à elle, le voile épais qui nous cachait l'histoire s'est déchiré, et soudain, devant nos yeux émerveillés, s'est déroulé un long passé que nul n'avait soupçonné, un monde de civilisation, de races et de langues dont nous ne savions rien. Elle a retiré des profondeurs du globe les débris de l'industrie, des armes, des demeures de nos lointains ancêtres, et prouvé que, depuis que les premiers hommes ont vécu, les continents, les mers, les montagnes, la flore et la faune, le monde enfin, a profondément changé. Elle a créé de toutes pièces une branche de [3] connaissances entièrement nouvelles : la préhistoire, Scrutant (le plus en plus profondément les origines et le développement de nos civilisations, elle a bientôt constaté que tous nos vieux livres étaient à refaire, que toutes les notions éparses dans la Bible et les écrits classiques sur les anciens peuples de l'Orient : Égyptiens, Assyriens, Phéniciens, Babyloniens, etc., étaient d'une insuffisance extrême. Elle a ramené à la lumière de longs siècles d'histoire. Elle a retrouvé de puissants Empires, des sociétés brillantes, des cités splendides qu'avaient ignorés tous les historiens. Aujourd'hui, elle force à parler tous les vieux témoins des âges disparus. Voici que devant elle les sphinx entr'ouvrent leurs lèvres, fermées depuis des siècles par un ironique et mystérieux sourire ; voici que les pyramides s'animent et réveillent dans leurs profondeurs l'écho des voix lointaines des générations qui les ont élevées ; voici que les nécropoles, les labyrinthes, les obélisques se met-

tent à raconter de surprenantes et véridiques histoires ; voici que le sol aride de la Mésopotamie s'entr'ouvre, que des édifices admirables, que des capitales tout entières, autrefois les maîtresses de l'Asie, surgissent de ses entrailles poudreuses. Et ces vieilles cités orgueilleuses se prennent à parler à leur tour ; les étranges caractères qui recouvrent leurs murs deviennent lisibles et distincts comme la lettre d'un ami écrite la veille dans une langue familière. Émouvant prodige de la patience et du génie humain ! découvertes merveilleuses et fécondes ! L'expérience des siècles ne sera donc pas perdue pour nous ! Des millions d'hommes n'auront pas en vain pensé, souffert, construit, lutté, écrit pendant des milliers d'années ! Nous retrouvons leur histoire, leurs travaux, leurs idées, nous suivons la marche de leurs progrès. Le jour où, après vingt ans de travail, Champollion réussit à déchiffrer ces hiéroglyphes mystérieux qui couvrent les temples de la vieille Égypte et dont le sens avait été vainement cherché pendant plus de mille ans ; le jour où, des sables des déserts de l'Assyrie, Botta et Layard firent surgir, aux yeux des populations stupéfaites, des villes et des palais gigantesques ; le jour où Rawlinson et Oppert réussirent à déchiffrer les livres que renfermaient les bibliothèques oubliées depuis trois mille ans dans la poussière où dormaient les palais de Ninive, ces jours-là peuvent compter dans les [4] annales de l'humanité comme celui où Colomb vit pour la première fois surgir du sombre azur des mers les rives verdoyantes d'un continent inconnu. Le grand navigateur découvrait un monde nouveau, une humanité nouvelle : les savants modernes ont retrouvé des mondes anciens et fait revivre une humanité disparue.

Ainsi, aux lueurs de la science actuelle, un passé qui semblait anéanti pour toujours dans la nuit des âges est sorti de l'oubli. Les peuples ensevelis renaissent tels qu'ils étaient réellement ; nous revoyons leurs monuments et leurs arts, nous devenons les témoins de leurs douleurs et de leurs joies, nous saisissons leurs idées, leurs sentiments et leurs croyances, nous comprenons l'évolution progressive des événements, et nous sentons à quel point le présent est fils du passé et prépare l'avenir.

## II

Cette merveilleuse évocation de mondes ignorés pendant tant de siècles n'a pas eu pour résultat unique de renouveler nos connaissances historiques ; elle a bouleversé aussi toutes les idées que nous nous faisons des origines de notre civilisation et de son évolution à travers les âges. Il y a peu d'années encore, l'on croyait que les Grecs avaient été les seuls initiateurs de toute culture ; que leurs arts, leurs sciences, leur littérature, ils les avaient créés de toutes pièces, et ne devaient rien aux peuples qui les avaient précédés.

Il n'est plus possible aujourd'hui de professer des théories semblables. Sans doute ce fut sur les rives radieuses de la Grèce que la civilisation antique atteignit sa pleine floraison, mais ce fut en Orient qu'elle prit naissance et qu'elle se développa, Nous savons aujourd'hui qu'à une époque où les vieux Hellènes n'étaient encore que d'ignorants barbares, de brillants Empires florissaient sur les rives du Nil et dans les plaines de la Chaldée ; nous savons que les Phéniciens transmirent à la Grèce les produits artistiques et industriels de l'Égypte et de l'Assyrie, dont pendant long

[5]



Fig. 2. Thèbes. Colonnes de la salle hypostyle du temple de Karnak, XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. D'après une photographie.

Les nécessités de l'illustration n'ont pas permis de placer les gravures de cet ouvrage à côté du texte correspondant. Une table méthodique placée à la fin du livre indique leur classification par époques, par monuments et par sujets représentés. Toutes les gravures de la première partie de cet ouvrage sont consacrées à l'Égypte.

[6]

temps les œuvres grecques ne furent qu'un pâle reflet. Si elle n'avait pas eu un long passé initiateur derrière elle, la Grèce n'eût pas été la Grèce. Elle n'eût créé ni le Parthénon, ni le temple de Diane, ni toutes ces merveilles de l'art dont nous admirons aujourd'hui les débris.

À mesure que les vieux empires de l'Orient reviennent à la lumière, les emprunts que leur firent les Grecs paraissent chaque jour plus considérables. Ce n'est pas seulement par ses arts que la Grèce se rattache à l'Orient, elle s'y rattache aussi par ses institutions et ses croyances. Ses législateurs, s'inspirèrent des coutumes égyptiennes, de ce droit égyptien dans lequel on cherche aujourd'hui les sources du droit romain, dont à son tour notre droit moderne est sorti.

Avec ces conceptions nouvelles, les grands Empires du monde antique nous apparaissent, malgré leurs rivalités incessantes, leurs luttes sans pitié, comme travaillant tous à une même œuvre : le progrès de la civilisation. L'histoire est jonchée des débris de peuples, de religions et d'Empires qui n'ont laissé derrière eux que des souvenirs ; mais les progrès réalisés dans la civilisation n'ont jamais été perdus, et nous bénéficions aujourd'hui de ces longs siècles d'efforts. La civilisation est un flambeau dont la lumière s'accroît d'âge en âge et que les peuples les plus divers se sont passés tour à tour.

Ce ne sont pas seulement les progrès de l'archéologie moderne qui ont contribué à renouveler nos connaissances et nos idées en histoire. Les découvertes accomplies dans les sciences physiques et naturelles y ont contribué également ; c'est grâce à elles que la notion des causes naturelles pénètre de plus en plus dans l'histoire, et que nous nous habituons à considérer les phénomènes historiques comme soumis à des lois aussi invariables que celles qui guident le cours des astres ou la transformation des mondes. Le rôle que tous les anciens écrivains prêtèrent pendant si longtemps à la providence ou au hasard, n'est plus attribué aujourd'hui qu'à des lois naturelles, aussi entièrement soustraites à l'action du hasard qu'à la volonté des dieux. Certaines lois régissent les combinaisons chimiques et l'attraction des corps, d'autres régissent les pensées et les actions [7] des hommes, la naissance et la décadence des croyances et des Empires. Ces lois du monde moral, nous les méconnaissons souvent, mais nous ne pouvons les éluder jamais. « Elles opèrent tantôt pour nous, tantôt contre nous, a dit juste-

ment un éminent philosophe, mais toujours de même et sans prendre garde à nous : c'est à nous de prendre garde à elles. »

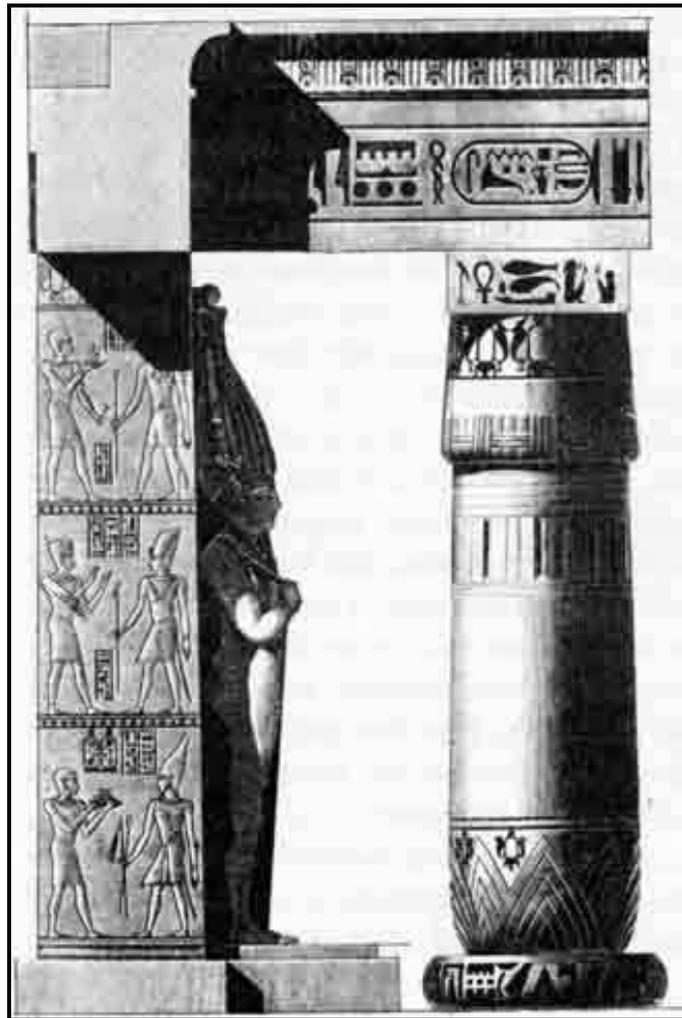
C'est surtout aux progrès des sciences naturelles que sont dues les idées qui commencent à pénétrer de plus en plus dans l'histoire. Ce sont elles qui, mettant en évidence l'influence toute prépondérante du passé sur l'évolution des êtres, nous ont montré que c'est le passé des sociétés qu'il faut étudier d'abord pour comprendre leur état présent et pressentir leur avenir. Il y a une embryologie sociale comme il y a une embryologie animale ; et, de même que le naturaliste trouve aujourd'hui l'explication des êtres dans l'étude de leurs formes ancestrales, de même le philosophe qui veut comprendre la genèse de nos idées, de nos institutions et de nos croyances, doit tout d'abord étudier leurs formes antérieures. Envisagée ainsi, l'histoire, dont l'utilité pouvait sembler bien faible alors qu'elle se bornait à des énumérations puérides de dynasties et de batailles, acquiert aujourd'hui un intérêt d'actualité immense. Elle devient la première des sciences, parce qu'elle est la synthèse de toutes les autres. Les sciences proprement dites nous enseignent à déchiffrer un corps, un animal ou une plante. L'histoire nous apprend à déchiffrer l'humanité et nous permet de la comprendre. L'esprit humain ne saurait se proposer une poursuite plus utile et plus haute.

### III

Bien des éléments, d'importance diverse, peuvent être utilisés pour reconstituer l'histoire d'une civilisation. Les œuvres artistiques d'une race, sa littérature, sa langue, ses institutions, ses croyances, sont plus ou moins empreintes des efforts de cette race et marquées de sa pensée. On ne la comprend qu'en étudiant toutes ses manifestations diverses. Pour faire revivre les peuples [8] morts, nous ne devons rien négliger de ce qui a occupé leur activité, charmé leurs yeux ou enchanté leur imagination.

Mais parmi tous ces éléments de reconstitution, il est une classe qui l'emporte peut-être sur toutes les autres ensemble, parce que les peuples disparus y ont dépensé la plus grande somme d'idées et d'efforts, et parce qu'elle possède un caractère expressif, frappant, bien

fait pour imprimer en nous avec force et clarté sa signification spéciale. Cette classe est celle des œuvres de l'architecture. Les monuments ont une éloquence puissante, qui s'impose ; ils sont en même temps d'une admirable sincérité. Ces pages de pierre ne savent pas mentir. Leur témoignage a dans l'histoire des civilisations une importance immense. La vue d'un temple égyptien, par exemple, vaut certainement la lecture de plusieurs centaines de papyrus.



[Fig. 3.](#) Détails d'une colonne et d'un pilier d'un temple de Médinet-Abou, à Thèbes. D'après la Commission d'Égypte.

Les temples de Médinet-Abou sont représentés dans une autre Partie de cet ouvrage. Ils ont été construits 13 siècles environ avant notre ère.

Les civilisations que nous connaissons le mieux sont celles qui nous ont laissé le plus de monuments. Telle est précisément l'Égypte, et c'est pour cette raison que nous lui consacrerons une part prépondérante dans cet ouvrage. Ses indestructibles édifices

[9]



[Fig. 4.](#) Restitution de la façade du temple souterrain d'Hathor, déesse de la lumière, de la beauté et de l'amour, à Ipsamboul (Nubie).

Ainsi qu'on pourra s'en convaincre en examinant une photogravure donnée plus loin, le temple existe encore à peu près tel qu'il est représenté sur ce dessin, c'est-à-dire tel qu'il fut exécuté il y a 33 siècles. Nous nous sommes bornée à restaurer quelques parties un peu détériorées. Les statues sculptées dans le roc qu'on voit sur la façade, ont environ 10 mètres de hauteur : 4 représentent le roi Ramsès II (Sésostris) : 2 sa femme Néfert Ari, dont la tête est donnée dans la planche suivante.

[10]

sont l'expression grandiose de ses aspirations, de ses préoccupations, de ses croyances, les antiques témoins de ses premiers efforts, ou les œuvres glorieuses de ses périodes de triomphe et d'épanouissement.

C'est en étudiant les temples et les tombeaux de la vallée du Nil que l'on comprend à quel point les monuments sont empreints de la pensée d'un peuple. Elle vit, respire et parle dans ses monuments, l'âme de la vieille Égypte. Elle y chante, par des symboles magnifiques, par des formes éloquents et majestueuses, son hymne d'impérissable espérance ; elle y berce dans le demi-jour silencieux des sanctuaires, dans le mystère des hypogées, son rêve d'existence éternelle.

Dans cette architecture de l'Égypte, la plus étonnante peut-être, la plus durable certainement qui se soit développée dans le monde, nous lisons comme la synthèse lumineuse, comme la résultante mystique de cinquante siècles de travaux, d'efforts, de pensées et de croyances. En l'étudiant, nous comprenons le rôle prépondérant que joue l'idéal d'un peuple dans l'évolution de sa civilisation, nous voyons s'en dégager son idée dominante, idée qu'aucune littérature, qu'aucun autre document, ne saurait rendre avec autant d'ensemble, de puissance et de clarté.

Cette architecture, presque toute composée de monuments funéraires ou commémoratifs, ces édifices merveilleux, construits le plus souvent pour enfermer un mort, montrent, je le répète encore, à quel point les œuvres de pierre léguées par une race peuvent exprimer, indépendamment de tout auxiliaire, la pensée intime de cette race.

À la fois gigantesque, formidable et simple, visant surtout à créer quelque chose d'impérissable en face de ces millions d'existences fugitives qui se succèdent sur la terre, l'architecture égyptienne semble un audacieux défi jeté par la vie à la mort, et par la pensée au néant.

Mais l'effort orgueilleux et grandiose qu'elle représente a étouffé en elle précisément tout ce qui exprime la grâce, la mélancolie, la passion, tout ce qui fait le charme éphémère de cette vie hâtive, où la douleur et la joie entremêlent leurs impressions d'autant plus poignantes qu'elles sont plus passagères. En vain chercherait-on, [11] dans ses lignes impassibles, la fantaisie douloureuse, délicate ou charmante, qui pétrit, découpe, creuse ou effile la pierre, et plie cette

de dure matière à tous les ardents caprices de l'imagination, à toutes les émotions du cœur frémissant et vivant.

Pour l'Égypte, le granit et l'albâtre ne sauraient exprimer la vaine palpitation de la chair fragile. Substances impérissables, incorruptibles, leurs énormes blocs, aux arêtes rigides, ne se dressent que pour représenter ce qui est éternel : la vie future et les dieux.

Cette race, au contraire de tant d'autres, a méprisé la vie et courtisé la mort. Ce qui l'intéressait, ce n'était point l'être joyeux ou triste, qui aimait, travaillait, pleurait, chantait, sur les bords du vieux Nil. Non : c'était l'inerte momie, toute raidie sous ses bandelettes, qui, de ses yeux d'émail, incrustés dans son masque d'or, contemple éternellement, au plafond de son sarcophage, un hiéroglyphe mystérieux.

Cette momie, on l'enfermait dans des montagnes de pierre, et, pour qu'elle ne fût à aucun moment ni détruite, ni profanée, on la murait dans des cachettes, dont beaucoup sans doute ne seront jamais connues. Mais ces cachettes sépulcrales étaient parfois plus vastes et plus ornées que les palais, et tout s'y retrouvait, peint ou sculpté sur les parois des corridors sans fin, de ce qui avait embelli l'existence du mort.

Toute l'architecture égyptienne avait plus ou moins pour but la momie. C'est pour cette chose étrange, à vague forme humaine, que s'élevaient les pyramides, que se creusaient les souterrains, que se dressaient les obélisques, les pylônes, les colonnes hautes comme des tours, et c'est pour elle encore que les colosses pensifs s'asseyaient sur leurs trônes de pierre avec un geste si majestueux et si doux.

Comment donc alors s'étonner si l'architecture égyptienne offre ces caractères de stabilité, de solennité, de grandiose monotonie, qu'on ne retrouve nulle part à un tel degré dans des œuvres humaines ? L'Égypte avait horreur de ce qui périt et de ce qui passe. Aussi, plus que toute autre nation, elle a travaillé pour l'éternité. Ses monuments sont les plus anciens du monde, et peut-être survivront-ils à tous les autres. Lorsque notre globe refroidi roulera [12] vide et désolé dans l'espace, lorsque le dernier homme aura péri, et que se sera dispersée la poussière de nos plus orgueilleux ouvrages, peut-être la grande pyramide qui servit de tombe au roi Khéops subsistera-t-elle encore quelque temps, suprême débris de la ruine d'un monde ; peut-être, au fond de quelque sépulcre inviolé, une momie continuera sans trouble son sommeil séculaire, ayant toujours autour d'elle les objets qui

charmèrent sa vie, et sur les murs, sculptées dans le roc, éternel, les images de ses anciens plaisirs. Peut-être, après avoir été la première à faire lever l'aube de nos civilisations, l'Égypte sera-t-elle la dernière qui, sur la terre à jamais dépeuplée et muette, proclamera que l'homme a vécu.

## IV

Les facteurs qui déterminent la naissance et le développement d'une civilisation sont aussi nombreux que ceux qui régissent le développement d'un être vivant. Leur étude commence à peine aujourd'hui. On la chercherait vainement dans la plupart des livres d'histoire. Il est cependant possible de mettre en évidence l'influence des plus importants de ces facteurs. Nous le montrerons dans d'autres chapitres, en recherchant pourquoi certains peuples s'élevèrent à la civilisation, alors que d'autres n'y réussirent pas ; et pourquoi, tout en ayant le même point de départ, les diverses races qui vécurent à la surface du globe atteignirent des échelons fort différents sur l'échelle du développement. Ce que nous voulons seulement montrer dès le début de notre ouvrage, ce sont les plus générales des lois qui ont présidé à la naissance et à la transformation des divers éléments dont l'ensemble constitue une civilisation. Il est absolument nécessaire d'avoir ces lois générales bien présentes à l'esprit pour saisir la genèse des institutions, des idées et des croyances chez les différents peuples que nous aurons à faire revivre dans le cours de cet ouvrage.

Une notion philosophique toute moderne, celle de l'évolution, qui a complètement transformé les sciences naturelles depuis vingt-cinq ans, est en train de renouveler entièrement nos conceptions



[Fig. 5.](#) Statues de déesses égyptiennes, à Karnak (Thèbes). D'après Ebers.

Ces statues sculptées en granit noir représentent la déesse Sekhet, divinité à tête de lionne, épouse de Phtah, le plus important des dieux de Memphis. Elles ornaient un temple construit, il y a environ 3500 ans, par le roi Aménophis III.

[14]

historiques. Pour les anciens naturalistes, les profondes transformations dont notre globe a été le théâtre, celles non moins profondes qui se sont accomplies chez les êtres vivants à sa surface, s'étaient effectuées brusquement par une série de bouleversements et de créations successives. C'était l'idée du grand Cuvier, et elle semblait assise sur des bases inébranlables. Mais une science plus avancée a montré que notre planète et les êtres qui l'habitent ne se sont transformés que par une série de gradations aussi insensibles que celles qui relient l'arbre à la graine. Quand on ne considère que les périodes extrêmes des changements accomplis, ces changements paraissent immenses. Ils sont imperceptibles au contraire quand on les suit jour à jour.

Qu'il s'agisse d'un être vivant quelconque, ou d'une société, ou d'une croyance, c'est toujours d'une façon lente et progressive que s'opèrent les modifications les plus profondes. Avant d'arriver à des formes supérieures, les êtres et les choses doivent toujours passer par une série de formes intermédiaires. Les influences de milieu déterminent des transformations d'abord invisibles, mais qui deviennent frappantes lorsqu'elles ont été triées par la sélection et accumulées par l'hérédité pendant le cours des siècles.

Ce n'est qu'en appliquant cette notion d'évolution à l'histoire que nous pouvons comprendre la naissance et le développement des civilisations, la genèse des institutions et des croyances, la succession des événements et l'action des lois inflexibles qui en guident le cours.

C'est à la loi de l'évolution - loi qui en résume bien d'autres - que sont dus tous les progrès accomplis par l'homme pendant son long passé durant sa marche lente et laborieuse vers un avenir meilleur, vers une situation plus haute, vers une perfection toujours désirée mais jamais atteinte. C'est elle qui, par des changements graduels, insensibles, à travers des millions d'années, fait d'un soleil une terre habitée, puis une lune déserte et glacée ; qui, avec la même imposante lenteur, fait sortir l'homme pensant des ténèbres de l'animalité et développe l'échelle prodigieuse allant du polype obscur jusqu'à l'organisme d'un Newton. C'est elle qui, peu à peu, par la même progression lente a fait du [15] sauvage farouche de l'âge de pierre, l'homme policé de nos jours.

Devant la connaissance de plus en plus intime des lois de l'évolution, nous voyons rentrer dans la nuit de l'ignorance et de la crédulité qui les avaient fait naître les légendes des premiers âges : la création divine d'un couple parfait d'où descendrait une humanité se corrompant de plus en plus, et sauvée ensuite au prix d'un sang divin ; le paradis placé au début du monde, puis à jamais disparu de la terre ; l'intervention céleste modifiant tout à coup les destinées des empires ; l'apparition d'un homme de génie changeant le cours des choses, et les révolutions d'un jour anéantissant les erreurs et les injustices séculaires.

Ce n'est plus suivant les règles de l'épopée, c'est-à-dire avec l'action constante de pouvoirs surnaturels et merveilleux, que nous voyons se dérouler l'histoire. Le savant moderne étudie aujourd'hui un

phénomène historique comme un phénomène physique quelconque, comme une combinaison chimique ou la chute d'un corps. Lorsqu'il a réussi à remonter aux causes et à expliquer la succession des effets, il considère son rôle comme rempli et ne perd pas son temps à critiquer ce qu'une science insuffisante ne lui permet pas encore de comprendre. Possédant une méthode, il peut se dispenser d'avoir une doctrine.

La méthode que le savant moderne applique aujourd'hui à l'histoire est identique à celle que le naturaliste applique dans son laboratoire. Une société peut être considérée comme un organisme en voie de développement. Il y a une embryologie sociale comme il y a une embryologie animale et végétale, et les lois d'évolution qui les régissent sont identiques. L'embryologie animale, en remontant pas à pas l'échelle des êtres, nous montre nos premiers ancêtres plus voisins des animaux inférieurs que de nous-mêmes, et nous fait voir comment chacun de nos organes est sorti par lentes transformations, triées par la sélection et accumulées par l'hérédité, d'un organe plus grossier. Nous savons comment la nageoire des poissons est devenue la membrane qui soutenait dans l'air le ptérodactyle, puis l'aile de l'oiseau, puis la patte du mammifère, et enfin la main de l'homme. L'embryologie sociale, ou, pour employer un mot plus simple, [16] l'étude des civilisations, nous montrera la série des progressions par lesquelles le mécanisme merveilleux et compliqué des sociétés policées est sorti de l'état sauvage où vécurent longtemps les premiers hommes ; comment nos idées, nos sentiments, nos institutions, nos croyances, eurent leurs racines dans les premiers âges de l'humanité. Au lieu de voir comme jadis un abîme entre les peuples qui mangeaient leurs parents âgés et ceux qui prodiguent les soins à leur vieillesse et vont pleurer sur leurs tombeaux ; entre ceux qui considéraient les femmes comme des animaux inférieurs appartenant à tous les membres de la tribu, et ceux qui les ont entourées d'un culte chevaleresque ; entre ceux qui faisaient périr tous les enfants difformes et ceux qui logent dans de magnifiques hospices les idiots et les incurables, nous constaterons les liens étroits qui, à travers les âges, unissent les idées, les institutions et les croyances les plus différentes. Nous reconnaitrons que les civilisations présentes sont sorties tout entières des civilisations passées et contiennent en germe toutes les civilisations à venir. L'évolution des

idées, des religions, de l'industrie et des arts, en un mot de tous les éléments qui entrent dans la cons-

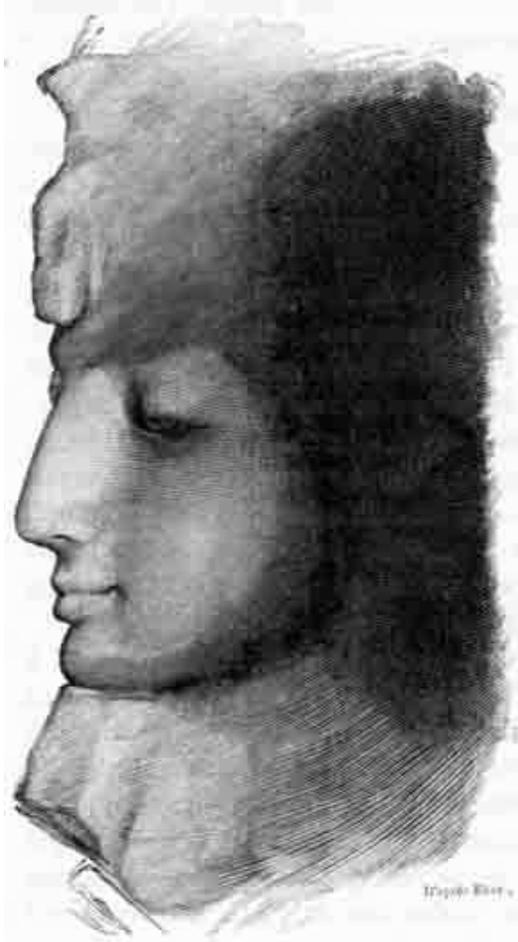


Fig. 6. La reine Nefert Ari, femme de Sésostris. D'après une des statues qui figurent sur le temple représenté figure 4. D'après Ebers.

[17]

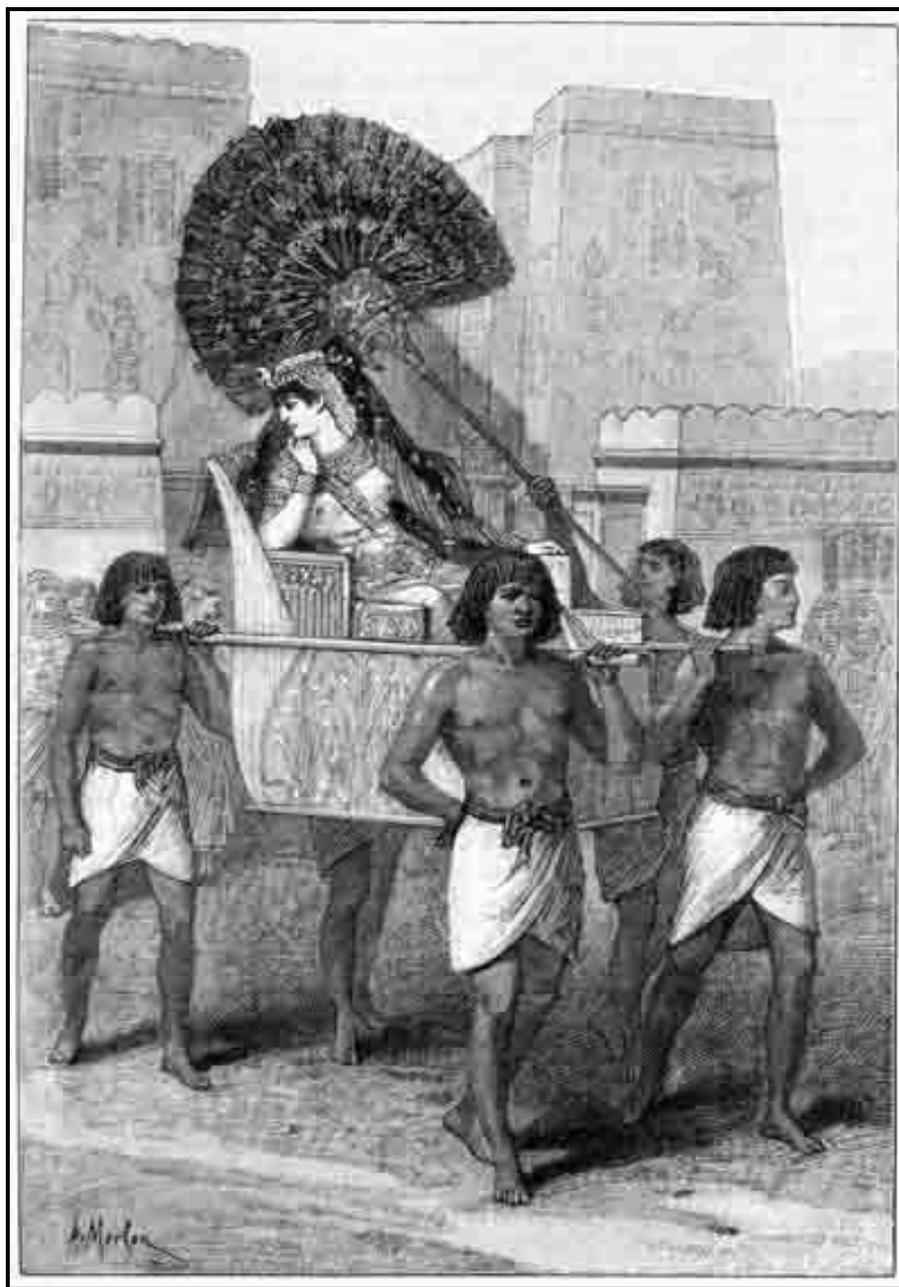


Fig. 7. Reine égyptienne sortant d'un palais de Thèbes.

Nous avons emprunté tous les documents qui ont servi à cette restitution à des peintures murales des tombeaux de Thèbes du XV<sup>e</sup> siècle environ avant notre ère.

[18]

titution d'une civilisation est aussi régulière et fatale que celle des formes diverses d'une série animale.

Mais à mesure que nous avancerons dans cet ouvrage, nous reconnaitrons de plus en plus que cette loi souveraine de l'évolution, qui transforme toutes choses, n'agit qu'avec une extrême lenteur. Il lui a fallu entasser des millions de siècles pour transformer notre nébuleuse en une planète habitable, et des milliers d'années encore pour transformer en un être civilisé le sauvage des temps primitifs. L'homme peut bien troubler l'évolution d'une société, comme il peut troubler celle d'une graine en la brisant, mais il ne lui est pas donné d'en modifier le cours. Les révolutions violentes passent sans pouvoir établir autre chose de durable que les progrès pour lesquels une race était mûre et qu'elle élaborait depuis des générations. Interrompue pour quelque temps, l'évolution naturelle reprend bientôt son cours. Les peuples ne choisissent pas à leur gré leurs institutions et leurs croyances : la loi de l'évolution les leur impose.

Cette théorie simple et grandiose de l'évolution, qui a si profondément transformé les sciences naturelles en moins de vingt-cinq ans, et sans laquelle la naissance et le développement des civilisations seraient une suite d'incompréhensibles miracles, commence à peine à se répandre parmi les historiens. Un peuple ne pouvant songer à écrire son histoire que lorsqu'il est déjà arrivé à la civilisation depuis longtemps, il en résulte que lorsqu'on étudie ses monuments ou ses livres, il semble que sa civilisation ait commencé la veille du jour où a commencé son histoire.

Aussi beaucoup d'écrivains, et des plus remarquables, admettent-ils encore que certains peuples n'ont pas passé par des formes inférieures primitives, mais ont surgi brusquement dans le monde, avec tout ce qu'il fallait pour se constituer immédiatement en nations civilisées.

Cette théorie est défendue notamment par M. Renan. « Ces deux races (les Aryens et les Sémites) nous apparaissent partout avec un certain degré de culture », dit cet éminent écrivain dans son *Histoire des langues sémitiques*. « On n'a pas d'ailleurs un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit [19] élevée à la civilisation. Il faut donc supposer que les races civilisées n'ont pas traversé l'état sauvage et ont porté en elles-mêmes dès le commencement le germe des progrès fu-

turs. Leur langue n'était-elle pas à elle seule un signe de noblesse et comme une première philosophie ? »

Admettre une théorie semblable serait retourner aux vieilles légendes qui font sortir la terre habitable du néant, ou Minerve tout armée du cerveau de Jupiter. Une race beaucoup plus intelligente que les autres, apparaissant brusquement dans le monde, n'aurait pu tirer sa supériorité que d'un miracle si elle ne la tenait pas du seul développement de ses ancêtres. Dire qu'on n'a jamais vu une peuplade sauvage passer à l'état civilisé, équivaut à réfuter la théorie de Darwin sur l'origine des espèces en disant qu'on n'a jamais vu un mammifère inférieur devenir un homme ; ou bien encore combattre celle de la formation des mondes en disant qu'on n'a pas encore vu un soleil devenir une lune. De telles transformations demandant un nombre considérable de siècles pour s'accomplir, ne peuvent être constatées par une ou même par plusieurs générations.

L'exemple de la transformation de peuples barbares en peuples civilisés peut être cependant fourni. Sans parler des Aryens, dont il est précisément question dans le passage cité plus haut, et dont, grâce à la linguistique, il a été possible, comme nous le verrons plus loin, de reconstituer le passé préhistorique, les temps historiques ont été témoins de la transformation de purs barbares en hommes civilisés

Les Arabes nomades et barbares, sortis de leurs déserts à la voix de Mahomet, sont, après leur conquête du vieux monde gréco-romain, devenus en quelques siècles une des nations les plus policées du monde, et sont restés pendant longtemps à la tête de la civilisation. Nous avons vu également les Barbares envahisseurs de l'Empire romain devenir les nations les plus civilisées du globe. Leurs progrès, pour être rapides, puisqu'ils n'ont guère demandé plus d'un millier d'années, n'en ont pas moins suivi une marche ascensionnelle très régulière : l'on peut aisément marquer les degrés entre le Franc brutal et le philosophe grand seigneur du siècle dernier. Ce qui fait que l'évolution s'est accomplie [20] d'une façon, aussi prompte et facile à suivre, c'est que les Barbares retrouvèrent et mirent en œuvre tout le fonds de la civilisation antique ; et encore, malgré les trésors de science et, d'art accumulés par la Grèce et par Rome, l'Europe recula de plusieurs siècles au moment des invasions, et dut repasser par des phases inférieures avant que ses nouveaux habitants pussent s'assimiler les con-

quêtes intellectuelles des vaincus, et reprendre la marche en avant au point où elle avait été interrompue.



[Fig. 8.](#) Osiris. La vache Hathor. Isis. (Musée de Boulaq, au Caire).

Nous indiquerons dans un autre chapitre quelles furent les causes qui permirent à certains peuples, d'atteindre à diverses phases de la civilisation, alors que d'autres ne le parent. Ces causes, nous n'avons donc pas à les examiner ici.

[21]

Après avoir prouvé qu'il existe des nations, s'étant élevées de la barbarie à la civilisation pendant la durée des temps historiques, il nous reste à montrer que les peuples actuels peuvent être classés dans une série ascendante, qui fait voir au premier coup d'œil les phases successives par lesquelles les plus développés ont dû nécessairement passer. Ce tableau général a été assez bien esquissé il y a déjà

quelques années par M. Littré, et d'une façon suffisamment exacte dans ses grandes lignes pour que je le reproduise ici.



Fig. 9. Sphinx à tête de roi. (Musée du Louvre).

« D'abord se présente », dit-il, « en commençant par le haut de l'échelle, les nations civilisées de l'Europe et celles qui en sont issues, et qui sont établies en Amérique et en Australie. Mais il s'en faut bien que tout le reste ait atteint le même niveau de développement.

« Au second plan sont les nations musulmanes, dont l'histoire a un grand nombre de liaisons avec l'histoire (les nations chrétiennes.

[22]

« Au troisième plan, on mettra les Indiens, les Chinois, les Tartares et les Japonais, nations considérables, fort développées à certains égards, mais qui sont restées polythéistes.

« Le quatrième rang appartient aux empires, présentement détruits, des Mexicains et des Péruviens, mais dont la destruction est trop récente pour qu'on ne les fasse pas figurer dans cette énumération.

« Au cinquième degré nous rencontrerons les peuplades nègres, qui forment, dans l'intérieur de l'Afrique, des sociétés non sans importance.

« Au sixième je place les tribus des peaux-rouges d'Amérique.

« Enfin, au septième et dernier rang, les misérables sauvages de la Nouvelle-Hollande. »

Sans parcourir ainsi la terre entière, on peut dans une seule contrée, contrée spéciale par son étendue, sa situation, son histoire, voir en peu de temps tous les degrés de cette échelle des peuples. Cette contrée est l'Inde. Qui l'a visitée, comme nous l'avons fait nous-même, depuis ses repaires de sauvagerie jusqu'à ses cités splendides, peut dire qu'il a traversé cent mille ans dans le temps et qu'il a vécu successivement à toutes les époques préhistoriques et historiques. En effet, il aura pu voir, parmi les inextricables forêts de l'Amarkantak., des peuplades kholariennes, noires de peau, hideuses de visage et plus près du singe que de l'homme, vivant dans les cavernes, n'ayant ni habitations, ni gouvernement, ni lois, ni famille, et ne possédant comme armes que des flèches en pierre taillée ; au nord, dans les montagnes de l'Assam, les Nazas, les Khasias, dont la forme sociale est le matriarcat et qui pratiquent la polyandrie ; au sud, sur la côte de Malabar, les Nairs, qui pratiquent aussi le matriarcat, mais qui sont beaux et intelligents et occupent déjà un degré plus haut de l'échelle ; sur les ravissantes montagnes des Nilghirris, les Todas, peuple pasteur, polygame et polyandre, dont l'unité politique et sociale est le village ; vers le centre, les Bhils, qui arrivent à la constitution du clan ; puis les États rajpouts, qui représentent l'époque guerrière et féodale ; au-dessus, les États musulmans, et enfin le maître Européen civilisé. Il faut de tels voyages pour bien comprendre la progression merveilleuse des races, et saisir sur la nature au lieu d'avoir à l'étudier dans les livres, cette loi formidable de l'évolution qui régit toutes choses : les dieux, les mondes, les empires et les hommes.

[23]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**  
**LIVRE PREMIER**  
**ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS**

**Chapitre 2**

**Les premiers âges de l'humanité  
et les sources de l'histoire**

**§I. LES PREMIERS ÂGES  
DE L'HUMANITÉ**

[Retour à la table des matières](#)

Bien qu'il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de tracer le tableau des temps préhistoriques, nous sommes obligés d'en rappeler les traits principaux, afin de bien marquer l'étendue des progrès que l'humanité devait accomplir avant de s'élever à la civilisation.

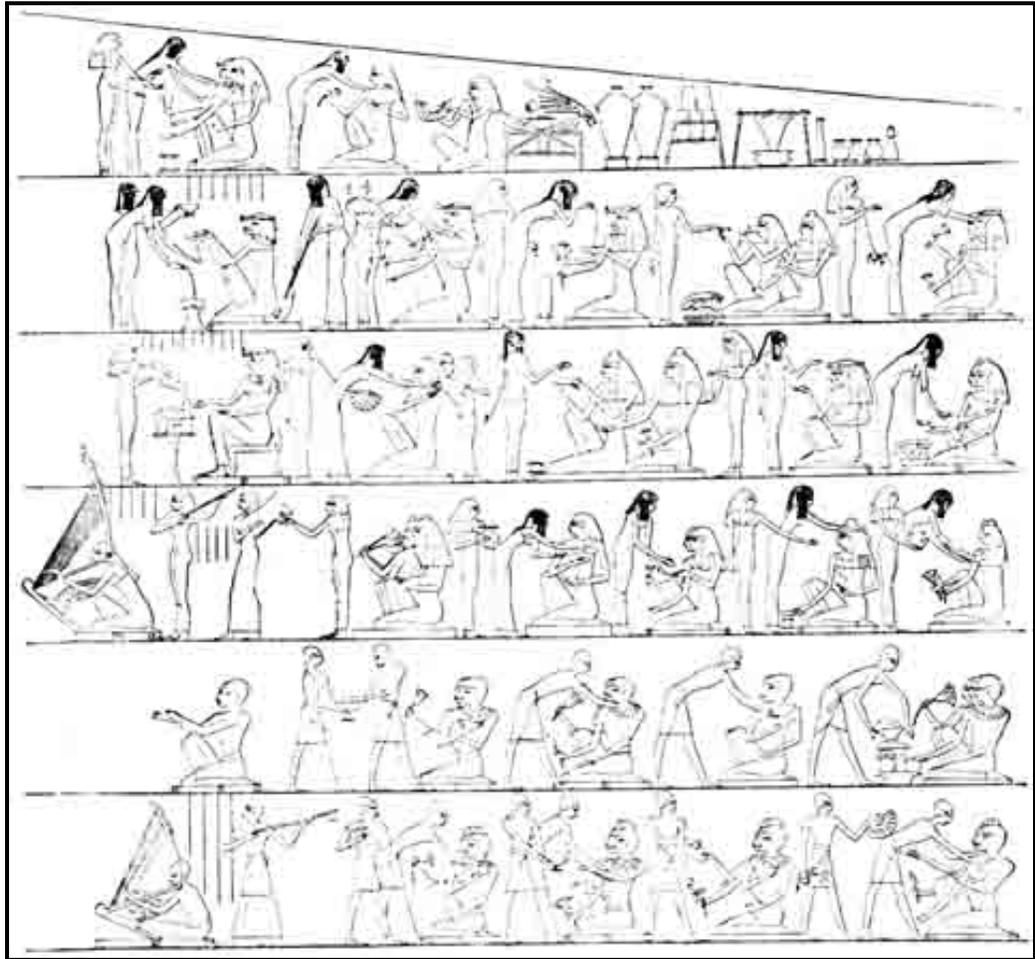
Depuis les actes bien élémentaires encore, mais déjà raisonnés, par lesquels l'homme se distingua tout d'abord des grands singes, jusqu'au moment où il trouva des signes et des images qui répondissent à peu près à sa pensée, c'est-à-dire posséda un véritable langage, il s'écoula des centaines de siècles. On peut à peu près les évaluer d'après la profondeur des couches de terre sous lesquelles on trouve les silex taillés qui furent les premiers instruments de nos pères. Mais cette période ne cessa pas en même temps pour tous les habitants de notre globe ; elle

se prolongea fort tard chez quelques-uns ; elle dure encore pour d'autres. Certains sauvages de l'Afrique ou de l'Océanie ne l'ont pas dépassée

Les premières connaissances furent nécessairement les plus longues à acquérir. Qui dira jamais les efforts et les souffrances des premiers hommes pour réaliser les progrès les plus simples ? Faire du feu, labourer le sol pour y semer le grain, assembler quelques mots, se risquer dans un tronc d'arbre sur un cours d'eau, telles furent les découvertes importantes qui illuminèrent peu à peu ces âges obscurs. Ces premiers pas accomplis, la marche du progrès s'accéléra constamment. Il a fallu plus de cent mille ans à l'humanité pour arriver aux civilisations les plus élémentaires ; celles-ci ont demandé trois à quatre mille ans pour enfanter [24] les brillantes sociétés de la Grèce et de Rome ; dix-huit cents ans nous ont amenés ensuite où nous en sommes, et enfin ce siècle voit à lui seul se réaliser dans toutes les branches de nos connaissances plus de découvertes que n'en accomplirent tous ceux qui l'ont précédé.

On divise généralement les temps préhistoriques en quatre périodes : l'âge de la pierre taillée, l'âge de la pierre polie, l'âge du bronze et l'âge du fer.

La première période - de beaucoup la plus longue, - vit l'homme à peine dégagé de l'animalité primitive, ignorant l'agriculture, les métaux, l'art de se construire des demeures. Réfugié comme les fauves au fond des cavernes, il n'avait d'autres occupa-



[Fig. 10.](#) Détails intimes de la toilette d'une dame égyptienne il y a plus de 3000 ans. (Peinture murale de Thèbes.)

[25]

tions que de disputer sa proie aux bêtes féroces, d'autre industrie que la taille grossière des pierres qui, emmanchées au bout d'un bâton, constituaient ses armes.



[Fig. 11](#). Roi égyptien couronné par des divinités (bas-relief du temple d'Edfou). D'après une photographie.

Nous donnons plus loin une planche exécutée d'après une de nos photographies représentant une vue d'ensemble du grand temple d'Edfou. Ce monument qui remonte seulement à l'époque des Ptolémées, est actuellement le temple le mieux conservé de l'Égypte.

Après cette période d'une immense longueur, puisqu'elle occupe [26] un âge géologique tout entier, et que, pendant sa durée, la faune, la flore, le climat et l'aspect des continents ont profondément changé, apparaissent les temps de la pierre polie.

De grands progrès se sont accomplis. L'homme sait domestiquer les animaux ; il connaît l'agriculture, l'usage de la poterie, se bâtit des demeures, se tisse des vêtements, mais ignore toujours les métaux. C'est un sauvage encore, ou tout au moins un barbare, mais un barbare qui entrevoit déjà l'aurore de la civilisation.

Pour y arriver, il lui fallait accomplir bien des progrès encore. Il les réalisa pendant l'âge du bronze, qui nous conduit jusqu'aux confins des temps historiques et dont la dernière période vit s'accomplir les exploits chantés par les poètes primitifs. Quelques pas encore, et l'homme découvre l'art d'extraire le fer de son minerai, invente l'écriture, bâtit des villes ; l'ère des civilisations commence. Certains peuples, bien que fort civilisés et construisant des villes, ne connurent pas l'usage du fer. Tels étaient les anciens Mexicains, par exemple, lorsque leur civilisation fut détruite par les invasions européennes, il y a moins de quatre cents ans.

La science moderne est parvenue à reconstituer l'histoire primitive de l'homme, qui n'était même pas soupçonnée il y a un demi-siècle. Les débris de ses armes, de son industrie, de ses demeures, remplissent aujourd'hui nos musées. Avec eux nous pouvons nous représenter clairement les conditions d'existence de nos premiers aïeux.

Mais d'autres sources d'informations nous permettent d'accentuer les traits du tableau et de le rendre plus vivant encore. En étudiant certaines populations non civilisées actuellement vivantes à la surface du globe, on a pu constater qu'elles n'avaient pas dépassé, au point de vue de l'industrie, nos aïeux des âges de pierre. De leur genre de vie nous pouvons préjuger celui de nos primitifs ancêtres. Il existe encore d'ailleurs d'autres peuples parvenus à des degrés intermédiaires de développement, et leur étude fournit de précieuses indications sur la série des états successifs que l'homme a dû franchir pour arriver à la civilisation. Certaines populations guerrières de l'Afrique, les Achantis, par exemple, qui connaissent la poterie, les métaux et l'art de les travailler, ne doivent pas avoir une existence bien différente de celle des héros

barbares chantés par Homère. [27] Leur industrie et leurs arts ne sont pas certainement inférieurs à ceux de la Grèce aux âges héroïques.

Sans aller étudier aucune population sauvage, ni visiter aucun musée, nous pouvons observer aisément sur place les étapes successives que l'intelligence de l'homme primitif a dû traverser pendant le cours des siècles. Nous n'avons en effet qu'à suivre le développement de l'intelligence chez l'enfant. L'embryologie nous enseigne que l'être humain, pendant son séjour dans le sein maternel, passe par toute la série des formes animales successivement revêtues pendant les âges géologiques par la longue série de ses aïeux, et résume ainsi le développement progressif de toute sa race. Durant les premiers mois de la gestation, l'embryon de l'homme est tour à tour semblable à celui des poissons, des amphibies, et bien plus tard à celui des mammifères, en commençant par les plus inférieurs. Après la naissance, la plupart des organes ont atteint leur forme définitive, mais le cerveau, et l'intelligence, continuent à évoluer encore. La constitution mentale de l'enfant passe alors par toutes les formes successives qu'ont présentées celle de ses ancêtres, depuis les temps de la barbarie primitive. En suivant son développement intellectuel, on a donc l'image du progrès de l'humanité.

Qu'il s'agisse d'Européens ou de sauvages, les phases primitives du développement, - mais ces phases primitives seulement, - sont toujours identiques. C'est précisément parce qu'il en est ainsi que nous voyons les enfants des nègres élevés avec de jeunes Européens les suivre d'abord sans difficulté dans leurs classes. Arrivés à une certaine phase de développement, le cerveau du blanc continue à évoluer pour atteindre au niveau de celui de ses ancêtres adultes, pendant que celui du nègre, parvenu à la limite que ses ancêtres adultes ont atteinte, ne saurait la dépasser et reste stationnaire. Alors seulement apparaît l'abîme immense qui existe entre les deux races, et qui ne pourrait être comblé que par de lentes accumulations héréditaires continuées pendant des siècles.

En suivant donc avec attention l'évolution de l'intelligence et des sentiments de l'enfant, on peut arriver à comprendre la genèse et l'évolution de l'intelligence et des sentiments de [28] l'homme des temps primitifs. Avec sa nature impulsive, son égoïsme, son absence totale de moralité et sa férocité naïve, l'enfant ressemble beaucoup aux sau-

vages les plus inférieurs. Avec la force en plus et des passions à satisfaire, la ressemblance serait complète.

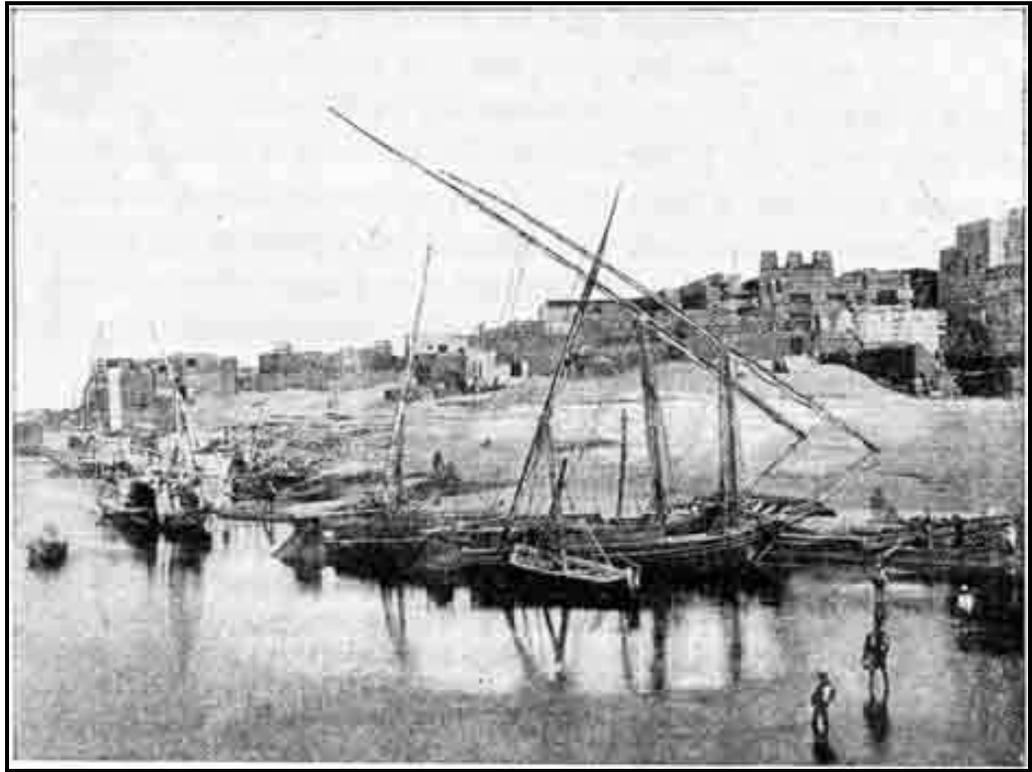


[Fig. 12.](#) Façade du grand temple de Dendérah. D'après une photographie.

Cette photogravure représentant la façade du temple telle qu'elle est actuellement, a été exécutée d'après une vue que nous avons prise à Dendérah. Plusieurs planches de cet ouvrage sont consacrées à ce monument célèbre, dont on trouvera plus loin l'histoire.

L'étude de la psychologie de l'enfant suffirait donc, à défaut des documents fort nets fournis par l'étude des sauvages actuels qui n'ont pas dépassé l'âge de la pierre polie, à nous montrer, ce que pouvaient être les sentiments et les idées de l'homme primitif. C'était un être impulsif et féroce, ignorant la prévoyance, vivant au jour le jour, et ne connaissant d'autres lois que celle du plus fort. Son intelligence était des plus rudimentaires. Sa connaissance de la nature et des phénomènes reposait sur les associations d'idées les plus grossières. L'Esquimaux qui aperçoit un morceau de verre pour la première fois le met

[29] dans sa bouche, persuadé que, vu son analogie apparente avec de la glace, il fondra comme elle. C'est une opération intellectuelle identique à celle qui conduit l'ignorant à classer la baleine parmi les poissons. Les esprits inférieurs ne procèdent jamais autrement.



[Fig. 13.](#) Les bords du Nil, à Thèbes. D'après une photographie.

L'examen le plus superficiel des sauvages modernes montre combien leur niveau intellectuel est en réalité peu élevé. Plusieurs peuples, tels que certains Australiens, les Boschimans, les Hottentots, ne peuvent compter au delà de cinq et quelquefois de trois. Galton raconte que si un sauvage du sud de l'Afrique consent à vendre un mouton pour deux paquets de tabac, il ne peut arriver à comprendre qu'il doit recevoir quatre paquets pour deux moutons. Pour un marché si compliqué, il donne d'abord un mouton et reçoit deux paquets ; puis il se dessaisit d'un second mouton et reçoit encore deux paquets de tabac. Ce n'est qu'en opérant de la sorte qu'il sera sûr de n'être pas trompé.

[30]

Si, laissant de côté la constitution mentale de nos premiers pères, nous voulons seulement savoir ce que leur existence dut être, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les sauvages actuels, sur ceux surtout qu'aucune civilisation n'a effleurés encore.

Les voyageurs modernes ayant observé d'un peu près les sauvages, ont dû reconnaître que l'état de nature est une fort vilaine chose et l'homme non civilisé un très méchant animal. Leurs témoignages prouvent que les sauvages qui, par leur industrie et leur genre de vie, paraissent se rapprocher le plus de l'homme primitif, ont une existence qu'on ne peut guère comparer qu'à celle des bêtes féroces. Ils ignorent entièrement ce que nous appelons le bien et le mal, ne reconnaissent d'autres lois que celle du plus fort, font mourir leurs parents âgés et les mangent souvent quand ils deviennent une charge pour eux, considèrent leurs femmes comme de simples bêtes de somme qu'on tue sans scrupule quand elles sont devenues inutiles.

« Je voudrais que les négrophiles de l'Angleterre », dit Samuel Baker dans son livre sur l'*Albert Nyanza*, « pussent voir comme moi le cœur de l'Afrique ; leurs sympathies disparaîtraient. La nature humaine, vue clans son état primitif chez les sauvages de ce continent, ne s'élève pas au-dessus du niveau de la brute et ne peut se comparer avec la noblesse du chien. Ces nègres ne savent pas ce que c'est que la reconnaissance, la pitié, l'amour, le dévouement ; ils n'ont aucune idée de devoir ou de religion ; l'avarice, l'ingratitude, l'égoïsme et la cruauté sont leurs qualités distinctives ; ils sont tous voleurs, paresseux, envieux et prêts à piller leurs voisins plus faibles qu'eux ou à les réduire en esclavage. »

« Quand nous pénétrâmes dans les bois », dit le P. Salvado dans ses *Mémoires sur l'Australie*, « nous ne trouvâmes que des créatures qui tenaient bien moins de l'homme que de la bête : des sauvages qui se tuaient pour se dévorer les uns les autres, qui déterraient leurs morts, même après trois jours de sépulture, pour s'en nourrir ; des maris qui, pour un rien, tuaient leurs femmes ; des mères qui donnaient la mort à leur troisième fille, alléguant pour raison unique le grand nombre des femmes ; des sauvages qui n'adoraient aucune divinité, ni vraie ni fausse. »

À propos des Australiennes, Olfield assure que peu d'entre elles sont assez heureuses pour mourir d'une mort naturelle ; on les dépêche

généralement, dit-il, avant qu'elles soient vieilles et maigres, de peur de laisser perdre tant de bonne nourriture.

Parlant des sauvages de l'intérieur de Bornéo, M. Dalton dit :

[31]

« Ils vivent absolument dans l'état de nature, ne cultivant pas la terre et n'habitant pas dans les cabanes ; ne mangeant ni riz ni sel ; ne s'associant pas entre eux, mais errant dans les bois comme les bêtes féroces, et s'accouplant dans les jungles. Lorsque les enfants sont assez grands pour se tirer d'affaire seuls, ils se séparent de leurs parents pour toujours. La nuit, ils dorment sous des arbres, autour desquels ils font du feu pour éloigner les serpents et les bêtes féroces. Leur vêtement consiste en un morceau d'écorce. »

Quant à l'habitude de tuer les parents âgés et parfois, de les manger, elle est à peu près générale chez tous les peuples primitifs.

« Les sauvages grossiers, qui vivent absolument au jour le jour, dit Tylor, trouvent bientôt trop pénibles les soins qu'exigent des infirmités incurables et jugent qu'il vaut mieux, sous tous les rapports, renoncer à prolonger des existences inutiles ou douloureuses. Ainsi, les tribus de l'Amérique du Sud en étaient venues à considérer comme un devoir pieux le meurtre des malades et des vieillards ; dans certains cas, ils les mangeaient tout bonnement. Bien des voyageurs ont dû être témoins, dans le désert, de scènes aussi déchirantes que celle à laquelle assista Catlin, lorsqu'il dit adieu au vieux chef Puncah, presque aveugle, décharné, grelottant auprès d'un maigre feu, et n'ayant pour toute provision qu'une écuelle pleine d'eau et quelques os à demi rongés. Ce pauvre vieillard, qui avait été autrefois un guerrier redoutable, fut abandonné, sur sa propre demande, lorsque sa tribu fut forcée d'aller chercher d'autres territoires de chasse, de même que lui aussi avait, bien des années auparavant, laissé son vieux père mourir tout seul lorsqu'il ne fut plus bon à rien. »

D'après les auteurs anciens, plusieurs peuples barbares de l'Asie et de l'Europe conservèrent cet usage cruel jusque dans les temps historiques. Ainsi Hérodote nous apprend que chez les Massagètes, quand un homme était arrivé à une extrême vieillesse, tous ses proches s'assemblaient, le tuaient et faisaient bouillir son corps avec d'autres viandes pour un grand festin. Selon les idées de ces peuples, c'était la mort la plus heureuse.

Elien nous dit qu'en Sardaigne la loi commandait aux fils de tuer leurs pères à coups de massue lorsqu'ils étaient trop vieux, parce qu'aux yeux de ces peuples, la décrépitude était une honte... Même après leur conversion au christianisme, les Slaves ont continué à mettre à mort les vieillards et les infirmes. Les Wendes, de même que les Messagètes, les faisaient cuire et les dévoraient. »

Nous n'avons aucune raison de supposer que, les sauvages qui habitèrent l'Europe à l'époque de la pierre taillée eurent une existence moins misérable ; nous avons plus d'une raison, au contraire, pour croire qu'elle fut plus misérable encore. Les pays dans lesquels vivent en effet les sauvages actuels possèdent généralement [32] un climat très chaud ou tempéré, et ils n'ont pas à se défendre constamment contre les monstres formidables avec lesquels luttèrent nos misérables ancêtres, obligés de vivre, comme les bêtes féroces, par petites familles isolées. Guerre de tous les jours contre les êtres les plus faibles en attendant d'être tués par les plus forts, telle était alors la condition nécessaire de toute existence. Aussitôt que l'homme devenait malade, impotent, ou que



[Fig. 14.](#) Restitution de l'intérieur d'un temple égyptien de l'époque des Ptolémées pendant une cérémonie religieuse. D'après la Commission d'Égypte.

Cette salle est une de celles du temple d'Esneh. Les colonnes sont actuellement enfouies en partie dans le sol. La figure 17 montre son état actuel.

[33]

la vieillesse paralysait ses forces, il n'avait plus qu'à mourir. Il a fallu à nos ancêtres des centaines de siècles pour acquérir ces sentiments qui nous semblent si simples aujourd'hui : la charité et la pitié.



[Fig. 15.](#) Pylône et colonnes du portique du temple de Dandour (Nubie). D'après Gau.

Ce temple ne remonte pas au delà de l'établissement de la domination romaine en Égypte. Les parties les plus importantes sont du temps d'Auguste. On y adorait : Isis, Osiris et Horus.

Tel fut l'âge d'or des poètes, l'âge où le doux Adam de la [34] légende biblique parcourait le paradis terrestre, entouré d'animaux obéissant à sa loi. Ce fut pourtant à cet âge d'or que voulaient nous ramener les philosophes qui, tels que Jean-Jacques Rousseau, eurent le plus d'influence sur les idées de la Révolution française. « Le principe fondamental de toute morale sur lequel j'ai raisonné dans mes écrits, dit l'illustre Genevois, est que l'homme est un être naturellement bon, aimant la justice et l'ordre... La nature a fait l'homme heureux et bon, la société le déprave et le rend misérable. » Il n'est pas un penseur de cette époque qui n'ait partagé ces idées, et l'on peut dire que les principes philosophiques qui guidèrent alors nos législateurs tendaient toujours à revenir aux institutions primitives de cet âge heureux où tous les hommes, étant égaux, vivaient, croyait-on, dans une fraternité universelle.

Nous venons de voir ce que, devant les lumières de la science moderne, sont devenues ces chimères. Si l'âge d'or est quelque part, il est devant nous et non derrière nous, et s'il fallait créer des institutions politiques et sociales pour des sociétés d'hommes primitifs, ce ne sont pas les institutions bienfaitantes des philosophes qui pourraient leur convenir, mais bien ces lois de fer ignorant la pitié qui, dans toutes les sociétés antiques, furent les lois des premiers âges.

Ce fut cependant de ces populations barbares, ne connaissant ni l'agriculture, ni les animaux domestiques, ni les métaux, ni l'art de se construire des demeures, où l'on tuait sans pitié les parents âgés et où les faibles n'étaient jamais épargnés, que devaient sortir, par de lentes évolutions successives, les sociétés policées et brillantes de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Si nos sociétés modernes étaient détruites comme le rêvent les socialistes, nous reverrions toutes les scènes d'horreur qui pendant tant de siècles ont désolé notre planète, et il faudrait recommencer pas à pas, mais avec moins d'espérance, le même lugubre chemin. Cette perspective n'est pas à redouter d'ailleurs ; car, si l'aveuglement de quelques-uns et l'ignorance des foules peuvent rejeter des nations entières dans le gouffre de la barbarie, il s'en trouvera toujours quelqu'une pour prendre la tête de l'humanité et poursuivre sa glorieuse carrière. « L'humanité, a dit Pascal, peut être considérée comme le [35] même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Il a toujours progressé, ce même homme, et continuera à progresser encore suivant cette imposante loi de l'évolu-

tion, qui s'applique au cerveau pensant comme à l'humble animal et comme aux milliers de soleils qui peuplent l'espace infini.

## § 2. L'AUBORE DE L'HISTOIRE

La rapide esquisse que nous venons de tracer des temps préhistoriques a suffi pour marquer le point d'où l'humanité est partie, et faire comprendre l'étendue des efforts qu'elle a dû accomplir pour s'élever à la civilisation. Toutes les découvertes réalisées par l'homme l'ont été au prix des plus persévérants efforts. Les âges primitifs furent la préparation nécessaire des temps historiques, et sans les premiers les seconds n'auraient pas pu naître.

Le but de cet ouvrage n'étant pas de retracer l'histoire des premiers âges de l'humanité \*, nous n'avions qu'à indiquer le point de départ d'où elle était partie sans avoir à rechercher les étapes qu'elle avait successivement franchies avant de s'élever jusqu'à la civilisation. Mais sans vouloir montrer les nombreux anneaux qui relient les temps barbares à l'état de civilisation brillante, éclairée, qui nous apparaît tout à coup sur les bords du Nil à l'aurore des temps historiques, nous devons indiquer au moins les dernières phases qui précédèrent cette période.

La reconstitution de la fin des temps préhistoriques, au moins pour les nations indo-européennes, est une des plus remarquables découvertes de la science moderne. De vestiges figurés, armes, monuments, écriture, etc., il ne restait rien ; de légendes, moins encore ; et l'histoire était aussi muette sur cet âge lointain que sur les habitants de cette Atlantide mystérieuse, évanouie brusquement au sein des mers, au dire de Platon.

C'est en se basant sur des considérations tirées de l'étude de la linguistique que cette reconstitution a été effectuée. Ces considérations [36] ont prouvé que l'Europe et une partie de l'Asie ont été, aux temps préhistoriques, envahies ou tout au moins profondément influencées par un peuple : les primitifs Aryas, disparus de la scène du monde

---

\* On en trouvera le détail dans le tome 1er de notre ouvrage : L'homme et les Sociétés. Leurs origines et leur histoire.

lorsque commence l'histoire. C'est de cette race que seraient issues, suivant une théorie que nous ne partageons pas mais qui est fort répandue aujourd'hui, les nations indo-européennes : Hindous aryens, Perses, Grecs, Latins, Slaves, Germains, Celtes, etc.

Cette race primitive n'a laissé derrière elle aucun vestige, et elle fit partie des peuples, bien nombreux sans doute, ignorés par l'histoire ; mais son existence a été clairement prouvée par l'étude des langues indo-européennes. En raisonnant comme nous allons le dire, on est même parvenu à reconstituer avec beaucoup de détails ses institutions, ses croyances, son genre de vie et ses mœurs.

La philologie comparée a réussi dans ces dernières années à démontrer, d'une façon sûre et ne laissant aucune place aux hypothèses, que les langues indo-européennes : sanscrit, allemand, grec, latin, etc., et par conséquent les langues qui en dérivent, telles que l'italien, l'espagnol, le français, etc., sont issues d'une langue unique. Cela est facile à constater par leurs constructions communes et surtout par les racines identiques qu'elles renferment. Il est évident, par exemple, que si le mot qui désigne un objet, un métal, le fer, je suppose, a la même racine sur les bords du Gange et sur ceux de la Tamise, aux pieds des Alpes et sur les côtes de la mer Baltique, on n'en peut pas conclure que les peuples qui l'ont prononcé durant la durée des temps historiques et qui souvent ont dû se développer et s'éteindre sans connaître leur existence réciproque et sans communiquer jamais entre eux, se le soient appris mutuellement ; ou bien moins encore qu'ils aient simultanément choisi la même syllabe pour désigner le fer. De telles suppositions deviendront plus invraisemblables encore si l'on se voit forcé de les appliquer à un très grand nombre de mots.

La seule déduction possible est celle qui fait descendre toutes les langues indo-européennes d'une seule langue mère, aujourd'hui absolument perdue, et qui serait la langue aryaque.

Cette langue, on l'a retrouvée par la philologie comparée, c'est-

[37]



Fig. 16. Philoe (Haute-Égypte). Ruines du temple d'Isis. D'après une photographie.

Nous donnons dans cet ouvrage plusieurs planches consacrées au grand temple de l'île de Philoe, le plus célèbre de la vallée du Nil pendant toute la durée de la domination grecque et romaine. Il fut construit sous les Ptolémées et complété sous les Césars. La vue ci-dessus que notre graveur a rendue avec une très grande finesse, a été prise derrière le premier pylône.

[38]

à-dire en réunissant les racines primitives semblables des langues indo-européennes.

Or, si l'on considère combien un langage s'altère vite dès qu'on l'emporte loin du milieu où il est parlé, on conclura qu'une langue unique devait être parlée par un peuple unique, primitivement groupé sur un seul point du globe d'où il s'est répandu ensuite sur l'Inde et sur l'Europe.

Quel était ce point où les primitifs Aryas ont dû vivre avant que leur nombre les forçât d'émigrer et de se disperser ? Il a été jusqu'ici impossible de le déterminer d'une façon certaine. On s'accorde cependant à le placer vers le plateau de l'Asie centrale.

Il est facile de voir maintenant comment la langue aryaque nous rend le peuple arya. D'une façon générale, on ne saurait mieux étudier les tendances et les idées d'un peuple que dans son langage. Rien que d'après le vocabulaire d'une nation, on pourrait dire si elle est plutôt agricole, industrielle, commerciale ou guerrière, positive ou rêveuse, joyeuse ou mélancolique.

Si l'on me mettait sous les yeux la sténographie de toutes les paroles qu'a prononcées un homme depuis dix jours, même en me présentant ces paroles dépourvues de tout sens dans leur ensemble et classées simplement par ordre alphabétique, ne pourrais-je pas, sans beaucoup de pénétration, dire la profession de cet homme, ses goûts, son âge, sa position, son éducation, son caractère ? L'homme de lettres n'emploie pas le vocabulaire du marchand, le savant celui de l'artiste, l'ignorant celui de l'homme instruit, l'individu ambitieux ou emporté celui de l'humble ou du pacifique.

Sans donc nous aventurer dans la voie des conjectures, nous pourrions assurer qu'une société qui employait des mots ayant la signification de *chef*, *prêtre*, *propriété*, *famille*, *éttoffe*, *bois*, *fer*, par exemple, avait un gouvernement, une religion, connaissait la propriété des terres, pratiquait une forme quelconque de mariage, connaissait le fer, tissait des étoffes, etc.

C'est ainsi que l'on est arrivé à savoir que les Aryas, bien qu'inférieurs aux premiers peuples civilisés que nous montre l'histoire, avaient cependant laissé très loin derrière eux l'état sauvage.

Tels qu'on peut se les représenter, ils formaient un peuple d'agriculteurs, sachant labourer la terre, élever des maisons munies de [39] portes et de fenêtres, faisant le commerce, par échange, mais ignorant l'usage des monnaies. La notion de propriété, inconnue aux sauvages, était très développée chez eux, car ils ne manquent pas de mots pour exprimer les biens, meubles ou immeubles, les limites, les ventes, les contrats. Ils payaient des impôts, prêtaient serment, travaillaient le bois, la pierre, le cuivre, le bronze et même le fer ; ils portaient des vêtements tissés. Leur religion paraît avoir été un polythéisme vague,

et surtout l'adoration des forces de la nature. Ils croyaient à la magie, aux esprits, brûlaient les morts, et soignaient leurs malades par des conjurations.

Très inférieurs aux plus anciens Égyptiens, ils ignoraient l'art de l'écriture et ne surent pas élever un seul monument durable. Ils ne possédaient ni arts, ni sciences, ni constitution sociale compliquée. Mais ils étaient cependant très supérieurs aux hommes de la pierre polie et même à beaucoup de l'âge de bronze.

Bien d'autres sources de renseignements viennent en aide à la linguistique pour reconstituer la physionomie des peuples appartenant à cette phase qui précède immédiatement l'histoire. La principale est l'étude des races encore nombreuses qui sont restées à des phases inférieures de développement.

L'échelle qui s'étend dans la durée depuis des milliers de siècles s'étend aussi dans l'espace, et l'observateur attentif en retrouve aisément les échelons dans les diverses contrées du globe. J'ai déjà montré dans un précédent chapitre qu'en parcourant l'Inde en tous sens on a sous les yeux toutes les formes de la civilisation depuis la sauvagerie primitive et les temps barbares, jusqu'au moyen âge et aux temps modernes.

Ainsi donc, pour refaire la genèse des institutions, des croyances de l'industrie et des arts des premiers peuples civilisés, les documents ne manquent pas. Il suffit de savoir les trouver et les classer pour voir apparaître les lois générales qui s'en dégagent.

[40]



[Fig. 17.](#) Portion supérieure des colonnes de la salle hypostyle du temple d'Esneh (Égypte). D'après Ebers.

Ce temple est celui dont une restitution intérieure a été montrée figure 14. Commencé sous les Ptolémées, il ne fut terminé que sous l'empereur romain Décimus, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Ce monument est un de ceux, nombreux dans cet ouvrage, qui prouvent que la vieille civilisation égyptienne dura plus de 1000 ans après l'époque généralement adoptée par les historiens pour terminer l'histoire de l'Égypte.

[41]



[Fig. 18.](#) Restitution d'une scène de danse dans un palais de Sésostris, d'après des peintures murales exécutées à Thèbes il y a environ 33 siècles.

Tous les personnages que nous avons fait figurer dans cette restitution, le roi, les danseuses, les joueuses d'instruments, sont la copie de peintures égyptiennes. La pose de la danseuse du premier plan notamment a été exactement copiée sur un dessin de Thèbes dont on retrouvera le calque dans une autre partie de cet ouvrage. Les profils des femmes sont copiés sur des moulages que nous avons exécutés à Thèbes dans la tombe du roi Sési 1er.

[42]

### § 3. LES SOURCES DE L'HISTOIRE

Au début de l'histoire de chaque peuple, nous indiquerons les principaux matériaux utilisés pour reconstituer cette histoire.

Actuellement nous voulons nous borner à marquer la nature des sources auxquelles nous pourrions puiser. D'une façon générale, le tableau d'une civilisation quelconque ne peut être tracé qu'au moyen des sources suivantes de renseignements : les monuments, les religions, les langues, les traditions et les livres. Dès que quelques-unes de ces sources existent pour un peuple, on peut dire qu'il appartient à l'histoire.

Nous avons tout d'abord nommé les monuments, car ce sont les plus anciens témoignages que l'homme ait laissés de son passage sur la terre. Parmi ceux qui subsistent encore, il en est qui remontent aux temps préhistoriques. Les énormes monolithes, les cromlechs, les menhirs, qui se dressent, mystérieux et immobiles, dans les landes que baignent les brumes de l'Océan Atlantique, attribués si longtemps aux Celtes, et dans lesquels on voulait voir des monuments druidiques, ont été élevés par des hommes de l'âge de pierre. D'autres monuments mégalithiques, tels que les dolmens, que l'on retrouve jusque dans l'Inde, furent sans doute les premiers tombeaux construits par notre race. Quelques-uns sont revêtus sur les parois intérieures de naïfs et bizarres dessins, essais primitifs d'inscriptions, malheureusement sans aucun sens pour nous.

Les plus anciens monuments, après ces pierres monstrueuses, informes et muettes, sont les pyramides, les sphinx et les temples de l'Égypte ; puis viennent les catacombes de la Phénicie, les rochers de Phrygie couverts de bas-reliefs, et enfin les palais et les édifices religieux de l'Assyrie que la pioche des savants européens a fait récemment surgir en pleine lumière. Tous ces monuments, autrefois ignorés pour la plupart et ensevelis sous la poussière dont les siècles les avaient recouverts, ou bien gardant à jamais, semblait-il, le secret de leurs hiéroglyphes indéchiffrables, ne nous avaient rien appris depuis deux mille ans, et l'on pouvait croire qu'ils se tairaient ainsi toujours.

[43]

On se contentait, pour la connaissance des peuples anciens, de leurs traditions et de leurs livres. Or les livres ne remontent pas bien haut. Le plus vieux que l'on connût était la Bible, à laquelle on attribuait une antiquité beaucoup plus reculée que celle qu'elle a réellement. Ce que le Pentateuque, les Rois et les Juges nous apprennent sur les premières civilisations de l'Orient était tout ce que nous semblions devoir jamais en connaître, et, pour le reste, il fallait nous en rapporter aux Grecs, à Hérodote et à Diodore de Sicile, qui n'étaient pas remontés bien haut dans les annales de leurs voisins et n'avaient guère, en dehors de leurs observations personnelles, compilé que des légendes. On possédait encore la chronologie de Manéthon, prêtre égyptien qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, mais elle semblait absurde par l'antiquité qu'elle donnait à l'Égypte et que l'on se refusait alors à admettre.

Aujourd'hui que les hiéroglyphes et les caractères cunéiformes se lisent presque aussi couramment que la langue d'Homère, nous pouvons remonter avec sûreté jusqu'à 7000 ans en arrière dans l'histoire. Les bas-reliefs égyptiens et assyriens illustrent par leurs sculptures le texte écrit sur la pierre ou sur les papyrus. Nous voyons la physionomie des races anciennes ; nous pouvons les contempler dans leurs cérémonies, dans leurs batailles, dans leurs travaux, au temple, à la ville, aux champs, et jusque dans leur dernière demeure, où elles nous sont rendues parfois sous forme de momies admirablement conservées.

Cette histoire écrite sur la pierre vient s'ajouter à celle que contiennent les rares livres très anciens et la complète. Par elle, nous savons au juste ce qu'étaient ces immenses empires d'Asie dont les récits héroïques nous faisaient entrevoir la force et la grandeur ; par elle, nous ressuscitons les pharaons, nous comptons la longue série de leurs dynasties, nous constatons que le vieux Manéthon ne nous a pas trompés, que la civilisation égyptienne est la plus ancienne du monde, et que le Nil a vu naître et mourir plus de rois qu'il n'en a passé depuis dix-huit siècles sur tous les trônes de l'Europe.

Aux monuments, avec leurs inscriptions, et aux livres, il convient d'ajouter, comme sources de renseignements, les langues, les traditions et les religions. Les langues permettent à elles seules de [44] reconstituer l'état d'une civilisation. Il est des peuples, tels que les

primitifs Aryas, dont nous ne connaissons la civilisation que par les vestiges de leur langue.

L'étude des anciennes langues de l'Orient, égyptien, assyrien, phénicien et de tous leurs dialectes, nous a rendu des siècles d'histoire, en nous permettant de lire tous les documents écrits laissés par les races éteintes.

Nous verrons d'ailleurs que les langues, elles aussi, subissent la grande loi de l'évolution, et que, par leurs phases nécessaires, par le degré de développement qu'elles atteignent, on peut préjuger du degré de développement correspondant chez les peuples qui les parlaient.

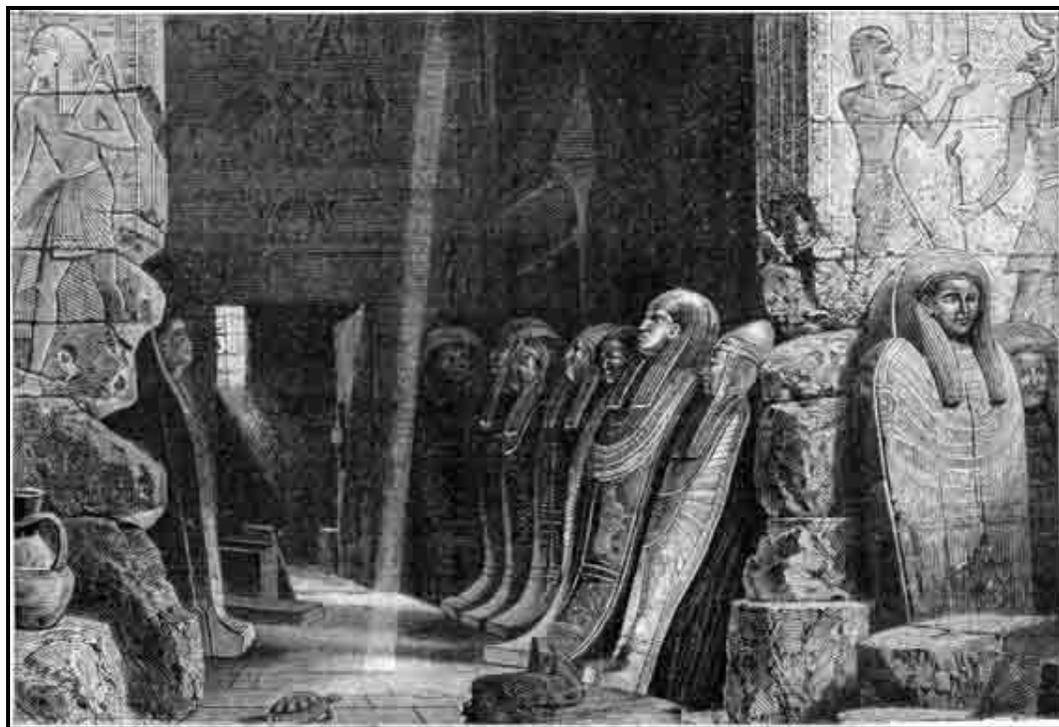
Ce que nous disons des langues, nous pouvons également le dire des religions. Les phases de la pensée religieuse d'une race nous indiquent souvent des phases de son évolution générale.

Suivant que cette race adore des morceaux de bois taillés, le tonnerre et le soleil, Jupiter et Minerve, le grand Pan, le bon Dieu à barbe grise et à robe d'azur, le majestueux Allah qui n'est représenté sous aucune forme, le grand Vishnou dont les formes sont infinies, ou encore le Dieu universel et invisible des spiritualistes, on peut presque conclure à quel degré il faut la placer dans l'échelle des civilisations.

Il est important du reste de ne pas juger à la hâte sur ce point, et de ne pas s'en tenir - là encore moins qu'ailleurs - aux apparences superficielles. Les formes religieuses ne sont rien souvent auprès des mythes qu'elles cachent. On se tromperait certainement si l'on jugeait du développement intellectuel des Égyptiens d'après leur culte tel que Bossuet nous l'a décrit, et si l'on répétait avec lui, que « chez eux tout était dieu, excepté Dieu lui-même. »

Les traditions populaires ont également leur importance dans le tableau des civilisations. Si cette importance est souvent secondaire, c'est parce que les traditions perpétuées de vive voix ont dû s'altérer très vite. Elles ne se sont fixées qu'au moment de l'invention de l'écriture, c'est-à-dire très tard. Les premiers livres, tels que certaines parties de la Bible et les poèmes d'Homère, n'ont fait que réunir des légendes déjà bien vieilles, déjà bien transformées, et leur donner une forme immuable. Certaines tradi-

[45]



[Fig. 19.](#) Caisses de momies égyptiennes de divers personnages accidentellement réunies dans l'intérieur d'un temple. D'après Ebers.

[46]

tions importantes, qui se retrouvent dans les premiers écrits d'un grand nombre de peuples, peuvent jeter quelque jour sur des événements très marquants des temps préhistoriques : le déluge, par exemple, qui, s'il ne couvrit pas toute la terre, dut être une catastrophe effroyable pour de vastes contrées.

Ainsi, donc, les monuments, les religions, les langues, les traditions et les livres, sont les sources où nous puiserons pour reconstituer les civilisations des anciens peuples de l'Orient. Après avoir montré en bloc quels nombreux et importants matériaux nous aurons à exploiter, nous allons commencer à les mettre en œuvre. Autant que possible, nous les étudierons directement et nous tâcherons de placer sous les yeux du lecteur les documents eux-mêmes. Des généalogies des rois, du récit des batailles, en un mot de tout ce qui constitue le fond habi-

tuel de l'histoire, nous nous occuperons très peu. De la vie intime des nations, de leurs institutions, de leurs croyances, de leurs arts, nous nous occuperons au contraire beaucoup. Tous nos efforts tendront à rendre leur aspect réel à ces peuples dont les travaux, les luttes, les efforts nous ont fait ce que nous sommes, dont la pensée nous anime encore, et dont la voix nous parle toujours à travers les siècles, troublant le sommeil éternel dont ils dorment au fond des tombeaux.

[47]

**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.**  
**LIVRE PREMIER**  
**ÉVOLUTION DES CIVILISATIONS**

**Chapitre 3**

---

**Naissance et développement  
de la famille et du langage**

**§1. DÉVELOPPEMENT DE LA FAMILLE**

[Retour à la table des matières](#)

Dès que l'on dépasse les âges de sauvagerie ou de barbarie des temps préhistoriques, les idées, les sentiments, les institutions, les croyances se compliquent considérablement. Elles présentent cependant des formes générales d'évolution identiques chez tous les peuples au début de leur civilisation. Dans cette partie de notre ouvrage, nous nous proposons d'exposer la genèse et le développement des institutions, des idées, et des croyances communes aux premières nations civilisées, avec les variations principales qu'elles ont pu subir d'un peuple à l'autre. Nous y rechercherons de quelle façon les hommes ont tout d'abord envisagé ce qui fait la base de toutes les sociétés : la famille, le mariage, la morale, les croyances religieuses, la propriété, etc. Ce n'est qu'après cette étude d'ensemble que nous entrerons dans l'histoire du développement de la civilisation chez chaque peuple en particulier : Égyptiens, Babyloniens, Phéniciens, Hébreux, etc.

Les institutions que l'on retrouve chez tous les peuples civilisés sont soumises, comme les races qui les ont fondées, à la loi d'évolution. Sans s'arrêter au caractère sacré, presque immuable, qu'on a fini par attacher à quelques-unes d'entre elles, le philosophe doit essayer de remonter aux causes qui les ont fait naître et suivre pas à pas leur lent développement à travers les âges. Au moment où commence l'histoire, ces institutions ont atteint déjà un certain degré d'élévation, et fonctionnent avec régularité. Mais elles sont encore fortement empreintes de la barbarie primitive au sein de [48] laquelle elles se sont élaborées. Ces traces d'usages plus anciens, et l'étude des peuples inférieurs, vont nous permettre d'indiquer à grandes lignes la genèse des principales institutions et des croyances. Nous allons voir à quel point elles étaient arrivées pour toutes les nations au début des temps historiques ; et nous serons alors à même de les étudier en détail dans leurs transformations et leurs formes particulières au sein des premières civilisations.



[Fig. 20.](#) Les bords du Nil à Roda. D'après Ebers.

Nous allons commencer d'abord par étudier la plus fondamentale de ces institutions, celle sur laquelle reposent toutes les autres : la famille.

[49]



[Fig. 21.](#) Deux des grandes pyramides d'Égypte pendant l'inondation. D'après une photographie.

Au début de l'histoire, la famille a déjà pris une grande importance et se montre presque partout comme l'unité sociale. C'est un petit état dans l'État ; le père en est généralement le chef absolu. Le patriarche antique, à l'aspect doux et vénérable, entouré de ses enfants, de ses petits-enfants, de ses esclaves, de ses troupeaux, nous apparaît toujours à l'aurore des plus anciens temps connus.

Il s'en faut cependant qu'il en ait toujours été ainsi. La famille humaine n'a pas débuté par le patriarcat ; elle a passé d'abord par des formes inférieures que certaines espèces animales ont réussi à dépasser.

[50]

En effet, la promiscuité primitive, la communauté des femmes chez les premières tribus, sont des faits avérés dont nous donnerons bientôt les preuves. Or la promiscuité est rare chez les espèces animales voisines de l'homme. La jalousie du mâle pour sa femelle, ou pour ses femelles s'il en a plusieurs, est un des sentiments les plus violemment apparents dans l'animalité. Le coq et le singe polygames, certains oiseaux monogames, défendent souvent au prix de leur vie la propriété exclusive de leurs compagnes. Les cerfs se battent pour la possession de la biche, qui appartient au plus fort, et n'appartient qu'à lui seul.

La famille animale ne dure guère d'ailleurs que le temps d'élever les petits ; cependant la fidélité des conjoints se prolonge parfois davantage, et chez certaines espèces monogames, telles que le macaque de l'Inde, les perruches dites inséparables, la mort de l'un d'eux est bientôt suivie de celle de l'autre.

L'exemple des animaux nous montre quelles furent les premières mœurs de l'humanité. Nous pouvons nous représenter nos premiers pères, errant à travers les forêts, comme les grands singes, par petits groupes composés d'un seul homme et sans doute de plusieurs femmes, qu'il s'était appropriées par la supériorité de la force sur la faiblesse et qu'il défendait contre ses rivaux.

Ce furent les premières nécessités sociales telles que le besoin de s'unir et de se défendre contre des ennemis redoutables, qui, en substituant la tribu à ces petits groupes isolés, amenèrent la communauté des femmes, si contraire à l'instinct de jalousie animale, et que l'on constate cependant chez beaucoup de peuples sauvages, et même, par les traces qu'elle y a laissées, jusque dans les temps historiques et au sein de civilisations très développées.

Durant la sombre période où tout était péril pour l'homme, ignorant, sans armes, entouré de bêtes féroces, obligé de lutter contre ses semblables pour obtenir une misérable nourriture, l'isolement était

plein de dangers, et la tribu devint l'unité dans laquelle se perdit l'individu, qui n'aurait pu subsister en dehors d'elle. La tribu, possédant toutes choses en commun, posséda également en commun les femmes et les enfants.

La promiscuité rendant impossible à un enfant la connaissance de son père, son seul parent fut tout d'abord sa mère. C'est à peine [51] si les peuples primitifs voient distinctement le lien paternel. Lorsqu'ils ont voulu l'affirmer, ils en sont arrivés à inventer de bizarres coutumes, telles que la couvade, pratiquée chez tous les peuples de l'Amérique du Sud et qui subsiste encore jusqu'en Europe, parmi les Basques. Lorsqu'une femme devient mère, son mari se couche, simule les douleurs de l'enfantement et reçoit les soins et les félicitations que mérite sa compagne.

Cet usage, pourtant si naïf, est relativement récent, puisqu'il demande pour être pratiqué la connaissance approximative du père du nouveau-né, connaissance impossible au temps de la promiscuité antique.

La promiscuité primitive persiste encore chez beaucoup de peuples sauvages de l'Inde, de l'Amérique et de l'Afrique, et notamment chez les Indiens de la Californie. Elle a même été rétablie de nos jours par certaines sociétés communistes des États-Unis, où les enfants ne connaissent pas leur père et sont élevés en commun.

Mais ce qui prouve le mieux la généralité de cette institution dans les temps préhistoriques, ce sont les traces nombreuses qu'elle a laissées au sein des premières civilisations. Les plus anciens historiens y font allusion. Hérodote, Plin, Strabon, Diodore de Sicile, la dépeignent comme existant encore, au moment où ils écrivaient, chez les Galactophages de Scythie et les habitants des Îles Britanniques, par exemple. La prostitution prescrite par la loi religieuse que l'on observe dans tout l'ancien Orient, la considération qui entourait les courtisanes jusque chez les Grecs, l'usage de prêter sa femme à son hôte, si fréquent encore chez certains peuples, les sacrifices sensuels pratiqués sur les autels de Vénus, sont autant de restes de la promiscuité primitive\*.

---

\* Il n'est pas rare, aujourd'hui encore, de trouver dans les couches inférieures des peuples civilisés, des vestiges de la promiscuité primitive. Ils sont très vi-

[52]



[Fig. 22.](#) Le Nil entre le Caire et les pyramides. D'après Ebers.

« Dans le gouvernement d'Arkhangel, la liberté la plus grande dans les rapports sexuels règne pendant les fêtes, et cette liberté est loin d'être blâmée ; au contraire, une jeune fille dont les jeunes gens n'ont pas voulu, s'expose aux reproches de ses parents. Dans plusieurs endroits de la Russie il existe un usage très curieux : un remplaçant conscrit qui a vécu quelque temps dans une famille, obtient des droits sur toutes les jeunes femmes de la famille.

« Une coutume remarquable existe jusqu'à présent dans le gouvernement de Stavropol. Dans la soirée qui précède la cérémonie nuptiale, on invite tous les jeunes gens et les jeunes filles à un bal, après lequel ils se couchent tous en commun, les fiancés ensemble et les autres jeunes gens par couples.

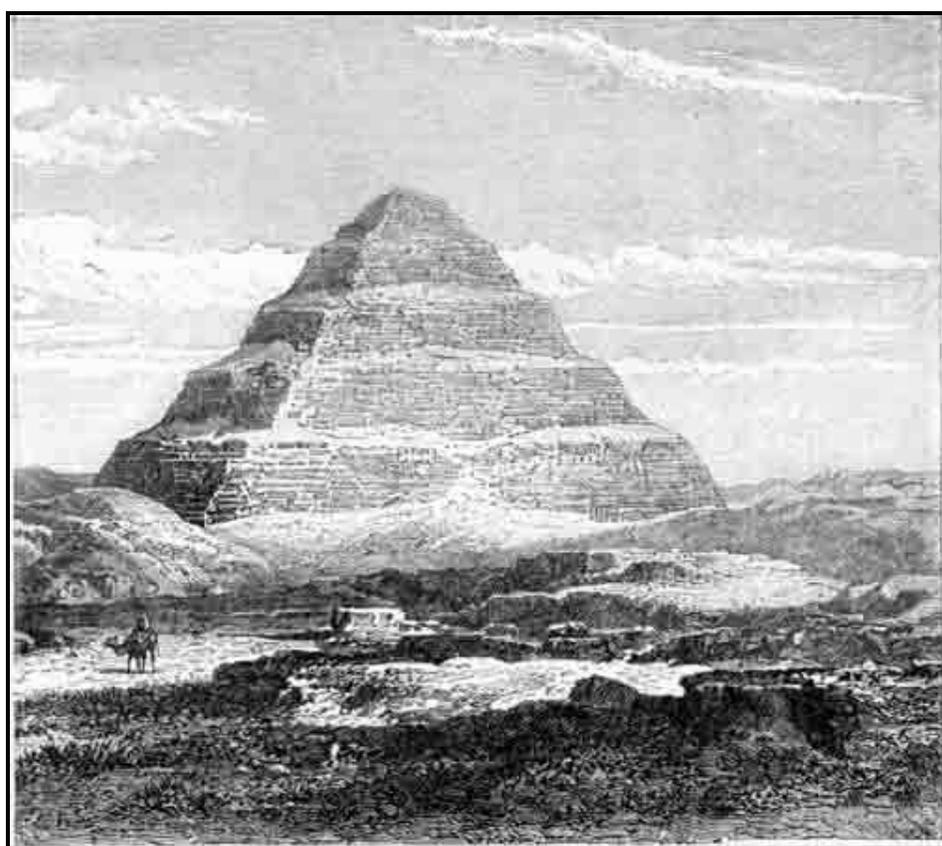
« Dans le gouvernement d'Arkhangel, l'innocence d'une jeune fille n'est nullement estimée ; au contraire une jeune fille qui a accouché trouve plutôt un mari que celle qui a conservé son innocence. »

---

sibles chez les paysans russes, ainsi qu'on peut le voir dans une intéressante étude : *Le Droit usuel chez le paysan russe*, publiée récemment par M. Tsakny dans la *Revue scientifique*, et dont voici quelques extraits :

« Dans le gouvernement de Nijni-Novgorod, par exemple, les jeunes gens et les jeunes filles se réunissent sur une montagne. Après des chants et des danses, les jeunes gens enlèvent les jeunes filles. Dans certaines de ces fêtes, après les danses, les jeunes gens et les jeunes filles vont par paires et se couchent ensemble. Les parents voient ces rapports d'un œil indulgent.

L'idée qu'une jeune fille ne peut appartenir à un homme seul, c'est-à-dire ne peut frustrer tous les autres membres d'une [53] tribu, avant d'avoir appartenu soit au prêtre, comme au Cambodge actuellement, soit aux amis de l'époux, comme dans les Baléares au temps de Diodore de Sicile, soit aux étrangers chez les Babyloniens décrits par Hérodote, montre combien avaient été forts autrefois les droits communs de tous sur la propriété d'une femme.



[Fig. 23.](#) Pyramide à degrés de Saqqarah.

La pyramide de Saqqarah, remarquable par sa forme à degrés, est un des tombeaux de l'ancienne nécropole de Memphis ; sa hauteur est de 57 mètres. On n'est pas exactement fixé sur la date de sa construction. Si on doit la faire remonter, comme l'admettent plusieurs égyptologues, à la première dynastie, elle serait bien antérieure aux grandes pyramides et serait le plus vieux monument connu de l'Égypte et du monde. Elle aurait 7,000 ans au moins d'existence.

En prescrivant à la femme de se livrer à un étranger avant le mariage, la loi religieuse, gardienne fidèle chez tous les peuples [54] des plus anciennes coutumes, ne faisait que maintenir la reconnaissance des anciens droits de la communauté.

Outre ces usages caractéristiques, la filiation par les femmes et le matriarcat, si faciles à retrouver au début de l'histoire, témoigneraient encore de l'universalité du communisme antique au point de vue féminin.

L'enfant ne connaissant que sa mère, prit son nom dès que les noms existèrent, et hérita d'elle seule dès que les propriétés se transmissent individuellement. La parenté par les femmes paraît avoir existé à Athènes jusqu'au temps de Cécrops. Les enfants n'y portaient d'abord que le nom de leur mère. On peut supposer qu'il en fut d'abord de même, dans l'ancienne Égypte, puisque, suivant Hérodote, c'était aux filles, héritières sans doute de la communauté et pouvant seules supporter des charges, et non aux fils, que l'on imposait de nourrir leurs parents âgés. Chez beaucoup de peuples inférieurs de l'Asie et de l'Afrique, notamment les habitants de l'Assam et les nègres du sud de l'Inde, la filiation par les femmes, c'est-à-dire le matriarcat, s'est prolongée jusqu'à ce jour.

Dans le matriarcat solidement constitué, les oncles maternels sont forcément les plus proches parents masculins de l'enfant, puisque celui-ci ne connaît pas son père. Ils le traitent comme un fils, et en font, leur héritier. Chez les Achantis, ce ne sont pas les enfants d'un homme qui héritent de lui : ce sont ceux de sa sœur. Chez les Cafres, le pouvoir du chef passe à son frère ou à son neveu maternel.

L'état qui suivit immédiatement la communauté des femmes fut une communauté restreinte nommée polyandrie. Ce ne furent plus tous les hommes de la tribu qui possédèrent chaque femme, mais seulement quelques-uns d'entre eux. Généralement les différents maris d'une seule femme étaient frères. Les peuples mongols du Thibet, les noirs de la côte de Malabar, beaucoup de tribus de l'Afrique et de la Polynésie pratiquent encore la polyandrie, et généralement la polyandrie fraternelle. Dans l'ancien poème hindou, le Mahâbhârata, on voit les cinq frères Pandavâ posséder en commun « la belle Draûpadi aux yeux couleur de lotus bleu. »

Dans la polyandrie, comme dans la promiscuité, la filiation paternelle [55] est absolument impossible à établir. Chez certains peuples pratiquant la polyandrie fraternelle, dans l'Assam, par exemple, les enfants sont partagés de la façon suivante : l'aîné appartient à l'aîné des frères époux, le second au puîné, et ainsi de suite. C'est un premier essai, grossier sans doute, mais enfin un premier essai de filiation paternelle.

Cette seconde filiation ne dut apparaître que très tard, et on la trouve à peine établie à l'aurore des temps historiques.

Avec le développement du sentiment de la propriété et des habitudes de conquête, la demi-communauté dont nous venons de parler arriva à se restreindre de plus en plus.

Au temps où la tribu était la seule unité, on dut enlever des femmes de tribu à tribu, et c'est ce qui fait que le mariage est généralement resté exogamique chez les peuples sauvages. Le premier chef assez puissant pour se faire attribuer personnellement une certaine part du butin conquis sur l'ennemi dut sans doute tâcher de s'attribuer la possession exclusive de quelques-unes des femmes conquises. Elles devinrent ainsi pour les hommes les plus forts un objet de luxe qu'ils se réservaient alors que la polyandrie continuait à être pratiquée encore par la majorité des membres de la tribu.

On eut des femmes comme on eut des troupeaux et des esclaves ; les enfants qui naquirent de ces femmes furent également la propriété du maître, et considérés uniquement comme des esclaves dont on pouvait tirer profit. Les Fantis, peuples de l'Afrique centrale, épousent le plus de femmes possible, pour obtenir des troupeaux d'enfants dont ils font ensuite un commerce lucratif. M. Désiré Charney, M. Olfield, rapportent que dans l'Australie on ne laisse à chaque femme que deux ou trois enfants. Les autres sont élevés jusqu'à l'âge de dix ans, puis engraisés pour être mangés. Lorsqu'on les tue, la mère pleure un peu, mais ne refuse jamais sa part du festin.

Les mots de père et mari furent donc pendant longtemps l'équivalent du mot propriétaire. Le code hindou de Manou, qui a sans doute enregistré des usages très antérieurs à l'époque où il fut rédigé, ne fait pas souvent de distinction bien nette entre les termes de propriétaire et de père. Pour lui, celui qui épouse une fille [56] enceinte ou déjà mère devient simplement le propriétaire des enfants de cette femme.

Ainsi ce fut tout d'abord par droit de violente conquête que s'établit la propriété exclusive d'un individu sur une femme.



[Fig. 24.](#) Les trois grandes pyramides. D'après une photographie.

Les pyramides ne sont, comme on le sait, que des tombeaux. Elles sont fort nombreuses dans la nécropole de Memphis et ne diffèrent les unes des autres que par leurs dimensions. Les plus importantes par leur ampleur sont les trois pyramides construites il y a 6,000 ans environ par les rois Khéops, Khéphren et Mycérinus, pour leur servir de tombeaux. La plus grande a 138 mètres de hauteur, c'est-à-dire deux fois la hauteur de Notre-Dame de Paris. On a calculé qu'avec les 2 milliards 500 000 mètres cubes de pierre qu'elle contient on pourrait entourer d'un mur épais toutes les frontières de la France (2500 kilomètres environ)

On commençait les pyramides par un noyau central qu'on revêtait d'enveloppes successives à mesure que le règne du souverain se prolongeait. Les dimensions des pyramides sont par conséquent en raison de la durée du règne.

La grande pyramide, le sphinx et le temple, du sphinx sont représentés dans une des grandes planches photographiques de cet ouvrage.

Cette conquête ne pouvait naturellement s'opérer que sur des femmes étrangères à la tribu, et de là sans doute naquit la coutume que nous retrouvons encore chez la plupart des peuples non civilisés, de

n'épouser que des femmes étrangères à leur tribu. La coutume des unions exogamiques a ainsi survécu à la cause qui l'avait produite. Dans beaucoup de pays, la violence

[57]



[Fig. 25.](#) Un habitant de Memphis à l'époque des pharaons. D'après Ebers.

[58]

faite à la jeune fille est simulée par une cérémonie plus ou moins naïve ; au Kamschatka, c'est presque un viol public. Aujourd'hui, même, en Chine, on ne se marie pas entre gens du même nom.

La femme et les enfants ayant toujours été considérés, non seulement chez tous les peuples primitifs, mais encore dans toute l'antiquité classique, comme la propriété absolue du mari, et le droit de vie et de mort sur eux lui ayant toujours été reconnu par les anciens codes, le code romain notamment, on s'explique la généralité de l'infanticide chez tous les anciens peuples barbares ou civilisés. Il n'exista pas seulement à Sparte et à Rome ; des peuples modernes très avancés, les Chinois, par exemple, le pratiquent régulièrement.

C'est des filles qu'on s'est toujours débarrassé le plus volontiers, parce qu'elles ne peuvent devenir des travailleurs et des guerriers. Chez les Rajpouts de l'Inde, race très intelligente, très chevaleresque et très civilisée, l'infanticide des filles fut longtemps pratiqué sur une large échelle, si bien que les femmes finissaient par manquer. Cette coutume, dont la conséquence immédiate était la rareté des femmes, fut sans doute aussi une des causes de la polyandrie chez beaucoup de peuples.

On voit par tout ce qui précède que la famille humaine ne fut pas à l'origine cette institution à la fois religieuse et civile, principalement fondée sur des sentiments affectifs, que l'on a voulu voir à la base de toutes les sociétés humaines. Elle a subi de bien lentes évolutions, et les cruelles nécessités de la barbarie primitive l'ont fait descendre même au-dessous de ce qu'elle est chez les animaux. C'est à peine si elle s'est dégagée de ses formes les plus grossières lorsque s'ouvrent les temps historiques. Elle devait bientôt s'en dégager pourtant, car, dans les premières civilisations, la promiscuité antique n'apparaît plus qu'à l'état de vestige chez la plupart des peuples.

Dès la plus haute antiquité classique, la filiation paternelle est établie, et la famille a pour fondement solide l'autorité incontestée du père et le culte des ancêtres. Chez certains peuples, les primitifs Aryas, par exemple, cette nouvelle forme d'évolution avait même été réalisée dès les temps préhistoriques. En s'appuyant, [59] comme tou-

jours, sur la langue de ce peuple disparu, on voit que chez lui tous les liens familiaux étaient distinctement établis, et les degrés de parenté, père, mère, fils, frère, oncle, tante, neveu, indiqués comme ils le sont chez nous.

La grande évolution déjà accomplie presque chez tous les peuples que nous étudierons dans ce volume et qui entrèrent les premiers dans l'histoire, c'est le passage du matriarcat au patriarcat. Ce n'est plus la tribu, mais le père de famille qui est devenu l'unité sociale. La famille est alors constituée avec une grande solidité ; monogame ou polygame, le mari en est le chef absolu. À Rome, le pouvoir de l'homme sur sa femme était souverain ; elle n'était qu'une esclave dont la loi ne s'occupait même pas et sur laquelle le mari avait un droit complet de vie et de mort. Les législateurs grecs ne traitaient pas la femme avec plus de douceur, et ne lui reconnaissaient que des devoirs et aucun droit.

Dans la plupart des civilisations que nous aurons à examiner au cours de cet ouvrage, le père de famille est le chef absolu d'un groupe composé de ses femmes, de ses enfants, légitimes, naturels ou adoptés, de ses esclaves et de tous ses parents plus ou moins éloignés. Le type le plus parfait de ce groupe est la curie romaine : c'est cette famille antique dont l'extension formera le clan du moyen âge, autre degré de l'évolution sociale.

Les lois générales que nous venons d'exposer nous ont amené au seuil du foyer antique, et nous permettront de comprendre ses formes différentes, ses usages, ses superstitions, ses bizarreries et sa grandeur au sein des vieilles civilisations ; mais il ne faut considérer les pages qui précèdent que comme la synthèse très sommaire de faits nombreux. Le cadre de ce travail ne nous permettait d'indiquer que les plus essentiels. Nous avons dû nous borner à tracer les lois générales de l'évolution du mariage et de la famille ; mais les nécessités locales ont fait varier considérablement d'un peuple à l'autre la rapidité et les formes secondaires de cette évolution. Chez tous cependant on retrouve d'abord la promiscuité générale engendrant nécessairement la parenté par les femmes ; puis la polyandrie, forme restreinte de la promiscuité ; et enfin la polygamie ou la monogamie, avec lesquelles se développent la parenté paternelle et le patriarcat, tel qu'il nous apparaît à l'aurore des premières civilisations.

[60]

Si nous avons pu étudier ici le mariage et la famille chez tous les peuples primitifs, nous aurions vu combien sont variées les coutumes qui dépendent des lois générales que nous avons exposées. Les nécessités locales ont engendré chez les divers peuples les usages les plus contraires à toutes nos idées modernes, tels que le mariage entre frère et sœur, les mariages temporaires, la fidélité conjugale alternant avec une licence autorisée par les coutumes, la prostitution pratiquée jusqu'au jour du mariage seulement, afin de permettre à la femme de s'amasser une dot, ainsi que cela se pratique encore de nos jours au Japon, par exemple, et bien d'autres singularités encore.

Mais quelles qu'aient été les formes diverses que les lois religieuses ou civiles ou la simple coutume ont imposées aux unions entre les sexes, un fait général se rencontre partout, aussi bien chez les sauvages les plus primitifs que dans les sociétés civilisées de la Grèce et de Rome. Partout la femme n'est considérée que comme un objet de propriété obtenu, comme toutes les propriétés, par voie de conquête, d'achat ou de cession. Elle est la chose de son maître au même titre que son cheval ou ses armes, et peut être louée, prêtée ou vendue. L'émancipation de la femme est l'œuvre des sociétés modernes, et la possibilité de cette émancipation ne fut même pas soupçonnée par le monde antique. Chez les Grecs et les Romains, la femme était l'esclave légale du chef de famille qui avait sur elle tous les droits absolus qu'il possédait sur ses animaux et ses esclaves. Aux temps les plus civilisés de la Grèce, Platon la traite avec autant de dureté que l'ancien code hindou de Manou ; il reproche aux vieux législateurs Minos et Lycurgue de ne pas avoir déclaré que les femmes seraient possédées en commun, et affirme dans sa République qu'elles doivent passer de mains en mains. Le sage Socrate et le vertueux Caton trouvaient tout naturel de prêter leur femme à leurs amis. En dehors des hétaires, qui, comme dans l'Inde moderne, jouissaient d'une grande considération parce qu'elles étaient les seules femmes libres et les seules instruites, les Grecs, qu'on peut considérer pourtant comme le peuple le plus civilisé du vieux monde, ne placèrent jamais la femme à un rang supérieur à celui de l'esclave. L'Égypte seule, comme nous le verrons, fit de la femme presque l'égale de l'homme.

[61]



[Fig. 26.](#) Troupeau de bœufs conduits devant un intendant pour être enregistré. Peinture de Beni Hassan, vieille d'environ 50 siècles, conservée actuellement au musée britannique. D'après Ebers.

[62]

Dans les formes les plus diverses de l'union entre les sexes, polyandrie, polygamie ou monogamie, le contrat de mariage n'a jamais été pour elle qu'un contrat de servitude. Les cinq à six mille ans d'esclavage, sans parler des temps préhistoriques, qui ont pesé sur la femme, ont lourdement pesé aussi sur le développement de ses sentiments et de son intelligence. Nous essayons de l'instruire et de l'éman-ciper aujourd'hui. L'avenir dira ce qu'il peut résulter de cette tentative. Nous pouvons dire seulement qu'elle ne sera pas l'œuvre d'un jour. L'abîme intellectuel et moral créé entre l'homme civilisé moderne et la femme, par des accumulations héréditaires séculaires, demandera bien des siècles sans doute pour être comblé.

## §2. DÉVELOPPEMENT DU LANGAGE

Tous les animaux, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, possèdent un langage, c'est-à-dire un moyen de se communiquer plus ou moins parfaitement leurs impressions et leurs besoins. Les bimanés anthropoïdes qui paraissent avoir été nos premiers pères n'avaient pas sans doute un langage bien différent de celui de nos grands singes actuels. Il était suffisant d'ailleurs pour leurs besoins. Les singes savent parfaitement en effet s'entendre pour piller les fruits d'un jardin, envoyer des éclaireurs, recevoir les commandements de leurs chefs. Les autres espèces animales supérieures expriment fort bien leurs rudiments d'idées, leurs désirs et leurs besoins par des sons plus ou moins variés. Non seulement les animaux se comprennent entre eux, mais ils se font comprendre de nous jusqu'à un certain point. Les chiens arrivent à connaître une partie de notre langage. Un petit terrier qui m'entendait fort bien quand je lui parlais de sucre, de viande, ou de promenade, est arrivé à comprendre les mêmes mots en anglais et en allemand lorsqu'il me prit la fantaisie de les lui enseigner pour faire honte à son jeune maître, très paresseux en matière de langues étrangères.

Ces exemples, tirés de l'animalité, et d'autres que nous emprunterons [63] aux sauvages, permettent déjà de pressentir que le langage n'a point échappé à la loi d'évolution qui préside à toutes les manifestations de la vie intellectuelle ou matérielle. Il a suivi les progrès de l'humanité et il est resté toujours en rapport direct avec ces progrès. Parallèle au développement des idées, il s'est élevé, compliqué, raffiné avec elles. Cela est si vrai que même de nos jours, et dans nos sociétés civilisées, une même langue, parlée par un même peuple, varie avec le degré de culture de l'individu qui l'emploie. Le vocabulaire de chacun se restreint au niveau de ses idées et de ses facultés. Tandis que celui d'un savant se compose de milliers de mots, celui du paysan n'en compte guère que quelques centaines. Nul d'ailleurs ne peut se vanter de comprendre et d'employer tous les mots que renferme sa langue maternelle. Les termes d'art, de science, les mots techniques propres à chaque métier, ne sont usités que par des groupes d'hommes spéciaux. Plus les connaissances d'un peuple s'étendent, plus son dictionnaire s'enrichit. Mais ce dictionnaire, qui correspond à tous les besoins in-

telle que celle de ce peuple, dépasse la mesure des besoins et des capacités de chaque individu, et chacun en prend ce qui lui est nécessaire, négligeant ou ignorant le reste.

Chez les hommes primitifs, dont l'intelligence dépassait à peine celle des animaux, le langage se composait de quelques exclamations inarticulées et surtout de gestes. Les gestes jouent un rôle important dans les conversations de nos sauvages actuels ; ils complètent les paroles et souvent y suppléent lorsque les interlocuteurs appartiennent à des tribus de dialectes différents. Plus les langues se développent et s'enrichissent, moins les gestes sont nécessaires. Cependant il n'en est pas une, même de nos jours, dans laquelle les mots soient assez nombreux pour exprimer toutes les nuances des sentiments et de la pensée, sans que le mouvement du visage ou des mains et les modulations de la voix leur viennent en aide. L'ironie, le doute, la tendresse, la colère, se manifestent parfois moins par les mots eux-mêmes que par les intonations et par les gestes dont ces mots sont soulignés.

Avec le geste, l'accent est un accessoire du langage, qui vient en aide à la langue parlée lorsque celle-ci est encore à un degré incomplet de formation. En Chine, la même syllabe, accentuée de cinq ou [64] six façons différentes, forme cinq ou six mots différents. Le chinois est la seule langue de peuple civilisé qui soit restée à un degré d'évolution inférieure. Elle nous est précieuse à ce point de vue et nous permet de reconstituer une certaine phase de langage en même temps que le mécanisme de transition de cette phase à la suivante. Nous allons le montrer tout à l'heure. Disons seulement tout de suite que la cause de cette particularité est qu'en Chine l'invention de l'écriture a précédé le développement complet du langage parlé. Or l'écriture a pour premier résultat sinon d'immobiliser absolument une langue, au moins de rendre son évolution postérieure fort lente.

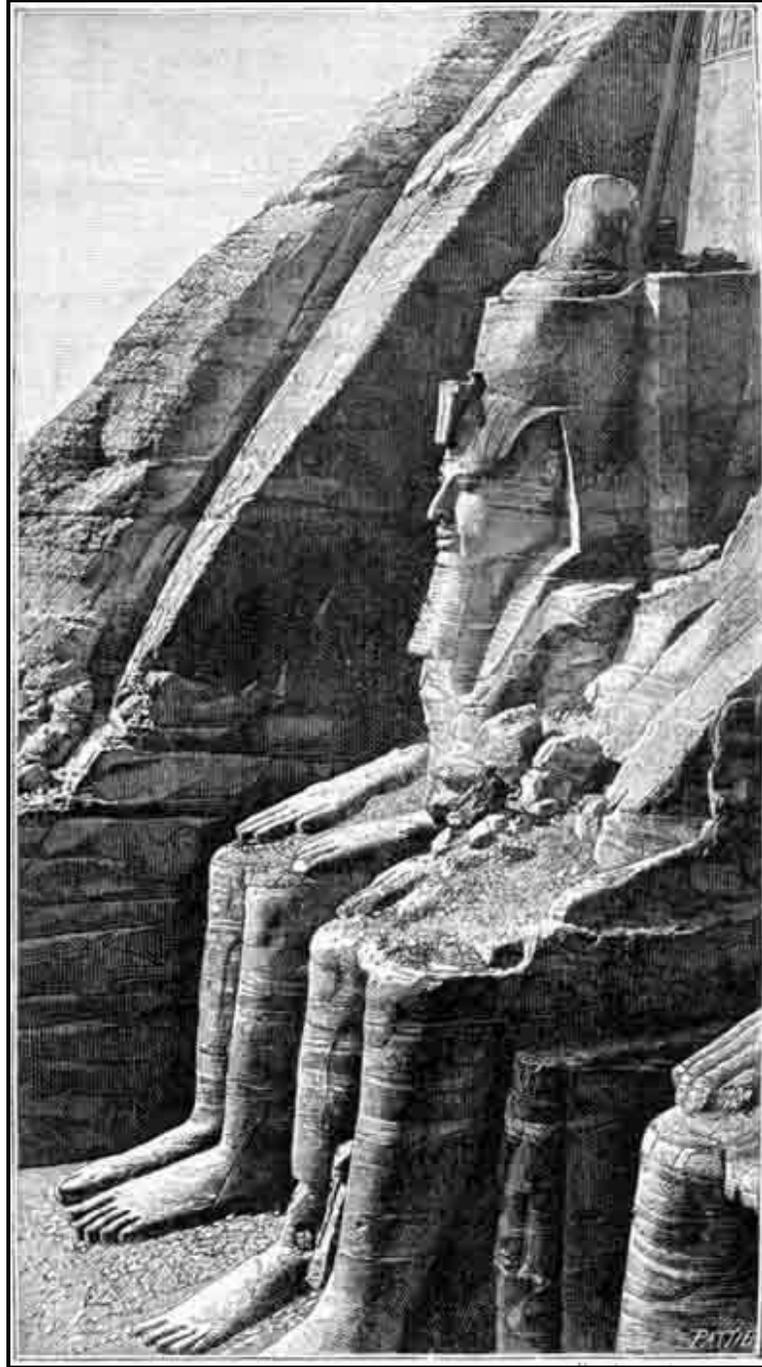
Ainsi les cris des animaux, les langues rudimentaires de certains sauvages, l'habitude qu'ont ces sauvages de s'exprimer autant par des gestes que par des mots, nous montrent qu'avant même d'avoir



[Fig. 27](#). Memphis. Statue colossale de Ramsès II. D'après une photographie.

Ce colosse brisé représente aujourd'hui à peu près tout ce qui reste d'une grande cité qui fut à la fois une des plus vieilles capitales du monde, et probablement la ville la plus considérable de l'Égypte. Memphis fondée par Ménès, le premier roi de la première dynastie égyptienne, est devenue un désert, suivant la sombre prophétie de Jérémie. Ses ruines elles-mêmes ont disparu, et les voyageurs des trois derniers siècles en avaient perdu entièrement la trace. Il ne reste plus de Memphis qu'une nécropole, la plus vieille du monde, puisqu'elle a environ 7,000 ans d'existence, et en même temps la plus vaste, puisque sa longueur dépasse 60 kilomètres. Parmi les tombes de ce gigantesque cimetière se trouvent les grandes pyramides, celles de Saqqarah, d'Abousir, etc.

[65]



[Fig. 28.](#) Statue colossale du roi Sésostris (Ramsès II), sculptée dans une montagne de grès rouge, à Ipsamboul (Nubie). D'après une photographie.

Ce colosse, qui a 20 mètres de hauteur (dimension d'une maison à cinq étages), est un de ceux qui ornent la façade du grand temple souterrain, représenté planche VI de cet ouvrage.

[66]

inventé le langage articulé, les hommes primitifs communiquaient les uns avec les autres par des moyens fort simples correspondant à la rareté et à la naïveté de leurs idées. Lorsqu'ils commencèrent à se servir de syllabes, ils procédèrent tout d'abord par interjections et par imitation. Leur premier langage fut monosyllabique. Nous le voyons d'après la façon dont l'enfant commence à parler. Le petit enfant a cet avantage sur les hommes primitifs, qu'il entend autour de lui résonner des mots déjà formés. Cependant, si son oreille est vite habituée à les comprendre, sa langue est moins vite exercée à les prononcer. Alors même qu'il entend distinctement deux syllabes, il n'arrive d'abord à en reproduire qu'une seule, et tout ce qu'il peut faire, c'est de la répéter deux fois, se faisant ainsi l'écho de la dernière. « Toto » correspond pour lui à gâteau, « pépé » à poupée. Alors même qu'il n'existerait plus sur la terre de langue monosyllabique, l'exemple des enfants nous montrerait que telle fut la première phase du langage humain. Nous verrions en même temps que ces syllabes furent imitatives. Celles que l'enfant n'apprend pas, mais qu'il invente, le sont toutes. Quand pour nous mettre à sa portée nous appelons un chien le « ouâ-ouâ », un oiseau un « cui-cui », c'est qu'inconsciemment nous lui empruntons des mots qu'il a inventés le premier.

Nos langues élégantes et raffinées conservent d'ailleurs bien des traces de ces expressions primitives : les mots *coq*, *coucou*, *cri-cri*, *glou-glou*, *murmure*, etc., se sont ainsi formés par voie imitative.

Le chinois, dont nous parlions plus haut, en est resté à cette première phase, nommée phase monosyllabique. Les cinq cents mots fondamentaux environ dont il se compose sont cinq cents monosyllabes. C'est, comme nous l'indiquions, par les accentuations différentes que les Chinois suppléent à la pauvreté de leur langue. Chaque syllabe peut se prononcer de cinq ou six façons différentes, et c'est ce qui rend si difficile pour un étranger l'apprentissage de cette langue.

Après le *monosyllabisme* vient l'*agglutination*, qui consiste à grouper les syllabes, à les réunir pour en former des mots nouveaux et même des phrases entières, mais en laissant plus ou moins à chacune son sens propre. Le japonais, le turc, les idiomes australiens [67] et américains en sont encore à la phase de l'agglutination. Cette phase est

enfin suivie par celle de la *flexion*. Les syllabes se combinent avec des éliminations de lettres, des contractions qui les dénaturent ; plusieurs, ne servant plus que de préfixes et de suffixes, perdent complètement leur sens en s'ajoutant à une principale qui souvent garde le sien et s'appelle la racine du mot. Parfois la *racine* elle-même est détournée de sa signification primitive, et l'ensemble du mot composé est tout à fait éloigné de la valeur propre à chacune de ses parties. Toutes les langues des peuples civilisés de race indo-européenne : le grec, le latin, l'espagnol, l'italien, l'anglais, l'allemand, etc., sont des langues à flexion.

Aucune, d'ailleurs, n'est arrivée d'emblée à cet état supérieur. Elles dérivent toutes d'une langue mère, l'aryaque, qui elle-même procédait nécessairement de langages inférieurs inconnus. Nulle langue ne pourrait produire son acte de naissance et le moment précis où elle a commencé d'être parlée. « Au premier abord, dit un grammairien distingué, M. Brachet, la distance paraît grande du latin des paysans romains au français de Voltaire, et, toutefois, pour faire celui-ci avec celui-là, il a suffi de changements infiniment petits, continués pendant un temps infini. »

Mais ce n'est pas seulement au latin des paysans romains que se rattache le français de Voltaire, c'est à l'aryaque des plateaux de la Haute-Asie, c'est au langage monosyllabique de quelque race antérieure, et plus loin encore, c'est aux interjections gutturales des hommes primitifs et aux cris des animaux, dont il est descendu « par des changements infiniment petits à travers des temps infinis. »

Dans le chinois, dont l'exemple est si précieux pour l'étude de l'évolution du langage, on peut constater la transition d'une première phase à l'autre ; cette langue tend à devenir agglutinative ; mais, comme elle a été de bonne heure fixée par l'écriture, sa transformation ne pourra s'opérer qu'avec une lenteur extrême.

Il n'est rien qui s'altère avec plus de rapidité qu'une langue, lorsque l'écriture est inconnue ou peu pratiquée chez ceux qui la parlent. La variation des patois d'un village à l'autre dans les pays ignorants, tels que la Bretagne, par exemple, en est une preuve.

Tous les perfectionnements de l'intelligence et des œuvres humaines s'étant le plus souvent accomplis parallèlement, l'invention [68] de l'écriture s'est à peu près partout trouvée contemporaine d'un

certain état du langage parlé. Elle a rarement précédé la phase agglutinative. Partout, du reste, où elle s'est produite, elle a eu pour effet d'arrêter presque totalement l'évolution du langage, qu'elle a fixé au point où il était parvenu. C'est ce qui nous permet de constater l'existence de langues monosyllabiques ou agglutinatives chez des peuples parvenus cependant d'autre part à un haut degré de civilisation.

Comme ce sont les œuvres écrites, dans les livres ou sur la pierre, qui marquent le début de l'histoire, c'est-à-dire de la civilisation, il nous aurait été possible de présumer, alors même que nous n'aurions pu les déchiffrer, que les langues des plus anciens peuples civilisés, Égyptiens, Hébreux, Assyriens, Phéniciens, étaient déjà des langues à flexion, ou tout au moins des langues agglutinatives, au moment où ils gravaient sur le granit les inscriptions qui devaient nous garder à travers les siècles le secret de leur antique pensée.

Le langage écrit a eu lui-même ses phases distinctes, comme le langage parlé. Il a été tout d'abord imitatif des objets extérieurs, comme ce dernier a été d'abord imitatif des cris et des bruits.

Les grossières figures d'ours et de rennes, découvertes sur des os de mammoth remontant à l'époque de la pierre taillée, peuvent être considérées comme des rudiments d'écriture, au même titre que les interjections inarticulées de certains sauvages comme des rudiments de langues. L'écriture fut d'abord la représentation du contour des objets ; on l'abrégea en n'indiquant parfois qu'une partie de ce contour ; les lignes se simplifièrent encore, et l'on eut des images plus ou moins éloignées de leurs modèles, qui furent les hiéroglyphes.

À force de représenter par un certain signe un objet dont le nom se prononçait d'une certaine façon, on en vint à considérer le signe comme figurant le son du mot plus encore que l'objet désigné, et l'on arriva à rendre l'écriture phonétique.

On ne se servit d'abord de l'écriture phonétique que pour les mots abstraits, impossibles à représenter par une image, même en se fondant sur l'analogie. Les verbes, les qualités purement morales, les pronoms, furent écrits phonétiquement entre les

[69]



[Fig. 29.](#) Restitution de l'une des salles du grand temple souterrain construit par Ramsès II, à Ipsamboul (Nubie).

On voit à Ipsamboul, entre la 1<sup>re</sup> et la 2<sup>e</sup> cataracte du Nil, deux temples souterrains creusés côte à côte dans le flanc d'une montagne, par Sésostris (Ramsès II), il y a trente-trois siècles. Nous avons donné dans une de nos planches photographiques (planche VI) la façade du plus grand de ces temples telle qu'elle est actuellement, et, page 9, la façade du petit temple consacré à la déesse Hathor. Nous avons essayé de restituer dans la planche ci-dessus l'intérieur du grand temple tel qu'il était primitivement. Les colosses adossés aux piliers sont actuellement très détériorés et enfoncés dans le sable jusqu'aux genoux.

[70]

noms communs toujours signifiés par des ressemblances. C'était l'état de l'écriture en Égypte au début de l'histoire.

Enfin, les sons, décomposés en leurs éléments primitifs eurent un signe attribué à chacun de ces éléments ; la combinaison de ces signes forma les mots, et ce fut l'écriture alphabétique, qu'inventèrent les Phéniciens.

Les trois phases de l'écriture : *idéographique*, *phonétique* et *alphabétique*, si elles ne correspondent pas partout aux trois phases du langage : *monosyllabique*, *agglutinatif* et à *flexion*, montrent du moins

que la grande loi de l'évolution progressive a présidé à la formation de l'un comme à celle de l'autre.

C'est seulement lorsqu'un peuple a conduit son langage parlé et écrit jusqu'à un haut degré de développement qu'on peut le considérer comme un peuple très civilisé. La longueur du temps et l'énergie des efforts qu'il a fallu pour en arriver là, témoignent de la perfectibilité incessante de la race humaine, et, en nous pénétrant de respect pour les efforts du passé, nous remplissent de courage et d'espérance pour l'avenir.

Nous voyons aisément, par ce qui précède, que le langage est un des éléments au moyen desquels on peut le mieux reconstituer l'état de civilisation d'un peuple. On pourrait objecter, cependant, qu'on a vu souvent des peuples abandonner leur langue maternelle pour en apprendre une très différente. Après toutes les conquêtes, la langue du vainqueur se mélange avec celle du vaincu, et l'une des deux finit généralement par triompher aux dépens de l'autre.

Le fait est exact, mais loin de contredire la thèse soutenue plus haut, il ne fait que la confirmer. Si, en effet, le langage d'un peuple indique le niveau de son évolution, il est certain que ce peuple ne doit pas pouvoir adopter une langue étrangère sans la modifier entièrement. Or, c'est là précisément ce qui s'observe toujours. Le latin a fait oublier aux Gaulois leur vieille langue celtique, mais le latin qu'ils parlèrent peu de temps après la conquête ne ressemblait guère au latin de Virgile et d'Horace. Que l'on compare le serment de Strasbourg, c'est-à-dire le latin corrompu des petits-fils de Charlemagne, à un discours de Cicéron, et l'on constatera que celui-là est le grossier monument d'une époque barbare, tandis que celui-ci est la fleur délicate d'une civilisation très avancée, d'un goût [71] littéraire parfait et d'une haute culture intellectuelle. Jusqu'à ce que sur les bords de la Seine on parlât un langage qui valût celui des Catilinaires il fallut que des centaines d'années s'écoulassent, et qu'on vit paraître les écrivains du siècle de Louis XIV, c'est-à-dire une génération dont l'évolution eût atteint au point de vue moral, intellectuel et artistique, celle des contemporains d'Auguste.

Les Gaulois, en adoptant la langue latine, ne lui avaient réellement emprunté que ce qui pouvait répondre à leurs idées, à leur façon de sentir et de concevoir ; ils l'avaient façonnée à leur image, et c'est ce

qui arrive toujours chaque fois qu'un peuple abandonne sa langue propre pour parler celle d'un autre. La forme de l'habit a changé, mais l'étoffe est restée la même.

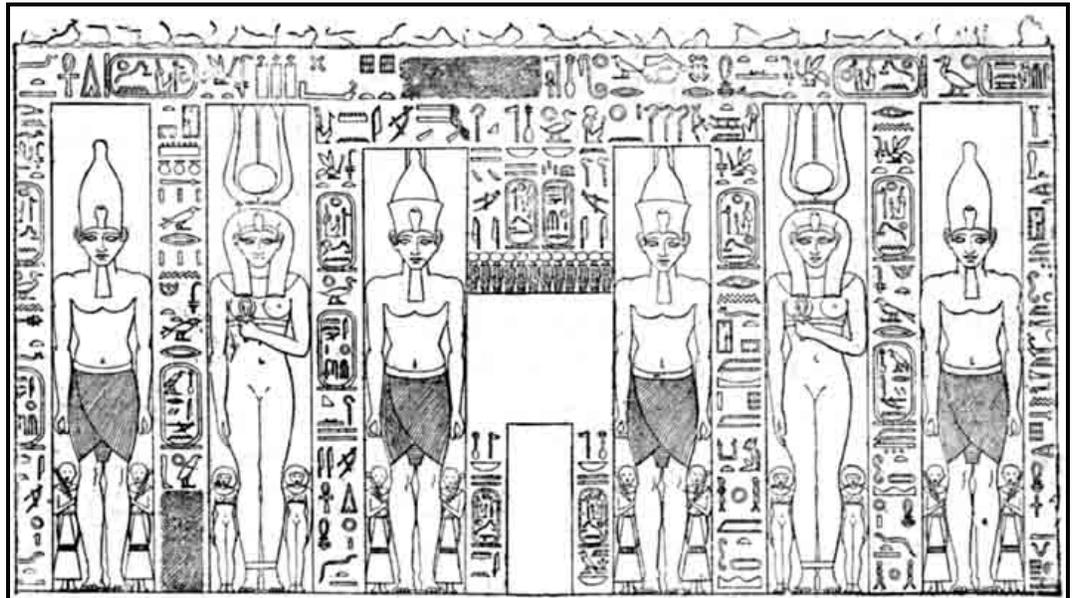
Lorsque deux races, et par conséquent deux langues, se trouvent en présence l'une de l'autre, c'est la plus avancée qui tend à devenir dominante. Mais le peuple inférieur en empruntant le langage supérieur ne manque pas, nous le répétons encore, de l'approprier à ses besoins et à son degré d'évolution mentale. Quand les rudes hommes du Nord se furent établis dans notre Normandie, bien que vainqueurs, ils adoptèrent la langue des vaincus, à cause de la supériorité de cette langue sur la leur, mais en la modifiant suivant leurs besoins.

Si les deux peuples en présence sont arrivés à peu près au même niveau d'évolution, les deux langues ne font guère que se mélanger. Ainsi est né l'indostani - la véritable langue universelle de l'Inde actuelle, bien qu'elle n'ait pas trois siècles d'existence. - Elle est formée, en effet, par une simple fusion de la langue dérivée du sanscrit qu'on parlait dans le nord de l'Inde à l'époque des invasions mongoles, avec le persan, altéré par des mélanges de mots arabes que parlaient les conquérants.

Non seulement un peuple modifie le langage qu'il emprunte pour le plier à ses exigences intellectuelles, mais encore il modifie jour à jour le sien propre. C'est qu'en effet son langage suit constamment son évolution mentale, dont ce langage n'est en réalité que l'expression. À mesure que ses idées se développent, sa langue s'affine. Pour exprimer des notions nouvelles, il invente des mots nouveaux ; pour représenter les nuances de sentiments plus délicats, il découvre des tours ingénieux. Si son imagination l'emporte, il [72] créera une foule de termes poétiques et de métaphores fleuries ; si son esprit est plutôt scientifique, les expressions techniques abonderont dans sa langue ; si son esprit est actif et précis, ses phrases se con-



[Fig. 30.](#) Ipsamboul. Façade du temple souterrain de la déesse Hathor (état actuel). Cette façade est celle dont nous avons donné une restauration page 9 ([fig. 4](#)). D'après une photographie.



[Fig. 31.](#) Ipsamboul. Détails de la façade du temple précédent. D'après Champollion.

[73]



[Fig. 32.](#) Thèbes. Colonnes de la grande salle hypostyle de Karnak.

Le temple de Karnak est à la fois le plus gigantesque du monde et le seul dont on puisse dire qu'on y a travaillé pendant trois mille ans. La salle hypostyle, dont diverses parties sont reproduites dans cet ouvrage (planche I, pages 5 et 136 notamment) fut construite par le roi Sétî 1er, le fondateur de la XIX<sup>e</sup> dynastie (XV<sup>e</sup> siècle avant notre ère). D'après une photographie.

[74]

denseront ; s'il est nonchalant et rêveur, elles s'allongeront mollement en mille détours. Le français, clair, élégant, aux contours bien arrêtés, peint notre génie moins profond que lumineux, épris de clarté et de simplicité. Les longs mots, les longues phrases, les termes vagues de l'allemand, montrent bien l'âme germanique, pleine d'aspirations confuses, à la fois vaporeuse et lourde. Les contractions qui tendent à resserrer toujours de plus en plus les tournures anglaises, témoignent du génie actif et pratique d'un peuple qui est pénétré de cette vérité : que le temps est de l'argent.

Nous pouvons donc conclure en disant que la langue est le miroir des idées et des progrès d'une race ; qu'un peuple ne peut jamais parler qu'une langue adaptée à ses besoins ; et que les langues peuvent servir à tracer à travers les âges la lente évolution de notre espèce.

**Voir la suite,**

**Chapitre 4.**

**Naissance et développement des croyances religieuses,  
du droit et de la morale [75]**